11e ANNEE

10 MARS 1939

La Vie Intellectuelle



LES EDITIONS DU CERF
29, boulevard La-Tour-Maubourg,
PARIS-VIIe

Sommaire

10 MARS 1939

QUESTIONS RELIGIEUSES

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

LES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES

LES LETTRES ET LES ARTS

.LXII — N° 2 10 Mars 1939

La Vie Intellectuelle

REVUE BIMENSUELLE

Vitalité de l'Église

*Le monde portait encore le deuil du Pontife, salué pa
des voix incroyantes comme « la plus grande figure d
notre temps », que déjà la joie éclate de toute part à l'an
nonce du nouvel avènement. A l'heure où les dictature
semblent toutes-puissantes, où les idéologies matérialiste
ou biologistes étendent leur emprise sur notre pauvre Eu
rope, l'Univers entier se passionne pour l'élection du Prêtr
universel; et lorsque le résultat rapide et triomphal est pro
clamé, les catholiques ne sont pas les seuls à prendre cons
cience de l'éternelle présence du Christ à son Église. « Nou
avons un pape », s'écrie un protestant, et cet ouvrier, mi
litant de la C.G.T., ne peut retenir un cri de joie dès qu'i
connaît son nom. Pour chacun, l'éclatante soirée du 2 mar
et le lumineux soleil qui se lève le vendredi 3 est le pré
sage rayonnant du règne qui s'inaugure.*

*Tandis que nos pauvres cœurs humains ont tant de ma
à prendre conscience des liens qui les rassemblent, l'una
nimité se fait dans une joie commune, car l'Église s'es
donné le Pontife que l'Univers entier désirait. Le secrétair
d'État de Pie XI avait visité, semble-t-il, toutes les nations
et de toutes, par son charme, par sa bonté, par son intelli
gence, il s'était fait aimer. La France ne peut oublier ni l
triduum de Lourdes, ni l'inauguration de Lisieux, ni sur
tout la messe et le discours de Notre-Dame de Paris. Mai
combien d'autres pays ont dû entendre rappeler aussi, ce
jous-ci, avec ferveur les souvenirs de ceux qui avaient v
le Légat, devenu maintenant Pasteur suprême, et qui répé
taient les paroles inoubliables dites à leur pays!*

Paroles qui n'étaient point de simple complaisance. Car cette voix qui s'était élevée partout, au nom du Siège Romain, participait à l'autorité de celui qui n'hésita jamais à stigmatiser et à condamner inlassablement « le communisme athée et le nationalisme païen », ces erreurs funestes dont la diffusion en France, au Mexique, en Italie, en Russie, en Allemagne, dans le monde tout entier, menaçait la vie chrétienne et la liberté humaine, une fois de plus étroitement solidaires et également menacées. Pie XII succède à Pie XI et chacun sait maintenant que l'Église n'est pas près de céder, que la fermeté reste la même, et que la Vérité ne capitulera pas devant le mensonge. Cette assurance n'est pas étrangère à la certitude acquise par tous, l'autre soir, que la Paix avait remporté une grande victoire dans le monde. Pax, opus justitiae.

Mais au début d'un nouveau pontificat, le sentiment du chrétien n'est pas que de joie et de confiance. Cette présence du Christ, que l'élection du 2 mars lui a si fortement rappelée, exige l'engagement de tout son être. L'Église visible, qui revêt aujourd'hui tant d'éclat, n'est que le signe de cette réalité invisible faite de l'âme de tous les croyants, un *avec leur chef dans une même foi, dans une unique espérance, dans un seul amour. Pie XII lui-même nous le demande : « Après la grâce de Dieu, dit-il, c'est sur votre bonne volonté que s'appuie le plus notre confiance. »*

De grâce, n'entendons pas ce mot de bonne volonté *au sens lénitif que nous avons coutume de lui donner. C'est de volonté qu'il s'agit, ferme, paisible sans aucun doute, mais ardente. De notre temps, le chef suprême de l'Église a de terribles adversaires : contre eux il lui faut mobiliser pour des initiatives nouvelles ces âmes violentes qui seules « ravissent » le royaume des cieux. Pie X a connu le drame du modernisme, la rupture avec la France et ces débuts de la guerre qui devaient hâter sa fin. Benoît XV a subi toutes les horreurs du conflit européen, et le déchaînement de la rage communiste. Pie XI vit les persécutions s'étendre dans combien de pays de la chrétienté, et devant la*

*croissance de l'oppression et de la haine, qui n'entend encore les sanglots du vieillard angoissé? Mais pour lutter contre le mal, tous trois nous ont fait retrouver l'amour de la vérité, la force de l'hostie et cet apostolat au nom conquérant d'*Action catholique.

De quelles tristesses humaines ne sera pas témoin le règne de Pie XII? L'horreur a momentanément reculé; mais la joie des premiers jours passée, qu'en sera-t-il demain? Nul n'ose s'interroger...

Cependant il ne tiendra qu'à nous de suivre avec confiance le vicaire de Celui qui a vaincu le monde, car pour le chrétien une certitude demeure : la voix des Pontifes romains s'est toujours élevée non seulement pour dénoncer le mal, et les erreurs qui étaient à sa racine, mais encore pour montrer le seul remède. Et sans doute, le cœur se gonfle de tristesse au souvenir des appels désespérés que tant de chrétiens ont refusé d'entendre; mais la certitude n'en est que plus inébranlable qu'une compréhension plus filiale et une obéissance plus prompte aux appels de Benoît XV et aux condamnations de Pie XI eussent endigué la montée envahissante du communisme russe et du racisme allemand.

Le temps n'est plus, désormais, de semblables insoumissions. Si le salut terrestre de l'humanité n'est pas assez fort pour nous en persuader, que la signification surnaturelle de ces journées puisse nous en convaincre. A l'heure où nous aurions eu tentation de désespérer, le Christ a manifesté dans le monde la pérennité de la promesse faite à Pierre, que sur cette pierre il bâtirait son Église et que les portes de l'Enfer ne prévaudraient point contre elle.

CHRISTIANUS.

Réunion des Églises protestantes

Dans notre article du 25 novembre 1937, nous avions essayé de montrer les quatre principales fractions du protestantisme français (Églises libres, méthodistes, libérales [modernistes], orthodoxes [conservateurs]) en marche vers l'unité perdue, et laissé entendre que leur réunion était un fait virtuellement acquis au synode de Paris-Étoile. Nous avions raconté à ce propos l'émouvante protestation d'un petit groupe de pasteurs et de fidèles contre cette résolution d'unité et le blâme silencieux qu'ils avaient encouru. La situation nous avait parue réglée à ce moment. Les assemblées et les synodes qui se sont succédé depuis n'étaient plus, à notre avis, que des formalités nécessaires sans doute, mais ne changeant rien à la situation acquise. Cependant restait à obtenir la ratification de cette unité par l'Assemblée constituante des Églises réformées de France. Celle-ci tint ses assises à Lyon du 25 au 29 avril dernier et y enregistra solennellement ce fait capital. Il donna lieu à une de ces explosions d'âme collective telles que j'avais essayé d'en décrire à propos du rôle du chant dans les « images protestantes ». Toute l'assemblée, après un service de Sainte Cène, le 29 avril 1938, fut soulevée par une joie, une ardeur, un élan indescriptibles qui éclatèrent dans le chant du beau cantique « A toi la gloire, ô Christ ressuscité ! » Jamais peut-être déclenchement émotif n'avait connu pareille intensité. De toute évidence, cette unité qui pouvait paraître si indiquée à l'outsider, revêtait pour nos frères

séparés une importance extraordinaire. C'est qu'à ce chrétiens divisés entre eux depuis si longtemps, le fait d la réunion donnait conscience de former de nouveau un Église au lieu de n'être que des tronçons épars. C'es qu'ensuite, « l'Église réformée de France » — ain devait-elle désormais s'appeler — sentait qu'à présent el se rattachait, plus directement et plus étroitement qu jamais, à ses pères huguenots, qui tous avaient été pa tisans zélés de l'unité. C'était donc son âme des premie temps qu'elle retrouvait avec « son unité séculaire comme le proclamaient ses porte-parole. Aussi bie était-ce ce qu'il avait fallu constamment rappeler pour qu beaucoup consentissent des sacrifices nécessaires, ma allant jusqu'à causer souvent de véritables drames. Ca il s'agissait de questions de conscience, et l'on sait com bien est chatouilleuse sur ce point l'âme huguenote ! L manifestation du 29 avril était donc l'extériorisatio naturelle et émouvante de longues et angoissantes lutte de durs conflits moraux et de ferventes prières. Elle éta profondément pathétique.

L'unité acquise, restait à la réaliser et à aborder ave courage les innombrables difficultés qui n'allaient pas ta der à se présenter. Car, bien entendu, il allait en surg de toutes sortes, dans le domaine administratif, liturg que, doctrinal.

Administrativement d'abord, comment se présenta « l'Église réformée de France » ? Sous un jour nouveau au point de vue organisation. Celle-ci était plus serré osons dire le mot, plus hiérarchisée. Peut-être devait-el en partie ce résultat au regroupement nécessaire de se anciennes circonscriptions synodales, regroupement qu ne demandait pas moins de cinq millions, mais surtout une autre raison que nous verrons tout à l'heure. On sa que le mode d'administration des Églises protestantes e

le régime presbytérien synodal avec autonomie rigoureuse de l'Église locale à la base (autonomie faisant pendant sur le plan social à celle de la conscience individuelle sur le plan spirituel). D'après les principes démocratiques de Calvin, toutes les églises sont aussi absolument égales entre elles que les pasteurs le sont entre eux. Or on allait voir dorénavant des délégués du Consistoire (sorte de pouvoir central) visiter les paroisses, les pasteurs leur soumettre des rapports sur la marche de celles-ci, demander conseil, recevoir des directives. Ces délégués rappelleraient un peu les inspecteurs luthériens. Ce n'était un nystère pour personne qu'on avait espéré mieux et, sous e nom de « super-arbitres » ou « commissionnaires », ntroduire dans l'Église réformée de France, de véritables évêques; l'ombre de Calvin n'en aurait pas frémi. Lui-même, paraît-il, autrefois, avait préconisé ce genre de super-pasteurs. Je ne vois pas comment il les aurait accordés avec l'égalité ecclésiastique formelle voulue par lui. Mais passons. L'idée d'évêque, même calvinisée, souleva un tel *tolle* chez nos frères séparés qu'il fallut y renoncer. Aux yeux de ces chrétiens, républicains dans l'âme et même, pour beaucoup, républicains avancés, l'évêque ne symbolise rien de moins que « l'oppression romaine ». Ainsi va l'imagerie d'Épinal. C'était déjà une concession notable que d'avoir obtenu le règlement décisif de toutes es questions et problèmes administratifs par l'Assemblée nationale dont le président devait être le pasteur Bœgner. Et encore, que le pasteur de l'Église locale serait proposé, mais non plus nommé par la commission exécutive synodale. Sa nomination dépendrait désormais du Consistoire. A beaucoup de protestants ces mesures apparurent comme un véritable commencement d'autorité et même e mainmise. Témoin cet extrait de *La Vie nouvelle* du 2 juillet dernier :

... Si les projets de constitution et de discipline sont maintenu tels quels, il faut bien le savoir, ils aboutissent à proclamer déchéance du protestantisme rural, au profit de formules qui n conviennent qu'au protestantisme de ville.

Seul un régime presbytérien-synodal, où l'élément presbytérie l'emporterait sur l'élément synodal, communiquait les libertés, souplesse d'adaptation, les accommodements indispensables qu'ex gent les paroisses, dans l'état actuel d'un protestantisme à q manque la substance pour appliquer sans péril mortel les rigueu de la discipline et d'un règlement uniforme...

... J'ai examiné froidement, je conclus que l'on ne continue pa mais que l'on fait une révolution... Je tiens, en dépit de toutes l attestations qu'on nous donne, que notre régime est renversé, q nous entrons dans une Église nouvelle, nouvelle dans sa formul nouvelle dans sa pratique.

... De même, la tendance épiscopalienne des nouveaux statut tendance indéniable, en rompant l'égalité stricte des pasteurs, q découlait de l'égalité fondamentale des paroisses, consacre cet déchéance du protestantisme rural. Elle crée des évêchés en atten dant des évêques...

Cependant, remarquons-le comme tendance nouvel du protestantisme, si ce cri d'alarme éveille des échos, ne modifie pas la situation acquise.

J'ai dit plus haut qu'une autre raison déterminait cett organisation plus serrée : l'influence très grande exercé sur certains pasteurs par le mouvement œcuméniqu d'Oxford et d'Édimbourg. Le rôle qu'il joue est conside rable dans tous les domaines, et certainement dans celu dont nous venons de parler. On sait tout ce que do l'Église anglicane à sa formation romaine. C'est le *vica* de l'Église anglo catholique de Paris, qui, à propos d Dr Orchard — converti célèbre au catholicisme —, répo dait à mon étonnement de voir cet ancien « libéral », pr férer la discipline « romaine » à l'anglo-catholique : « Oh vous savez, l'une est aussi rigoureuse que l'autre. » A reste, la précieuse « liberté » des Anglais est ordonnée

l'extrême, et nous le constaterions aussi bien dans l'Église presbytérienne écossaise que dans l'Église d'Angleterre ou dans le gouvernement.

A nous, outsider, l'organisation plus serrée de l'Église réformée apparaît comme le point capital de « l'unité » protestante en tant qu'unité ecclésiastique. Car bien qu'eux-mêmes prétendent (nous ne connaissons pas assez leur système pour nous prononcer) que rien n'est changé au régime presbytérien-synodal, ils nous semblent avoir fait le premier pas dans la voie de la centralisation. La protestation de *La Vie nouvelle* est là pour le confirmer. Pour nous qui souhaitons une réunion toujours plus grande, nous nous en réjouissons. Nous pensons en effet qu'en se rendant compte de la nécessité d'une organisation forte, ils perdront beaucoup de leurs préjugés sur la « tyrannie romaine », et comprendront bien des choses de notre Église qui, jusqu'ici, leur avaient échappé. C'est ce que l'on peut constater d'ailleurs chez les membres de toute Église à cadre régulier, qu'elle soit luthérienne, orthodoxe ou anglicane.

Au point de vue « piété », la réunion allait également apporter des éléments nouveaux. Dans ce domaine aussi, l'influence du « mouvement œcuménique » se fait sentir. L'introduction dans le culte dominical de nouvelles prières, de nouveaux cantiques, de sortes « d'introïts », pour être en communion avec les Églises orthodoxes et anglicanes, nécessite la refonte de la liturgie, ce grand réflecteur de la piété. Et dans l'étude de la révision du rite du baptême, l'influence des « pentecôtistes » se fait sentir. Ceux-ci, comme leur nom l'indique, se réclament des premiers chrétiens de la Pentecôte et ne préconisent rien de moins que la réception effective de l'effusion du Saint-Esprit (avec les charismes qui l'accompagnent, et parfois même la glossolalie) par l'imposition des mains, le bap-

tême par immersion des adultes, et une vie religieuse intense. Ce mouvement exerce une certaine influence sur le protestantisme, mais moindre que la piété intransigeante des méthodistes. Ceux-ci exigent que seuls des chrétiens agissants occupent les postes offerts par les Églises. Notamment, par exemple dans les conseils presbytéraux. L'on voudrait y voir moins des gens habiles à bien mener la paroisse, que des conseillers modèles de piété et de vie chrétienne. Nous croyons savoir que le pasteur Bœgner serait assez favorable à cette manière de voir. De tels mouvements existent dans toute Église vraiment vivante. Il ne nous serait pas difficile d'en relever aussi dans la nôtre.

Mais où nous attendions avec le plus vif intérêt nos frères séparés, c'était dans ce qui touchait au domaine doctrinal. Nous avions déclaré nettement, dans notre article du 25 novembre 1937, que l'unité nous y paraissait impossible, parce qu'il était impossible de ramener au même commun dénominateur des principes aussi opposés que ceux des « libéraux » (modernistes) et des « orthodoxes » (conservateurs). Les exemples que nous avions donnés, et l'attitude du petit groupe de protestants représentés par le *Chrétien Évangélique*, nous semblaient concluants à cet égard. Cependant la déclaration de foi ralliait la grosse majorité des suffrages et peut-être existait-il derrière l'équivoque des termes une unité réelle qui répugnait seulement au libéralisme? Pour plus de clarté nous nous voyons obligé de reproduire cette déclaration ici :

Au moment où elle confesse sa foi en Dieu souverain et au Christ Sauveur,

L'Eglise Réformée de France,

Éprouve, avant toutes choses, le besoin de faire monter vers le Père des miséricordes le cri de sa reconnaissance et de son adoration

Fidèle aux principes de foi et de liberté sur lesquels elle est fondée;

Dans la communion de l'Église universelle, elle affirme la perpétuité de la foi chrétienne, à travers ses expressions successives, dans le Symbole des Apôtres, les Symboles œcuméniques et les Confessions de foi de la Réforme, notamment la Confession de La Rochelle : elle en trouve la source dans la révélation centrale de l'Évangile : Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.

Avec ses Pères et ses Martyrs, avec toutes les Églises issues de la Réforme;

Elle affirme l'autorité souveraine des Saintes Écritures, telle que la fonde le témoignage intérieur du Saint-Esprit, et reconnaît en elles la règle de la foi et de la vie;

Elle proclame, devant la déchéance de l'homme, le salut par la grâce, par le moyen de la foi en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu qui a été livré pour nos offenses et qui est ressuscité pour notre justification;

Elle met à la base de son enseignement et de son culte les grands faits chrétiens affirmés dans l'Évangile, représentés dans ses sacrements, célébrés dans ses solennités religieuses et exprimés dans sa liturgie.

Pour obéir à sa divine vocation, elle annonce au monde pécheur l'Évangile de la repentance et du pardon, de la nouvelle naissance, de la sainteté et de vie éternelle.

Sous l'action du Saint-Esprit, elle montre sa foi par ses œuvres; elle travaille dans la prière au réveil des âmes, à la manifestation de l'unité du Corps du Christ et à la paix entre les hommes. Par l'évangélisation, par l'œuvre missionnaire, par la lutte contre les fléaux sociaux, elle prépare les chemins du Seigneur jusqu'à ce que viennent, par le triomphe de son Chef, le royaume de Dieu et sa justice.

A Celui qui peut,
par la puissance qui agit en nous,
faire infiniment au-delà de ce que nous demandons et pensons,
à Lui soit la gloire
dans l'Église et en Jésus-Christ,
de génération, aux siècles des siècles!

Amen!

Nous rappelons que cette déclaration était précéd
d'un préambule où l'on assurait aux futurs jeunes pasteu
« qu'il ne leur était pas imposé un conformisme doctr
nal », formule qu'on avait remplacée par celle-ci, deva
le *tolle* qu'elle avait causé : « nous ne vous demando
pas d'adhérer à la lettre des formules ». Réserve qui n'
vait pas soulevé moins d'indignation chez le petit grou
dont nous avons parlé, aussi bien que la Déclaration
foi.

Mais enfin rien de définitif ne pouvait être dit ava
l'Assemblée de Lyon. Et après le beau service dont no
avons parlé, moins encore. On connaît la proverbiale si
cérité huguenote. Cependant lorsque, désirant absol
ment savoir à quoi nous en tenir, nous demandons à l'
minent pasteur Maury dont la foi dogmatique et calv
nienne est bien connue, si cette « déclaration » va av
force de loi, et si l'on dira le *Credo* à l'Oratoire, temp
libéral, il nous répond « qu'une période d'adaptation e
nécessaire ». Réponse qui nous laisse rêveur. Lorsqu
étonné de l'attitude luthérienne, nous demandons a
distingué et affable pasteur Wheatcroft, pourquoi les l
thériens ne fusionnent pas avec les calvinistes, celui-
nous répond qu'outre leurs traditions propres auxquell
ils ne veulent pas renoncer, les luthériens trouvent
position doctrinale calviniste peu sûre. Enfin, quan
pour en avoir le cœur net, nous nous adressons au jeun
et sympathique pasteur libéral Marchal, celui-ci répon
sans ambages. Avec une franchise bien protestante,
nous déclare qu'il n'est pas question pour lui et ses co
lègues libéraux de jamais dire le *Credo*. S'il en avait ét
autrement, si la liberté d'interprétation théologique n'
vait pas été expressément sauvegardée, jamais ils n
seraient entrés dans l'Église réformée de France. M. Ma

chal pense que le *Credo*, comme les autres symboles, reste une des « expressions » de la foi, « expressions » seulement, de même que la naissance miraculeuse ou la résurrection du Christ. Cette naissance et cette résurrection, c'était la manière des premiers chrétiens d'exprimer leur foi dans la grandeur du Sauveur. Mais lui, M. Marchal, pas plus que les autres libéraux, n'éprouve le besoin de ce « surnaturel particulier ». Ils le respectent chez leurs confrères orthodoxes, mais ne les suivent pas sur ce point. Nous lui faisons observer que c'est là du symbolo-fidéisme pur, qui risque d'amener la plus effroyable des confusions chez les fidèles. Mais le jeune pasteur nous dit calmement qu'il y a dans le protestantisme une sorte d'autorité organique qui fait office de pendule lorsque le balancier a oscillé trop à gauche ou trop à droite. En ce moment le balancier penche vers la droite calviniste représentée par les pasteurs Maury et Lecerf, en réaction de l'oscillation à gauche où il s'était complu dans un passé récent. Mais il n'y demeurera pas et reviendra à sa norme habituelle.

Or sa norme habituelle, pensai-je à part moi, c'est un honnête zwinglisme, avec primauté de l'action sur la croyance, la relativité de celle-ci, et un moralisme imprégné de religion, le tout traversé, au cours des âges, de ces « mouvements » qui, relèvent-ils de Wesley, Mac All, Sankey et Moody ou Frank Buchman, sont tous monocordes. Et tous également révélateurs de l'âme protestante, âme assoiffée de communication directe avec Dieu, sans intermédiaire de tiers ou d'intellect. Nous espérons revenir un jour sur cet état d'âme, et sur cette horreur instinctive du dogme qu'ont tant de nos amis protestants.

Pour ce qui est de l'unité doctrinale de l'Église réformée de France, la déclaration si nette du pasteur Mar-

chal ne fait que confirmer nos prévisions, à savoir qu[e] cette réunion ne pouvait être que la consécration offi[-]cielle de deux doctrines contradictoires, la légitimatio[n] du chaos. Comment des pasteurs aussi catégoriques qu[e] MM. Maury et Lecerf ont-il pu donner leur assentimen[t] à cet état de choses ?

Mais d'abord, nous semble-t-il, parce qu'en dépit de c[e] qu'ils disent sur l'Église « Corps du Christ », à croire qu[e] ce sont des catholiques qui parlent, celle-ci répond bie[n] moins à leurs yeux à l'idée de *fusion* qu'à celle d'*asso[-]ciation*. Or dans une association, les croyances les plu[s] opposées peuvent se concilier avec la poursuite d'un bu[t] commun (lutte contre le taudis ou l'alcoolisme par exem[-]ple). Cette notion aura certainement agi inconsciemmen[t] sur « l'unité » protestante, à laquelle il eût été plus logi[-]que et plus conforme à sa nature de substituer le mo[t] « fédération ». Ensuite parce qu'à moins de renier l[e] principe calviniste même de libre examen, avec le ratio[-]nalisme qui, quoi qu'il en ait, s'y trouve mêlé, il étai[t] impossible de faire autrement. De sorte que MM. Maur[y] et Lecerf ne pouvaient qu'accepter les libéraux. Ils déplo[-]rent leurs principes, ils espèrent « noyauter » leurs col[-]lègues, mais l'inverse pourrait tout aussi bien se produire. L'alliance de ces contraires fait un peu l'effet d'un « fron[t] populaire » religieux, allant des radicaux (orthodoxes) aux communistes (libéraux). De l'un comme de l'autre n[e] peut sortir que l'anarchie.

Mais « l'autorité souveraine des Saintes Écritures » demandera-t-on ? Cette autorité, toute souveraine qu'ell[e] soit, ne résiste pas à l'intervention sans contrôle du libr[e] examen, en dépit du témoignage intérieur du Saint[-]Esprit, et au quelque chose de figé du texte écrit. Nou[s] le constatons dès les premières querelles entre luthérien[s] et calvinistes. En ce qui concerne le calvinisme, nous l[e]

voyons encore avec Castellion, le précurseur du « libéralisme », et Michel Servet. Ce n'est pas parce que Calvin a exilé l'un et brûlé l'autre qu'il a détruit leur esprit, ver rongeur du protestantisme. Le fidèle protestant, ballotté entre des doctrines contradictoires, tout en ayant une piété souvent plus grande et une culture religieuse plus étendue que le fidèle catholique, nous semble beaucoup plus déshérité que celui-ci élevé à l'école du surnaturel ! [1] Nous demeurons tout de même stupéfaits, en tant que catholiques, de voir ces rocs que sont les pasteurs Maury et Lecerf passer outre aux déclarations les plus catégoriques de l'Écriture et, devant le texte clair et formel de la 1re Épître aux Corinthiens, ch. XV, versets 3 et suivants, par exemple, admettre parmi eux des hommes qui le rejettent :

> Je vous rappelle, mes frères, l'Évangile que je vous ai prêché, que vous avez aussi accepté, dans lequel vous avez aussi persévéré, et qui aussi vous sauvera, si vous le retenez dans les termes mêmes où je vous l'ai prêché, autrement votre foi aurait été vaine.
>
> Car je vous ai transmis avant tout ce que j'ai reçu, savoir que Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Écritures, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour, conformément aux Écritures, qu'il est apparu à Céphas, ensuite aux Douze. Ensuite il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart vivent encore aujourd'hui, et quelques-uns sont morts ; ensuite il est apparu à Jacques ; ensuite à tous les apôtres ; enfin après eux tous, il m'est apparu, à moi, comme à l'avorton !... Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est illusoire, vous êtes encore dans vos péchés et par suite ceux qui se sont endormis en Christ ont péri.

De sorte que seul nous semble mériter véritablement le nom de protestants (au sens de protester) le petit nombre représenté par le *Chrétien Évangélique*. Énergique-

1. On sait le mot qu'on prête à M Jacques Maritain entrant dans l'Église : « Enfin une religion qui croit au surnaturel ! »

ment il repousse les idées libérales, refuse d'entrer dans une unité qui lui semble obtenue par le reniement de sa foi, et se constitue en groupe à part. Il ne compte que trente-neuf églises ; mais à lui s'applique le texte : « Ne crains point, petit troupeau ; il a plu à notre Père de vous donner le royaume. »

Si nos informations sont exactes, l'église de Gardonnensue (Var) refuserait, elle aussi, de se mêler aux libéraux et se séparerait de l'Église réformée de France, en retenant dans son sein des éléments méthodistes.

Conclurons-nous ? Il n'en est guère besoin. Cette « unité » ne pouvait aboutir à un autre résultat, étant donnée son erreur initiale. Mais il échappera toujours l'ensemble des protestants que l'erreur dans le domaine de l'esprit est aussi destructive et beaucoup plus pernicieuse que le péché dans l'ordre moral.

CLAUDE VIGNON.

NOTES ET RÉFLEXIONS

État actuel de la doctrine dans l'Église anglicane

Au catholique désireux de prendre position vis-à-vis du rapport de la *Commission on Christian Doctrine* des archevêques anglicans, publié au mois de janvier, une question préalable se pose :

Quel rapport existe-t-il entre l'Église anglicane et la foi catholique ? Si, par exemple, on est convaincu que, dans les desseins de Dieu, sa seule fonction est de témoigner à ses propres adhérents que ceux-ci habitent une Babel confuse, d'où il leur faut s'évader sans délai, il est inutile de creuser plus profond ce rapport : utilisons au plus tôt nos plus grosses pièces d'artillerie pour pulvériser la cité ennemie et hâter la reddition de ses habitants. Si, au contraire, on a raison de croire que Dieu a de plus grands desseins sur l'Église anglicane, que peu à peu il la guide, très lentement, vers une connaissance de la vérité, alors il nous faudra une compréhension intime, accueillante, de ce qui se passe à l'intérieur de cette Église pour que nous puissions comprendre ce que Dieu y fait.

L'Église anglicane et la foi catholique.

Ne jugeons donc pas le rapport entre l'Église anglicane et la foi catholique de façon superficielle en n'y relevant que ses divergences d'avec les normes catholiques. Il faut le comprendre pleinement, il faut le voir dans son contexte comme étant le produit de l'Église anglicane d'aujourd'hui; or l'Église anglicane d'aujour-

d'hui doit être envisagée et du point de vue de son hi toire dans le passé et du point de vue du sens da lequel elle pourrait évoluer dans l'avenir.

Le bouleversement de la Réforme arracha violemme l'Angleterre à la tradition vivante du catholicisme lat elle ne l'intégra cependant ni à l'un ni à l'autre d grands courants du protestantisme continental. Dès séparation définitive de Rome, l'Église anglicane se t isolée, unissant à son héritage d'un passé catholique nombreuses infiltrations du protestantisme de l'époq L'Église anglicane prit son point d'appui, non sur u tradition vivante comme le faisait le catholicisme, sur une vaste interprétation de la vérité, comme le f saient le calvinisme et le luthéranisme, mais sur l'Égl primitive des premiers siècles. Alors que le catholicis faisait appel à une tradition continue et vivante comm ultime témoin de la foi, que le protestantisme ne se so ciait guère de l'intervalle entre les Apôtres et ses p pres fondateurs, et présentait une nouvelle interpréta tion de l'Écriture, l'anglicanisme repoussa les deux at tudes, se basa sur un appel aux âges les plus purs de chrétienté et se forgea une tradition à la fois orth doxe, sacramentelle, sobre, savante, biblique, d'allu patristique et historique et dogmatique, mais seulemer dans les questions où l'Église primitive s'était el même nettement prononcée. La scolastique, avec sa tra dition de pensée théologique très serrée, ainsi que gros des systèmes des réformateurs continentaux, f rent mis de côté, et de cette façon se développa tout qui caractérise l'*ethos* anglican[1].

1. Certes, il est vrai que dans la *Church of England* une t dition puritaine a toujours existé parallèlement à la tradition a glicane. Beaucoup, héritant de cette tradition, ont une place sein de l'anglicanisme le plus représentatif et abordent les véri religieuses sous l'angle de l'*ethos* anglican, sans toutefois perd les marques distinctives de leur origine. Mais la pure traditi puritaine, elle aussi, survit toujours, quoique isolée et quelq peu hostile au grand courant de la vie anglicane.

L'autorité, dans la conception catholique de la religion (et ceci se vérifie dans les traditions de l'Occident latin et de l'Orient orthodoxe), comporte deux éléments d'égale importance : la loi immanente dans la communauté, spontanément obéie par celle-ci, et la loi transcendante, imposée du dehors. La première est propre à l'*Ecclesia docens*. La loi transcendante tire son origine de l'enseignement du Christ par faits et par paroles pendant son séjour en ce monde. En tant que cet enseignement est accepté et vécu par la communauté qui est son Corps mystique, il devient immanent à celle-ci. Mais le fait de vivre de cette loi immanente (que ce soit une vie nourrie par la prière et le culte des fidèles ou par l'élaboration intellectuelle du philosophe et du théologien) est une incessante mise en valeur de conséquences jusqu'alors implicites. D'ailleurs, de temps en temps, le savant cherche à faire une synthèse de nouvelles connaissances, historiques et scientifiques, et des vérités éternelles et immuables de la loi immanente. Il en résulte une croissance dans la loi immanente dont on vit; et une croissance proportionnée dans la loi transcendante qui est imposée. A chaque stade la croissance devra être contrôlée par l'*Ecclesia docens,* gardienne de la foi, laquelle a pour mission de juger si telle croissance est un authentique développement, si telle synthèse est une authentique représentation de l'enseignement du Christ. Chacun de ces deux éléments est essentiel comme constitutif d'une autorité religieuse véritable et équilibrée. Trop souligner la fonction d'imposition de l'extérieur mène au légalisme : ne pas s'en soucier à l'antinomianisme.

Depuis quatre cents ans l'Église anglicane s'est tenue à l'écart de la tradition ininterrompue du catholicisme occidental, et, jusqu'à ces dernières années, encore plus rares étaient ses contacts avec l'orthodoxie orientale.

Pendant toute cette période elle a eu sa loi immanen
produisant ses effets presque sans aucun contrôle d'u
loi transcendante imposée de l'extérieur par l'autori
S'il arrivait que l'autorité s'exerçât, c'était d'ordina
le fait de l'État, le puissant partenaire, plutôt que
l'Église elle-même en tant qu'organisme indépenda
La force qui a formé sa loi immanente a été une tra
tion éclectique qu'elle a créée elle-même, et qui
dans son ensemble, basée sur des formulaires écr
Cette tradition a toujours été susceptible d'une gra
variété d'interprétations, surtout en ce qui concerne
questions comme la nature de l'Église visible et de
autorité, celle de la Révélation et de la foi qui nous
vre à elle. L'épiscopat anglican n'a jamais, en tant q
corps enseignant, essayé de trancher ces questions,
core moins de faire de ses décisions des normes ré
latrices pour la vie de l'Église anglicane en son ense
ble. Il en résulte que l'Église anglicane a vécu tout
cours de son histoire, tantôt plus tantôt moins vita
ment, en vertu d'une loi immanente qui a donné lieu
une présentation du christianisme aux reliefs plutôt
tholiques que protestants. Cette présentation n'a jam
été contrôlée par une autorité extérieure parlant au n
d'une tradition vivante et dépassant ses propres expr
sions; pour cette raison elle comporte une grande div
gence au sujet de la nature de l'autorité elle-même.

Le mouvement d'Oxford et le mouvement libéral
clenché par l'école de *Lux mundi* ont tous deux cont
bué à façonner le caractère de l'Église anglicane
tuelle. La nature même de l'Église anglicane, sa p
pre tradition, son *ethos,* rendirent possibles ces de
mouvements, tels qu'ils se sont déroulés. A l'origi
l'anglo-catholicisme fût un renouveau spontané de d
trine et de pratiques sacramentelles, basées sur u
forte sève sacramentelle déjà inhérente à l'anglicanis
traditionnel. Celles-ci furent développées et poussées b
au-delà de ce qu'on avait connu dans la *Church of E
gland* d'antan; et son langage de dévotion, son expr

sion théologique, ainsi que ses pratiques cérémoniaires sont empruntées en majeure partie à des sources latines. Beaucoup des idées de ce mouvement ont maintenant pénétré l'Église anglicane, et l'influence du mouvement dépasse de beaucoup ses propres adhérents. De plus en plus, on a tenu compte non pas de la norme anglicane raditionnelle, c'est-à-dire l'Église primitive, mais de quelque expression vivante du catholicisme historique, el qu'il paraît dans les traditions de l'Occident latin et le l'Orient orthodoxe.

Le mouvement libéral, qui eut Bishop Gore comme protagoniste, traverse et coupe le mouvement anglo-atholique vers la fin du dernier siècle. Ce mouvement e fut pas propre à l'Église anglicane, mais généralement répandu dans toute la chrétienté; cependant l'*ethos* nglican fit qu'en Bishop Gore et ses disciples le mouvement prit des nuances spécifiquement anglicanes. Le éveloppement de l'esprit scientifique moderne au cours u XIX[e] siècle obligea les chrétiens à envisager de ouveau la vérité révélée dans son cadre de connaissances scientifiques et historiques nouvelles et d'hypothèses basées sur ses connaissances. Ces nouvelles connaissances et ces hypothèses sont tirées principalement de la ritique littéraire et historique de la Bible et des origines chrétiennes, en général, ainsi que des lumières que es théories évolutionnistes (scientifiques ou philosophiques) jettent sur la doctrine chrétienne traditionnelle. Une science de bon aloi a, dans le sein de l'anglicanisme, vigoureusement fait face aux attaques menées u nom de la science et de la critique historique contre a religion. Ce sont des savants non-catholiques qui ont soutenu le choc principal, et les anglicans y ont eu leur bonne part, surtout en matière biblique; il suffit de feuilleter les livres du P. Lagrange ou du P. de Grandmaison pour s'en rendre compte. En revanche la défense es doctrines traditionnelles a été généralement faible u sein de l'Église anglicane. Cette carence vient certainement du fait que l'Épiscopat n'y constitue pas une

autorité enseignante, active et donnant une expressio
à une tradition vivante et continue de la vérité révélée
De ce fait, on n'a pas pu diriger et contrôler la lo
immanente au moyen de la loi transcendante imposé
par l'autorité extérieure. La loi immanente s'est ass
milé des positions et des idées, surtout en ce qui con
cerne la nature de l'autorité et de la révélation qu'elle
même proclame, qui, à vrai dire, sont destructric
de la vérité, même si l'on ne s'en aperçoit pas immédi
tement. L'hérésie moderniste au sein de l'Église cath
lique fut condamnée non pas tant à raison de ses con
clusions critiques par trop hardies, mais plutôt par
que sous ses conclusions rôdait un immanentisme su
til qui, logiquement, devait aboutir à une négation d
toute révélation objective. Si l'on trouvait une négatio
de ce genre dans l'Église anglicane, elle ne serait aucu
nement représentative de sa foi. Cependant on n'est pa
assuré que, au sujet de tout ce monde complexe qu
suggère le mot *credo,* certaines positions qui abouti
raient logiquement à cette négation ne prévalent poin
un jour ou l'autre. Or il n'existe pas de tradition vi
vante d'autorité pouvant remplir la fonction de moni
teur et de guide, et capable, en un moment de crise
d'exiger l'ultime obéissance de la foi. Voilà donc le por
trait de l'Église anglicane d'aujourd'hui. Elle a sa tra
dition à elle, son « ethos », comprenant beaucoup d'é
léments qui sont catholiques, mélangés à d'autres qu
sont contraires à la foi. Elle est vivante, douée d'un
vitalité spirituelle, mais celle-ci souffre d'une certain
sécheresse du fait qu'elle comprend des éléments qui,
vrai dire, s'excluent mutuellement. Elle a surtout be
soin d'une autorité enseignante et active, basée sur un
tradition qui tienne à quelque chose de plus que se
propres expressions; une autorité qui puisse éliminer le
éléments faux et incompatibles à l'intérieur, et donner
l'Église sa consistance.

*
* *

Examen du rapport de la commission doctrinale.

C'est en tenant compte de tout cela qu'on doit exa-
iiner le rapport de la commission doctrinale des arche-
êques anglicans si l'on veut bien le juger. A quel point
es membres de la commission étaient-ils les représen-
ants de l'Église anglicane prise dans son ensemble?
'anglo-catholicisme d'extrême-droite n'y fut point re-
résenté, et les extrémistes de la gauche, du genre *Pro-
estant Alliance* non plus; à ces exceptions près, on
eut dire que les trois écoles — anglo-catholique, évan-
élique, moderniste — furent toutes représentées par
es *scholars* ayant la tournure d'esprit anglicane et se
entant chez eux dans l'ambiance anglicane [2]. Beau-
oup d'entre eux étaient des écrivains influents. Dans
e sens donc, la Commission reflétait fidèlement la tra-
ition anglicane et la *Church of England* d'aujourd'hui
n tant qu'incarnant cette tradition.

Le Rapport ne fait pas autorité, si ce n'est en raison
u prestige des membres de la Commission; il ne fait
ue *constater* l'état actuel de la doctrine et dire en
uelle mesure il y a entente. Là où sont notées les diffé-
ences d'opinion, il est presque toujours convenu par
ous les membres de la Commission, que telle ou telle
octrine a droit de cité dans l'Église anglicane; cepen-
ant « çà et là, un ou plusieurs membres peuvent dou-
er, ou même nier qu'un point maintenu par un de leurs
ollègues soit théologiquement en accord avec la doc-
ine catholique ou avec la tradition de l'Église angli-

2. Il semble que les anglo-catholiques eurent une forte majo-
té et que ceux-ci étaient, pour la plupart, des anglo-catholiques
e gauche.

cane; de tels cas apparaîtront en divers points du rapport » (p. 3). Dans la première catégorie il faut ranger les différences au sujet du péché originel et de la chute, l'existence ou la non-existence d'anges et de démons; dans la seconde, la négation de la naissance virginale et du tombeau vide comme faits historiques, de l'existence de miracles et de la licéité de l'adoration eucharistique en dehors de l'usage du sacrement. A ce sujet le rapport n'apporte rien de nouveau; aucune de ces divergences d'opinion ne peut nous étonner; elles ont été matière à discussion dans l'Église anglicane depuis cinquante ans. Mais ce qui est plus inattendu c'est que tous les membres admettent comme légitimes des explications du péché originel foncièrement intenables. La raison en est, non pas dans des difficultés surgies par suite de découvertes ethnologiques et préhistoriques, ou par suite d'une hypothèse d'origine évolutionniste de l'homme, mais dans une mauvaise définition de la grâce et de la façon dont elle parachève la nature.

A vrai dire, cette carence se retrouve tout au long du rapport; elle provient d'une conception insuffisante du surnaturel et de ses rapports vis-à-vis du naturel. Cela se fait sentir dans les conclusions au sujet de la révélation et de l'autorité, et aussi (mais le sujet n'est pas explicitement traité) sur le sens de la foi. Cette indécision semble dissimuler une profonde divergence théologique dans la commission même, et dans l'ensemble de l'Église anglicane — un point qui n'a pas été examiné, et dont l'existence même n'est peut-être pas soupçonnée [3].

3. Ce qu'on souligne ici peut être illustré par le traitement accordé, dans le rapport, à l'inspiration de l'Écriture Sainte (p. 27). En elle-même, et abstraction faite de ce qu'elle omet, cette section est un admirable exposé du sujet, mais, au début, un paragraphe semble soustraire la doctrine de l'inspiration du domaine des vérités révélées, et en faire tout simplement une conclusion de raison tirée du caractère des Livres saints et de la profonde pénétration spirituelle qu'on y trouve. De même, au sujet de

C'est parce que l'accord qu'on y trouve est en grande partie établi sur des bases précaires, et non en raison de divergences explicites, que le rapport en son ensemble est assez décevant. Et pourtant, à un autre point de vue, c'est ici que le travail de la Commission donne le plus d'espoir. Un problème tout à fait central pour l'unité de la chrétienté est celui de la nature de l'Église fondée par le Christ, et lorsque le rapport se met à discuter cette question, on sent qu'il y a là un vrai progrès. D'abord il est remarquable qu'une Commission représentant vraiment exactement les divers groupements de l'Église anglicane contemporaine ait pu atteindre un tel degré d'unanimité sur une question aussi fondamentale. Ceci aurait été impossible il y a trente ans. D'ailleurs, la première partie (la plus importante en tant que plus fondamentale) du traité de l'Église (pp. 99-104) est un énoncé admirable, partant de données scripturaires, de la nature de l'Église comme communauté divinement établie, habitée par l'Esprit-Saint, et, dans les desseins de Dieu, l'instrument pour la Rédemption du genre humain dans le Christ.

Le salut est offert aux hommes par l'activité rédemptrice de Dieu. Il ne peut être reçu par l'individu que par la libre réponse de sa volonté. Cependant, selon l'enseignement du Nouveau Testament, le salut offert n'est pas seulement individuel; en fait, c'est à la fois, la réconciliation de l'individu avec Dieu et son enrôlement dans la Communion des Saints qui est la fraternité des sauvés, unis les uns aux autres dans la communion du Saint-Esprit. C'est comme membre du Corps, comme « cohéritier », comme participant à l'héritage commun des saints, que l'individu, par la foi au Christ, espère le salut, un salut qui est essentiellement social et corporatif (p. 105).

l'inerrance, là où le rapport entre l'Auteur divin et les auteurs humains (rapport unique, avoue-t-on) devrait être traité, on ne trouve aucune élaboration théologique, et toute la question est résolue en une phrase suffisamment vague pour signifier tout ce que le lecteur voudra y mettre.

Le catholique reconnaîtra ici les sentiments d'un monde avec lequel il se sent profondément uni, no-nobstant les différences qui pourraient surgir après. De même qu'il y a une foncière unité de principe entre ce qu'enseigne l'Église catholique et ce qui est établi par le Rapport au sujet de l'Église et du ministère chré-tien. Le sacerdoce dans l'Église découle du sacerdoce du Christ :

Dans les Actes des Apôtres, on nous présente l'Église, au jour de la Pentecôte, comme un corps de croyants où est intégré un foyer reconnu d'unité, un organe d'autorité, l'Apostolat, qui de-vait son origine au Seigneur lui-même. Il n'y eut pas d'abord un Apostolat qui s'entoura d'une communauté de croyants après coup; il n'y eut pas non plus un assemblage amorphe de croyants qui déléguèrent aux Apôtres l'autorité de parler et d'agir en son nom. Croire que l'organisation de l'Église a dû débuter d'une de ces deux façons c'est se tromper. Dès le début il y eut une fraternité de croyants qui réalisaient leur unité dans les Douze (p. 114).

Enfin, dans la section intitulée, *La doctrine générale des sacrements,* la fondation des sacrements dans la vie organique de l'Église est expliquée d'une façon toute catholique :

Il est de l'essence de la doctrine chrétienne des sacrements qu'en chaque sacrement Dieu lui-même est actif, répandant la grâce au moyen des signes extérieurs. Cette œuvre est toujours rédemptrice, et les sacrements sont les moyens par lesquels les bienfaits de la passion du Christ sont appliqués aux besoins d'un monde pécheur. Le Christ agit maintenant dans le monde par son Corps qui est l'Église. Les sacrements appartiennent à l'É-glise, sont partie intégrante de sa vie organique et y puisent tout leur sens (pp. 127 et 128).

Ainsi, pour la première fois dans son histoire, on peut dire que l'Église anglicane en son ensemble, telle qu'elle est représentée par la Commission, a émis une doctrine

:e l'Église, du sacerdoce et des sacrements, d'un type oncièrement catholique. Ceci est particulièrement vrai . propos de la doctrine de l'Église, où on a dû expli- uer son unité et sa catholicité de façon à correspondre . la position anglicane traditionnelle. Néanmoins, la endance générale est riche d'indices pour l'avenir. L'É- lise anglicane est en évolution, et l'une des principales orces qui décide de son mouvement est son grand rôle lans l'œcuménisme.

Aujourd'hui chaque confession chrétienne témoigne l'une tendance à rechercher les raisons pour lesquelles le nessage de l'Évangile au monde a si peu d'effet et reste si auvre; de tels examens de conscience amènent une véri- able révolution des idées et des points de vue. En butte ux attaques de la philosophie matérialiste, la chrétienté ommence à se soucier profondément d'unité. Le mou- ement œcuménique, qui commença à Stockholm et à ausanne, et continua l'an dernier à Oxford et Édim- ourg, témoigne clairement de ce souci ; et les discus- ions qui s'y poursuivent indiquent que tôt ou tard eaucoup des assistants auront à se préoccuper de la uestion fondamentale de l'autorité. Il existe dans l'É- lise anglicane des potentiels qui, une fois réalisés, lui ermettraient de faire le « pont » entre la tradition ca- holique[4] (représentée par l'Occident latin et l'Orient rthodoxe) et la tradition protestante des Églises ré- ormées. Elle-même est en dehors des deux grandes tra- litions catholiques, et sans pouvoir doctrinal capable de rancher les questions; cependant elle est catholique en a conception fondamentale de l'Église. Puisqu'elle est rrivée à une conception de l'Église, qui est foncière- net catholique, cela veut dire qu'elle a au moins fait uelques pas dans le sens de la découverte d'une con-

4. J'emploie le mot catholique ici et dans de semblables con- extes, non pas dans un sens technique, mais avec une nuance lus générale, voulant signifier *de type catholique,* à l'opposé de *de ype protestant.*

ception catholique de l'autorité ; et aussi qu'elle pourrait se débarrasser des conceptions libérales de liberté et d'individualisme dont elle est actuellement saturée. Elle tourne de plus en plus les yeux vers la tradition de l'orthodoxie orientale — même si elle les tourne également ailleurs. S'engagera-t-elle davantage au point d'entrer dans cette tradition, et ainsi continuer avec d'autant plus d'efficacité parmi les Églises réformées son œuvre pour la réunion de la chrétienté ? Verra-t-on les plaies de la chrétienté pansées, guéries par la réconciliation de Constantinople et de Rome ?

Henry Saint-John, O. P.

Laxton Hall, Stamford.

La dernière réunion du Comité général de la Fédération Universelle des Associations Chrétiennes d'Étudiants

Du 8 au 18 août 1938 s'est tenue à Bièvres une conférence dont l'importance ne doit pas nous échapper : le Comité général de la F.U.A.C.E. (en anglais : *Student Christian Movement*, S.C.M.). Ce groupement, peu important par la quantité de ses membres en France (quelques milliers), est un des groupements d'étudiants les plus nombreux du monde et un des plus puissants. En majorité protestant, il réunit toutes les Églises issues de la Réforme et aussi les orthodoxes. A l'heure actuelle, il a des ramifications dans vingt-cinq pays environ. Cent dix délégués représentaient ces pays au Congrès.

La méthode la plus simple pour rendre compte de cette réunion est de rapporter objectivement ce qui s'est passé. Il serait à la fois niaisement facile, et inutile, d'apporter nos solutions aux problèmes qui y furent étudiés. Exposer ces problèmes et indiquer dans quel sens la F.U.A.C.E. s'engage pour les résoudre, voilà le but de ce résumé.

Comme dans tout congrès, on a fait le bilan du passé et tiré des plans sur l'avenir. Comme dans tout congrès, il y eut à régler des questions administratives et aussi à fixer des points de doctrine et des principes d'action. Comme dans tout congrès, on entendit des exposés présentés de façon systématique et aussi des conversations particulières au hasard des rencontres. Étudions, de ces trois points de vue, les principaux aspects de cette réunion.

Passons rapidement sur les questions administratives.

Le bureau fut entièrement renouvelé. Notons — ces élections sont d'importance — que le nouveau président de la F.U.A.C.E. (l'ancien secrétaire général) est M. Visser t'Hooft, l'un des théologiens les plus en vue de l'école de Karl Barth, et que Jean Bosc, le secrétaire du mouvement fran-

çais, également barthien convaincu, a été nommé meml
de la commission exécutive. Ils l'ont été d'ailleurs moi
du fait de leurs positions théologiques qu'en raison de le
valeur personnelle et de leur connaissance des milieux d
tudiants. Notons également que le mouvement d'étudia
protestants du Brésil a pris une assez grande importan
pour qu'on puisse le rattacher officiellement à la Fédéra
tion Universelle.

Quelles sont les tendances théologiques de la Fédérati
reflétées par ce congrès ? — Un article sous forme de dia
gue de M. Pierre Maury [1], qui fut longtemps vice-préside
de la Fédération, en rend clairement compte. C'est dans
domaine peut-être que la Fédération a le moins d'unit
D'ailleurs, les divergences dans cet ordre n'ont pas toujo
leurs racines dans une différence d'interprétation de la
ble. Les tempéraments nationaux, les particularités cultur
les des divers pays y apparaissent parfois. En premier lie
le théologien suisse K. Barth a sur la Fédération eur
péenne continentale, en particulier, une grande influenc
Les lecteurs de *La Vie Intellectuelle* connaissent les pos
tions générales de ce théologien : « antiphilosophisme
« antitotalitarisme », soumission étroite à la Bible, cal
nisme renouvelé, impossibilité pour la raison de s'appr
cher de Dieu, importance accordée à la liturgie, au dogm
tisme, « antimoralisme ». Tous les membres de la Fédér
tion ne s'enferment pas dans des limites aussi nettes. L
étudiants américains, par exemple, qui se trouvaient à
congrès, ne semblaient pas attacher aux questions dogma
ques beaucoup d'importance. Pour eux, le christianism
doit surtout tenter de résoudre les conflits pratiques,
« moraliser la civilisation ». Les anglicans, de leur côté,
réclament de saint Thomas. Pour les orthodoxes, les que
tions théologiques se posent souvent en termes philosopl
ques. Ils tentent de faire du christianisme un cosmism
« qui ne serait pas la reconnaissance d'un ordre de chos
tel qu'il se présente à un moment donné de l'histoire, m
une conception du monde sanctifié en tant qu'il reconn
son Seigneur et obéit à ses commandements » (Archima
drite Cassian). Les Asiatiques enfin ne sont pas sans ê

1. Publié en français dans *In extremis*, organe de la Fédérat
suisse — et en anglais dans le *Student World*, organe de
F.U.A.C.E., intitulé « Défense du Christianisme ».

inquiétés par ces différences; une déléguée chinoise nous a dit combien répugnait à l'esprit de son pays une vérité, si on peut dire, divisée, — combien, en particulier, la grande division catholicisme-protestantisme troublait l'âme de ses compatriotes. Mais ces différences, après tout, ne sont pas propres à la Fédération, elles sont celles du monde non catholique dans son ensemble.

Examinons maintenant quelles furent les questions propres à la Fédération.

C'est M. V. t'Hooft qui fit le rapport sur le passé de la Fédération. Il retraça tout d'abord à larges traits l'histoire de ce passé en trois périodes.

La première (1895-1918) se caractérisa par le zèle missionnaire. C'est ce qu'on a appelé « la passion des âmes ». Il s'agissait surtout alors de lancer un message très simple et très clair; de mettre chaque étudiant devant le problème religieux et de lui annoncer la parole de Dieu. La devise de cette époque est : « Que sert à un homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? »

Après le bouleversement de la guerre — qui naturellement rendit plus complexe l'universalité de la Fédération — commence une *deuxième période* (1918-1928) pendant laquelle son activité s'est exercée surtout à propos des questions sociales et internationales. Le danger fut la confusion entre les tâches du monde et la tâche de la Fédération. La devise de cette période c'est « la parabole du levain ».

Venant aux années précédant ce Congrès (1928-1938), M. V. t'Hooft remarque que les efforts de la Fédération étaient caractérisés par deux choses : l'importance des faits politiques et l'intérêt apporté aux questions œcuméniques. Partout, semble-t-il, l'influence de l'État grandit et, en face de cet envahissement, le christianisme doit sauvegarder son indépendance. De là il résulte que partout les mouvements d'étudiants chrétiens deviennent quelque chose de suspect. Partout ils ont, pour affirmer leur foi, à lutter. Cette opposition entre les chrétiens et le monde a amené tout naturellement les étudiants à approfondir la notion d'Église. Il semble, d'après M. V. t'Hooft, que ces dernières années, la Fédération ait repris conscience de l'Église — en tant que société spirituelle invisible et en tant qu'organisation visible. Naturellement le problème œcuménique se pose aux protestants avec une acuité particulière, et le problème pour

la Fédération sera de servir les Églises en restant indép
dante d'elles. M. V. t'Hooft conclut en disant que la Fé
ration devait rester radicalement et uniquement *chrétien*
que sa tâche était essentiellement *missionnaire*, qu'en
elle était un mouvement *indépendant et engagé*. Tel est
bilan du passé.

Sous ces trois caractères, nous allons examiner le tra
que la Fédération se propose de faire pour l'avenir.

I. — En tant que mouvement *chrétien*, la Fédération m
à la base de son action l'étude de la Bible. Dans le docum
qui doit organiser la période qui vient (*le plan de tr
ans*), il est dit :

L'étude individuelle et collective de la Bible est au centre m
de la vie de nos associations chrétiennes. Le christianisme est
religion révélée, et la Bible est l'histoire suprême de cette rév
tion. Il ne peut pas y avoir de connaissance personnelle de la
chrétienne en dehors de l'étude continue et approfondie de l'
cien et du Nouveau Testament. La Bible n'est pas seulement
source historique de notre foi, elle contient le message de D
aux hommes et ce message ne peut être saisi que si les homm
reviennent toujours à nouveau avec une réelle attente. L'ignora
religieuse des étudiants de nos universités séculières, du mo
moderne, l'insuccès des organes d'éducation religieuse à four
des études bibliques adéquates et dynamiques et la dispari
graduelle de la lecture de la Bible au foyer familial contem
rain, tout cela rend cette partie du programme de l'A.C.E. p
urgente et plus nécessaire que jamais...

... L'étude de la Bible réclame encore de nous que nous l'é
diions dans son ensemble, c'est-à-dire que nous examinions c
que passage dans son rapport avec d'autres qui en rendent le s
plus clair.

... L'étude biblique en groupe est basée sur le principe du t
vail en équipe. L'étude biblique est sans valeur pour ceux qui
prennent pas une part active et personnelle !

Du point de vue de l'action chrétienne, la tâche que
propose la Fédération est l'œcuménisme. M. Fr. Mill
ancien président de la F.U.A.C.E., nous a déclaré : « Je n'
site pas à dire que l'œcuménisme est la vocation de la
dération. » Pour cela la Fédération renonce entièrement
la conception d'un œcuménisme facile qui consisterait
un ensemble de concessions faites par chaque secte. E
est décidée à agir suivant une notion très différente :
s'agira, pour chaque membre d'une confession, d'appro

lir le sens de son Église, de rester avec fidélité le membre l'une Église. « Là où l'on trouve cette volonté d'infatigable obéissance, là pourraient aussi prendre naissance l'unité et la communauté chrétiennes universelles » M. M. Lindström, délégué suédois). En somme, on cherchera plus à savoir ce qui oppose qu'à célébrer ce qui unit, t l'essentiel sera d'approfondir les bases dogmatiques de a foi et de sa liturgie. En aucun cas, l'œcuménisme ne peut être conçu comme un compromis. L'examen de la iturgie de chaque confession, en particulier, est sans doute une des meilleures voies de l'œcuménisme. « Là seulement, n saisit le nœud vital de la foi des membres de cette conession[2]. » Mais, d'un autre point de vue, la Fédération est ndépendante de l'Église et n'est rattachée à aucune Église. La F.U.A.C.E. est un mouvement laïque indépendant, lont l'inspiration prend sa source dans l'Église, mais qui n'est dirigé ni par une Église, ni par un groupe d'Églises particulières[3]. »

II. — Au point de vue *missionnaire*, la F.U.A.C.E. a trois plans d'activité. D'abord l'université où elle a à apporter on témoignage. Il est intéressant de voir que la Fédération emble décidée à faire là un travail bien précis « dans son milieu », c'est-à-dire chez les étudiants, comme la J.E.C. Travail d'ordre culturel d'abord : effort pour rendre l'université plus vivante et plus éducative. Travail religieux aussi : étudier toutes les questions à la lumière de la révélation et de la foi.

Ensuite dans les lycées : le mouvement lycéen a pris partout une telle extension qu'on a décidé de lui donner plus nettement une organisation internationale, de faciliter les camps, les échanges et les relations entre lycéens des différents pays.

Enfin la Fédération a un travail évangélisateur à faire en dehors de l'université. Elle désire apporter sa contribution au travail des missionnaires. Mais une nouvelle tendance se fait jour : renoncer à l'idée d'un Occident chrétien et d'un Orient païen, pour laisser chaque homme annoncer la parole de Dieu chez lui. N'y a-t-il pas, à l'heure actuelle, autant de raisons de prêcher le christianisme en Europe qu'en Chine ou aux Indes ?

2-3. Extraits, *passim*, du « Plan de trois ans ».

III. — Enfin, la Fédération est un mouvement *indép-dant et engagé*, par rapport à l'Église d'abord, aussi et s-tout à l'égard du monde. La Fédération contribue à établ une communauté chrétienne au sein du monde livré paganisme. Entourée par cette idolâtrie, elle doit vi parmi des idolâtres — et en même temps lutter con l'idolâtrie et annoncer la vérité à ces idolâtres. Sur questions internationales, il faut citer ce fait émouvan les étudiants chinois ont proposé aux étudiants japonais consacrer des journées fixées ensemble à prier les uns p les autres. Dans les deux pays, ces Journées ont été obs-vées et ont apporté aux pays belligérants réconfort espoir.

Au point de vue des questions sociales, un rapport marquable de Mlle Rose Terlin posa ainsi le problèm d'un côté, la misère de la majorité des hommes; de l'aut deux réponses des chrétiens : ou bien une réalisation Royaume de Dieu par un ordre social déterminé, ou bi ne faire qu'annoncer la Parole de Dieu, le mal social éta inévitable. La Fédération veut chercher une troisième sol tion qui, partant du sens révolutionnaire du christianis — chaque homme ayant une dignité égale devant Dieu s'appliquera à étudier le problème et à trouver des moye d'action concrets qui varient suivant les pays. Mais ce action sociale du chrétien ne doit pas être menée en ta que chrétienne; chaque étudiant fédératif sera dans s milieu « le levain », et de lui rayonnera un mouveme qui tendra à rendre la cité plus juste et plus humaine.

Tels furent les principaux thèmes des discussions et c conférences. Je voudrais ajouter à ce compte rendu tr impressions personnelles.

D'abord, ce qui motivait cette réunion c'était uniqueme la foi en Jésus-Christ. « Les raisons de ce Congrès, a M. F. Miller, n'étaient ni des buts politiques, ni des in rêts économiques, ni des sympathies sociales, ni même c doctrines intellectuelles ou morales, mais deux faits : l'u la mort et la résurrection d'un jeune homme juif, il y vingt siècles; et l'autre, l'existence d'une Église qui a nonce la Parole de cet Homme. » Et cela, c'est quelq chose. C'est quelque chose de voir pour ces seules raiso un Chinois causer avec affection à un Japonais, d'entend

pour ces seules raisons un Anglais reconnaître devant un Hindou certains traits odieux de l'impérialisme britannique. C'est quelque chose que, pour ces seules raisons, on puisse discuter librement et vraiment de tout ce qui peut être vital. C'est pour cela, je crois, que l'atmosphère de ce Congrès fut si agréable : simplicité sans grossièreté, gaieté sans excès, sérieux sans attitude. Tout ce que M. P.-H. Simon disait dans un récent numéro de *Temps Présent* à propos de l'esprit du Congrès de *Pax Romana*, on pourrait le redire à propos du comité général de la Fédération universelle.

Ensuite, j'ai été frappé de la différence de maturité entre les mouvements européens et le mouvement américain, par exemple. Un congressiste français m'a dit : « Claudel n'a pas compris le protestantisme parce qu'il ne l'a vu qu'à Washington. » C'est très douteux; mais ce qui est vrai c'est qu'il y a une différence énorme entre les deux mouvements. Les protestants français, hollandais ou scandinaves sont informés des choses de notre. Église, et leur foi ne se réduit ni à un élan sentimental, ni à un étroit moralisme. A toutes les questions ils ont des réponses; sur tous les problèmes ils ont des positions nettes. Il faut s'en souvenir.

Enfin, je dois ajouter combien j'ai été touché de ce que j'ai entendu dire sur l'Église catholique. Une Chinoise m'a dit combien on aimait et admirait, en Chine, les efforts du catholicisme, combien y était respectée une personnalité comme Mgr Yu-Pin, dans tous les milieux. Il est remarquable, en particulier, de voir l'importance du catholicisme français. Les étudiants protestants et catholiques de Santiago, de Montréal, d'Oxford, connaissent et apprécient Jacques Maritain et Étienne Gilson. Des mouvements comme la J.O.C. ou les Équipes sociales font l'admiration de beaucoup.

Une congressiste française m'a dit : « Je suis protestante; mais je suis fière du catholicisme français ! »

Tel fut ce Congrès. Je crois pouvoir redire qu'il était important. Qu'avons-nous à faire devant cet effort ? Pouvons-nous faire quelque chose ? Ce n'est pas à moi de décider ! Ce que je vois, c'est qu'on nous y a fait des offres de contacts, des invitations à nous connaître. Faudra-t-il nous y refuser ?

J.-A. LESOURD.

DOCUMENT

Le Congrès de la Jeunesse Agricole Chrétienne (21, 22, 23 avril)

Depuis dix ans la J.A.C. existe. Après des débuts di ficiles — ne disait-on pas en 1929 : « Ils sont jeun inexpérimentés et n'arriveront à rien » ? — ce mou ment rural, a pris son essor plus magnifiquement enc qu'on n'osait l'espérer.

Et lorsque, en première page d'un grand quotidien Paris on pouvait voir, au début de janvier, un arti intitulé « Ils étaient dix gars qui aimaient la terre sous l'étendard de la J.A.C., ils sont aujourd'h 25.000 militants », c'était bien le signe d'une transfo mation dans l'opinion publique. Ce petit mouvement q avait tant de mal à partir, pourrait-on le reconnaît dans les adhérents de maintenant qui se comptent p dizaines de mille, pourra-t-on le reconnaître surtout lo du congrès du Xe anniversaire à Paris les 21, 2 23 avril ?

Pourtant l'idéal n'a pas dévié depuis le premier jou il s'est développé, il s'est précisé; mais il reste le mêm Les 25.000 jeunes qui se réuniront au Vélodrome d'H ver pour étudier la crise paysanne : l'exode, la dénat lité, les difficultés terribles rencontrées pour s'établir la terre et fonder un foyer, n'auront dans les remèd qu'ils proposeront ensuite que le même désir du bi commun que possédaient leurs devanciers.

Le sens chrétien les dominera tous et les prières do le samedi 22, dans la soirée, ils feront retentir les voût de Notre-Dame, la messe qui sera célébrée le 23 par des premiers jacistes ordonné prêtre, l'abbé Vincent, l'Aube, prouveront que toutes leurs espérances sont p cées dans le spirituel.

A. Bettencourt.

A la veille de ce congrès, la J.A.C. a fait le bilan de ses lix premières années d'activité. Nous le publions ci-dessous ι titre documentaire.

I. — Qui a fondé la J.A.C. ? Et quand ?

La J.A.C. va fêter par son grand congrès national son lixième anniversaire. Tout naturellement la pensée se porte ers les origines : quand et comment est-elle née ?

Si pour la J.O.C. il est facile de découvrir les quelques ιommes, prêtres ou laïcs, auxquels elle doit sa naissance, es origines sont plus difficiles à déterminer pour la J.A.C.

a) L'ancienne A.C.J.F., fondée par Albert de Mun en 886, avait, au moment de la Grande Guerre, des groupes uraux actifs et nombreux. Après la guerre, une *section graire*, puis une *commission rurale*, furent au sein de 'A.C.J.F. des acheminements vers la spécialisation. Dans ette commission rurale nous trouvons, en 1928, Jacques 'erté qui fut le président de la J.A.C.

b) Parallèlement tout un mouvement se dessinait pour ι formation professionnelle de jeunes ruraux : E.A.C. — Études agricoles par correspondance — Semaines de Journées rurales qui allaient dans le même sens que la J.A.C.

c) L'Union Catholique de la France agricole (U.C.F.A.), ui groupait, peu après la guerre, sur le terrain professionel les agriculteurs catholiques, devait préparer la voie au ιcisme.

d) Enfin quelques expériences tentées à Nancy avec [. l'abbé Jacques et Robert Gravier — qui fut deuxième résident national — et en Eure-et-Loir avec Mgr Gaudron - depuis évêque d'Évreux — avaient été la préfiguration e la J.A.C.

e) Enfin la naissance de la J.O.C., son succès étonnant, : l'enthousiasme qu'elle avait provoqué, firent partout se oser cette question : *A côté de la J.O.C. ne faut-il pas une A.C. solidement organisée sur le plan national ?*

Le 17 mars 1929 eut lieu la première réunion de diri-

geants ruraux, présidée par J. Ferté, où fut décidée la cré
tion de la J.A.C.

En août 1929, la J.A.C. reçoit son premier aumônier g
néral, le P. Foreau.

Le 1er mars 1930 paraît le premier numéro de la *Jeunes
agricole.*

Le 24 juin 1930 : *la Saint-Jean.* La J.A.C. date de ce jo
sa naissance officielle. La Saint-Jean n'est-elle pas la f
populaire de nos villages avec ses feux de joie ?

Depuis la J.A.C. a grandi, lentement, mais sûremen
sans bruit, faisant peu parler d'elle — trop peu ! Au poi
que beaucoup l'ignorent encore dans le grand public.

Régulièrement, sans à-coup, le germe s'est développé;
tirage du journal a augmenté, d'année en année, po
atteindre aujourd'hui 65.000 — presque tous abonnés. I
nombre des sections affiliées atteint 1700 et il y en a
double en préparation.

Parallèlement à cette extension matérielle, à ce dévelo
pement numérique, se poursuivait l'approfondissement,
mûrissement de la pensée jaciste.

La J.A.C. découvrait peu à peu les problèmes du mon
rural, précisait le but à atteindre et cherchait à y adapt
des méthodes efficaces.

II. — Que veut la J.A.C. ?

A cette question répond naturellement le programme a
dacieusement proclamé par le chant jociste et que la J.A.
a repris à son compte : *Refaire chrétiens nos frères,* les r
conquérir au Christ. C'est bien, en effet, l'essentiel.

Mais à mettre l'accent trop exclusivement sur cette fo
mule, on risquait de dévier le mouvement et l'on n'a p
toujours échappé à ce danger. Combien de prêtres n'o
vu dans la J.A.C. qu'un moyen nouveau de raviver la pr
tique religieuse et de remplir leurs églises ! Cela devait êt
la conséquence d'une lente transformation du milieu,
non le but à viser immédiatement et le résultat à obten
artificiellement.

Dans les premières années, le malaise moral sembl
plus aigu que le malaise économique. Ce dont appare

ent on souffrait le plus à la campagne, chez les jeunes, 'était ce « complexe d'infériorité » qui affectait le jeune aysan, et plus encore la jeune paysanne, et les faisait ougir de leur condition. Depuis plusieurs générations, ans la presse, dans le théâtre — même de patronage —, ans la chanson, dans les écoles — parfois même chrétien-es —, au régiment, le paysan était tourné en ridicule par es plaisanteries aussi niaises que malfaisantes. Il fallait onc revaloriser la profession agricole dans l'opinion — 'abord des jeunes ruraux eux-mêmes — et insister sur la erté paysanne. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle le iouvement s'est appelé Jeunesse Agricole, bien qu'il s'a-ressât à tous les jeunes ruraux. Il fallait mettre à l'hon-eur la profession agricole, élément principal du monde iral.

Ramener la joie au village, par l'organisation des fêtes cales, professionnelles, etc., par l'assainissement de cer-ines distractions, la restauration de coutumes tradition-elles..., il y avait là un champ immense qui s'ouvrait à activité des jacistes, et où, dès le début, ils ont obtenu des sultats importants. On remédiait ainsi à l'isolement, à individualisme rural, et l'on développait chez les jeunes esprit d'initiative.

Mais on s'aperçut bien vite que l'activité jaciste ne pou-iit se restreindre au plan moral et religieux, et que l'or-anisation des loisirs ne résolvait pas les principaux pro-èmes du monde rural. La crise économique mondiale qui mmença à se faire sentir vers 1930 eut ses répercussions ans nos campagnes.

La dépréciation des produits agricoles fit succéder une ène de plus en plus étroite à l'aisance relative dont avaient ui les ruraux durant quelques années. L'exode rural, nt les causes, pendant un temps, avaient été surtout ordre psychologique et moral, s'accentua par suite de la ise. Les raisons économiques passaient au premier plan.

L'application des lois sociales de 1936 précipita l'exode es ruraux vers la ville, dans des proportions catastrophi-ies. Il fallait être bien ignorant des conditions de vie des iraux pour n'avoir pas prévu cette conséquence, le désé-iilibre entre le niveau de vie des ruraux et le niveau de e des ouvriers ou employés de ville s'étant subitement considérablement aggravé. On commence à s'en inquié-

ter dans les sphères officielles, mais le mal est encore bea coup plus profond qu'il ne paraît, car :

1° Ce qui s'en va vers la ville, c'est la jeunesse, et so vent toute la jeunesse masculine et féminine. On citer nombre de villages où pas un jeune homme, pas une jeu fille ne reste.

2° Ceux ou celles qui restent, la plupart du temps, c' qu'ils ne peuvent pas faire autrement et ils n'attend qu'une occasion favorable.

Quand les ouvriers sont trop mécontents de leur sort, ont pour armes la grève et les manifestations bruyante

L'arme des ruraux c'est l'évasion vers la ville : ils vahissent l'usine, ou, de préférence, les postes de foncti naires (chemins de fer, gardes mobiles, gendarmes, et et l'expérience prouve — quoi qu'en dise certaine litté ture de convention — qu'ils y réussissent aussi bien mieux que d'autres.

En face de cette situation dramatique, la tâche de J.A.C. devient particulièrement grave.

Il ne s'agit plus de savoir si l'on est fier ou honteux travailler la terre; cette question se pose beaucoup moi qu'il y a quelques années. Il ne s'agit plus seulement d' ganiser de saines distractions. Il s'agit de voir que paysannerie française est un monument qui non seuleme s'effrite, mais, profondément lézardé, menace de s'écro ler; et que déjà des pans de murs entiers sont en ruine.

La J.A.C. est donc amenée à poser le problème ru dans son ensemble, car il commande les conditions de des jeunes ruraux, en particulier leur possibilité de s'é blir et de fonder un foyer. C'est ce qu'elle a fait cet hi dans la campagne préparant son Congrès jubilaire.

Nous tâchons de faire prendre conscience aux jeunes la gravité de la situation et nous voulons leur montrer q le salut du monde rural — et, partant, le salut de France — en grande partie est entre leurs mains.

Le monde rural est faible parce qu'il est émietté, ron par l'individualisme et la routine, parce qu'il manque véritables élites sorties de son sein; presque tous ceux pourraient constituer ces élites sont, dès l'école primai détournés de la campagne.

Le rôle principal de la J.A.C. est précisément de forn

:es élites sans les séparer de la masse, mais au contraire en ontact intime et perpétuel avec cette masse.

La déficience, c'est qu'elle n'a pas encore suffisamment ompris et senti les besoins profonds et réels de cette nasse.

III. — Les difficultés de la J.A.C.

) *Les objections.*

Elles sont venues des horizons les plus opposés.

1. Des diocèses dont les campagnes étaient presque entiè- ement déchristianisées, on nous disait : « Évidemment otre programme est excellent, nulle part plus que chez ious on n'en sent la nécessité urgente. Oui, la J.A.C. est bsolument nécessaire, mais chez nous elle est impossible. e n'ai pas le ou les militants pour commencer. »

2. Des diocèses où l'ensemble des ruraux demeure fidèle la pratique chrétienne : « Votre mouvement de conquête 'a pas sa raison d'être chez nous ; les jeunes, nous les vons déjà ! » On ne voyait que l'aspect religieux du pro- lème, et l'on ne voyait pas que derrière cette façade ras- urante l'édifice menaçait ruine.

) *La dispersion du monde rural.*

L'émiettement en une multitude de petites paroisses de leux cents ou trois cents habitants fut un grand obstacle à a J.A.C. en bien des régions. Comment faire un groupe ivant avec si peu d'éléments ? Le groupe constitué, com- nent l'empêcher de se replier sur lui-même en cercle ermé, comment y faire circuler le grand courant de vie aciste ?

Il fallait faire prévaloir une conception plus large de la aroisse. On a bien inventé le *Secteur jaciste*, comprenant inq, dix paroisses, un canton, etc. Les militants ou futurs nilitants se réuniront une fois par mois au centre géogra- hique le plus accessible, pour s'y former sous la direction 'un jeune dirigeant et d'un aumônier compétent. Ils y ecevront des consignes pratiques qu'ils tâcheront de réa-

liser chacun dans leur paroisse; peut-être arriveront-ils constituer une équipe, ou même une petite section : c'e le *centre-départ* du secteur. Arrivé à un stade plus évolu avec des sections affiliées, le secteur aura son *centre de fo mation* de dirigeants.

c) *La complexité du monde rural.*

Faire de la paysannerie une classe sociale analogue à classe ouvrière, c'est commettre une lourde erreur; et u mouvement d'Action catholique basé sur cette fausse ass milation irait à un échec certain.

En réalité, le milieu rural comprend toutes les catégo ries, ou, si l'on veut, toutes les classes sociales : depuis châtelain qui vit sur ses terres jusqu'à l'ouvrier agricol en passant par le petit exploitant, le fermier, le métaye et cela dans la seule profession agricole, qui n'est pas tou le monde rural; car à côté l'on rencontre quelques profes sions libérales (médecin, notaire, fonctionnaires), et sur tout les artisans et commerçants ruraux, que leur situatio sociale — mais non la profession — rapproche du peti exploitant, propriétaire ou fermier.

Pourtant ce monde rural, dans sa diversité, a un prin cipe d'unité sur lequel s'appuie l'action jaciste. Tous ce jeunes ont grandi dans la même ambiance du village, on participé aux mêmes jeux, se sont côtoyés sur les bancs d l'école et du catéchisme. De plus, leurs intérêts sont soli daires les uns des autres. Qu'il y ait une mauvaise anné pour les cultivateurs, ou mévente des produits, les artisan ou commerçants en souffriront presque autant.

N'empêche que la variété des professions et des condition sociales pose à la J.A.C. des problèmes qu'elle n'a pas en core complètement résolus.

d) *La diversité des régions au point de vue moral et reli gieux.*

Tandis que la mentalité ouvrière est sensiblement l même à Lille ou à Marseille, à Lyon ou à Nantes, quell différence entre les ruraux de la région nantaise ou ven déenne — traditionalistes, attachés à leur religion — e

eux de la Creuse — où il y a des cantons entiers sans rêtres —, ceux du Var ou des Basses-Alpes — gagnés au ocialisme ou au communisme! Les conditions matérielles e vie diffèrent du tout au tout entre certaines plaines ou allées très riches et les maigres terres de montagne, où 'exode est absolument inévitable.

Plus on y réfléchit, plus on reconnaît cette diversité des égions, et plus la tâche de la J.A.C. apparaît difficile. Si ans les premiers temps la tendance a été de copier la .O.C., qui avait si bien réussi, à mesure qu'on avance et u'on approfondit, on voit surtout les différences avec le nilieu ouvrier et la diversité des méthodes jacistes et jocis-es va en s'accentuant.

) *Le manque d'aumôniers adaptés.*

Nous ne disons pas le manque de militants; car nous ommes persuadés — et l'expérience le prouve — qu'il y a artout, dans nos campagnes, comme à la ville, de l'excel-ente graine de militants, qui ne demande qu'à germer et se développer. Ce qui manque, ce sont les ouvriers vrai-nent aptes à cultiver cette graine. Beaucoup de diocèses, nême en majorité ruraux, n'ont pas fait pour la J.A.C. le uart des efforts et des sacrifices qu'ils ont faits pour don-er des prêtres à la J.O.C.

On n'a pas encore compris jusqu'ici l'importance du pro-lème rural et l'urgence de la solution qui s'impose.

IV. — Les résultats obtenus

En dépit de ces difficultés et de ces obstacles, la J.A.C. xiste, est une force, et les résultats obtenus sont considé-ables, beaucoup plus qu'il ne paraît.

Par la J.A.C. des dizaines de milliers de jeunes ruraux ont sortis de leur morne isolement, se sont sentis plus orts, plus courageux, en se groupant, plus fiers aussi de eur profession.

Depuis trois ans une Journée nationale de propagande aciste, célébrée en même temps dans toute la France, a eu

un succès de plus en plus considérable. Plus de 500.000 p
sonnes, en des milliers de réunions, ont été atteintes ch
que fois par ces Journées. La veillée de prière à laque
tout le village est invité, et qui s'est faite même dans
paroisses sans prêtre, a produit une grosse impression.

Cette année, 300.000 calendriers jacistes ont été pla
dans les foyers ruraux, ce qui suppose que les militants
sont pas restés inactifs.

En des milliers de villages, l'atmosphère des fêtes lo
les, des battages, des vendanges, des noces, a été comp
tement changée par la J.A.C.

Par les E.A.C. (Études agricoles et artisanales par corr
pondance) des milliers de jeunes sont devenus des *vale*
professionnelles qui s'imposent, et déjà les syndicats, m
tuelles, coopératives, font appel à leur compétence et à le
dévouement pour des postes de confiance.

Déjà un grand nombre de jacistes ou d'anciens jacis
sont devenus conseillers municipaux, maires de leur v
lage, parfois même élus à des postes plus importants : co
seillers généraux ou d'arrondissement. Et souvent ils o
été choisis par des compatriotes non croyants, à cause
leur valeur personnelle et en dépit de leurs convictions r
ligieuses.

Ces résultats sont encore peu de chose en comparais
de ce qui reste à faire. Nous atteignons peut-être un qua
ou un cinquième des villages qu'il faudrait atteindre.
faut du temps pour qu'un mouvement rural se développ
mais nous pouvons envisager l'avenir avec confiance. No
croyons que la J.A.C., épaulée par la J.A.C.F., et prolo
gée par des mouvements d'adultes qui travailleront dans
même sens, tient la clé du problème rural.

Un évêque disait : « Ce diocèse sera jaciste ou il cesse
d'exister. » Dans le même sens nous osons dire : « L
paysannerie française sera pénétrée et vivifiée par le jacism
ou bien elle s'écroulera. »

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

CIVIS. — *Peuples jeunes et peuples vieux.*
Qu'en est-il de la France?

R. MILLET. — *La montée des périls et la réaction des Français.*

La rencontre de Munich fut la croisée des chemins de la politique française. Le prochain numéro de *La Vie Intellectuelle* reviendra longuement sur les exigences de son redressement. Il est bon, auparavant, de s'enquérir des réactions des principaux groupements de notre pays. Un observateur particulièrement averti en présente ici le tableau.

F. HENRY. — *Remarques sur l'Empire.*

La diplomatie sur la place publique n'est peut-être pas la meilleure. Une diplomatie, dans tous les cas, est néfaste : celle de la duplicité. Ne l'aurait-on point, hélas! choisie pour nous?

[illegible]. LEROY. — *Perfide Albion?*

Si nous faisons effort pour comprendre les Anglais, nous risquons bien de restreindre notre amitié à une passagère conjonction d'intérêts.

M. LALOIRE. — *Lettre de Belgique.*
Crise du régime?

M. JACQUES. — *Chronique de politique étrangère.*
Le maréchal Pétain, ambassadeur de France.

A. V. — *Livre.*

Billet de Ci

Peuples jeunes et vieux

La mode est de classer les peuples en jeunes et vie
Naturellement les vieux ce sont ceux d'en face, tandis q
resplendit soi-même d'une jeunesse inaltérable. Il su
d'ailleurs, d'un coup de baguette, analogue à celui des f
pour transformer les vieux en jeunes, et faire appara
sous des barbes démodées la fraîcheur de l'adolescen
Ainsi le plus décrépit, le plus cacochyme des peuples ét
hier le peuple turc. On l'appelait « l'homme malade »,
sa décrépitude laissait si peu de place au doute que l'i
ne venait même pas qu'on pût le tirer d'un si triste ét
Puis Kemal Ataturk est venu et il a déclaré que le peu
turc était un peuple jeune. Il s'est mis à fabriquer
canons, à remplacer les chéchias par des chapeaux melo
à fermer les écoles étrangères. Il a construit une ville n
velle, ouvert des usines et voilà qu'il faut tenir pour
vérité certaine que la Turquie s'est trempée dans une
de Jouvence merveilleuse. Avec certaines différences dans
coup de baguette et la manière des fées, l'Italie et l'A
magne ont passé de la même façon sous le fer à fris
Comme personne en France ne s'est avisé de proclamer
nous sommes un peuple jeune et que nos adversaires
grand intérêt à nous représenter comme chenus, né
fiés et décatis, il n'est pas inutile d'examiner de plus p
la sénilité ou la verdeur printanière des uns et des aut
Il y a, en effet, une puérilité qui n'est pas loin de la j
nesse, et il ne faut pas prendre pour une force véritable
soubresauts musculaires provoqués par une bonne in
tion de strychnine. Et d'autre part les fléchissemen
regrettables d'ailleurs, de la maturité, n'ont rien de c
mun avec la débilité sans espoir de l'âge avancé.

En réalité, cette classification est un pur moyen de polémique, et un expédient commode pour relever les peuples de leur découragement ou exciter leur fanatisme. C'est un peu du même ordre que la fabrication intensive des armements, et je serais surpris que la paix universelle en tirât bénéfice. Rien ne fera que les peuples de notre Europe ou de l'Extrême-Orient, à l'exception de ceux que la dernière guerre a créés ou ressuscités, ne soient déjà d'une vénérable ancienneté. Ce qui est vrai c'est que tous les peuples sont à leur gré capables de réveiller leurs énergies ou inclinés à leur laisser prendre une forme léthargique. Ce n'est pas parce qu'un gaillard sans scrupule se rue tout à coup sur son voisin somnolent ou affaibli que le premier a quelques siècles de moins et l'autre quelques-uns de plus. Au lendemain de la guerre personne ne parlait du visage flétri de la France, et l'Allemagne se sentait si vidée de sa substance qu'elle ne parlait que de se rapprocher de l'Asie. Il faut même se méfier des arguments tirés de la natalité, et du trompe-l'œil des mariages facilités à prix d'or. Nous ne disons pas que l'on ait tort de recourir à ce procédé, car l'État ne saurait se montrer trop favorable à la constitution de foyers nombreux et féconds. Mais, en fait, la fécondité des peuples qui se disent jeunes n'est pas en hausse, même si leur population est en augmentation. Pour nous en tenir à l'Allemagne (dont la densité de population est d'ailleurs, très inférieure à celle de la Belgique) les calculs demandent à être examinés de près.

Dans un article récent, M. Fernand Boverat, président de l'Alliance nationale contre la dépopulation, établissait que bien loin d'être une nation prolifique l'Allemagne est dotée d'une fécondité anormalement basse, et nullement supérieure à celle de la France. Elle bénéficie en ce moment de la fécondité de ses familles au début du siècle, grâce à laquelle elle compte aujourd'hui une forte proportion d'hommes et de femmes entre vingt et quarante ans. Mais elle ne dépasse pas aujourd'hui une fécondité moyenne de deux enfants par mariage, ce qui est aussi le chiffre — lamentable — de la fécondité dans notre pays; et l'avenir de sa natalité est fort peu brillant. Nous ne nous arrêtons sur ce sujet que pour montrer la valeur des arguments qu'on in-

voque pour se donner des brevets de jeunesse. Et je s bien qu'il y a autre chose, un réveil du sens de l'eff de la discipline nationale, de la simplicité des mœurs. M je n'oublie pas non plus que ce résultat est obtenu à gr renfort de contrainte policière. Un cheval qui prend le lop sous le fouet n'est pas plus jeune qu'au moment où marchait au pas.

On devine que nous forçons un peu le plaidoyer. S'il f en effet se garder d'être dupe, nous ne voulons pas qu'il n'y ait rien qui soit digne d'éloge dans les essais trepris autour de nous pour retremper le ressort de l' nationale. Mais qu'on nous laisse tranquille avec ces mules publicitaires de jeunesse et de vieillesse. Il se déplorable que l'on fût tenté chez nous de les prendre sérieux. La réalité c'est qu'un peuple est toujours coupa de se laisser aller sur le chemin de la moindre peine, qu'à ce compte il a vite fait de perdre son rang, son h neur et même sa vie. La fatalité de déchéance qui att l'homme soumis à la loi de la mort ne joue pas pour nations. Il leur est toujours loisible de reprendre le chemin. Dans un petit livre[1], dont on peut cette fois commander sans réserve la lecture, M. Jules Romains d'avis que s'il n'y a qu'une vérité imparfaite dans la f mule « un homme est vieux s'il se croit vieux », on est contraire bien près de la vérité quand on dit qu'un peu est vieux « s'il se croit vieux ». Nous n'avons aucun s de croire à notre sénilité. Certaines de nos institutions vieilli. Qu'on les renouvelle. La sclérose des organes adı nistratifs est curable. L'âme française reste aujourd'h comme hier aussi capable de généreux desseins et de for résolutions. Il lui manque seulement de les vouloir, et se mettre au travail. Elle demeure aussi riche que le français d'énergies disponibles et de promesses d'aver Si les friches commencent à y apparaître, ce n'est pas le fond soit appauvri.

Ici comme là, c'est le fond qui manque le moins.

Civis.

1. *Cela dépend de vous.* Flammarion.

La montée des périls et la réaction des Français

Si les inquiets ont pu craindre un véritable déclin de énergie française, a-t-il suffi, pour les rassurer, de la éaction que viennent de provoquer chez nous les exiences italiennes ? Si l'on veut mesurer mieux l'imporince de notre attitude, il convient d'observer que tout rançais de bon sens avait deviné la présence active de Allemagne derrière la machine de guerre italienne. Il ut constater aussi l'excellent effet de notre résolution; en ne le prouve mieux que les lignes suivantes, récement parues dans la *Gazette de Cologne,* organe plus odéré, il est vrai, que la plupart des autres journaux lemands :

On ne saurait se contenter de faire remarquer que ins l'affaire tchèque M. Daladier a fait plusieurs fois es déclarations qui, par la suite, se sont avérées vides contenu. Cette fois, le problème est différent. Les rendications italiennes ont créé dans le peuple français état d'esprit qui n'a rien à faire avec celui de l'été et l'automne 1938.

Autrefois, les Français se demandaient s'il valait vraient la peine de prendre les armes pour une construcon politique englobant contre leur volonté trois millions demi d'Allemands. Mais cette fois il s'agit du patrioine national français. Le seul point qui préoccupe l'onion française est de savoir dans quelle mesure l'Aneterre soutiendra la France en face de l'Italie.

Après cette démonstration du redressement français et

des heureuses conséquences qu'il peut produire, nous sentons plus libres, n'est-ce pas, de substituer optimisme toujours dangereux un esprit critique parti pris de réalisme comparables à ceux d'un mé qui, même en se penchant sur un homme sain, che la maladie. Une auscultation générale de la France dira si l'incontestable sursaut de notre nation est décisif pour que toute la presse allemande, même qui reflète la pensée des hitlériens les plus fanati cesse d'appuyer les revendications italiennes et sur nous le même jugement que la *Gazette de Col*

Nous allons donc essayer de savoir d'abord si le grand nombre des citoyens ont pris conscience des p auxquels le pays est exposé; ensuite s'ils se sont d rassés de certaines illusions et de certaines erreurs les à notre sécurité; enfin si, discernant avec clart moyens d'opposer des barrières aux menaces exté res, ils sont décidés à les mettre en œuvre, stoïquem

On nous demandera ce que nous entendons par « périls ». Nous entendons, d'une part, l'invasion pu simple de notre territoire métropolitain ou de notre pire, d'autre part, les pièges que, par le chantage guerre, par des sourires perfides ou encore par des phismes, nos voisins tendent à nos diplomates et à n peuple même.

On nous demandera ce que nous entendons par « taines illusions et certaines erreurs fatales à notre s rité ». Nous entendons les espoirs des rêveurs croient à une affectueuse collaboration franco-allema à un isolement prochain de M. Mussolini, à un élan cifiste du peuple allemand ou du peuple italien, à la cadence des deux dictateurs, à l'enlisement des lég hitlériennes dans les sables du Danube, ou à une gu germano-russe qui éloignerait de nous l'orage.

On nous demandera enfin ce que nous entendons « les moyens d'opposer des barrières aux menaces rieures ». Nous entendons un esprit de collabor

loyale à tout effort européen en faveur de la paix, mais dans la mesure où l'on ne voudra pas nous contraindre à compromettre la sécurité de la France sur terre, sur mer et outre-mer. Nous entendons aussi une nation unie, ordonnée, disciplinée, productive, armée autant qu'il le faut pour qu'on ne l'attaque pas ; et cette conception, quoi qu'en disent quelques-uns, n'implique pas le moins du monde un régime politique contraire au respect de la personne humaine.

Tel est le point de départ de cette enquête.

Autour de la C.G.T.

L'élément le plus nécessaire à une résurrection est, comme on l'a dit bien souvent, la paix intérieure. Il paraît donc logique de se tourner d'abord vers la C.G.T., vers le monde ouvrier et vers les milieux patronaux. N'oublions pas, en effet, que les premières manifestations « spontanées » des Italiens contre la France se sont produites le jour même où avortait chez nous une tentative de grève générale dont le succès, escompté par nos ennemis, redouté par nos amis, eût servi quelques intérêts étrangers. Jamais n'est apparue plus clairement l'urgence d'un apaisement social.

Si, en cette journée du 30 novembre 1938, le gouvernement de M. Daladier a pris avec fermeté les mesures qu'il fallait pour déjouer le jeu des démagogues, il faut aussi reconnaître que la classe ouvrière, dans son immense majorité, a fait preuve d'une louable sagesse. En refusant de suivre les meneurs, les illuminés ou les naïfs, elle s'est comportée comme si elle avait eu la prescience des dangers prochains.

En tout cas, elle a prouvé que la crise de septembre et ses suites l'avaient éclairée.

Depuis, qu'a-t-elle fait ? Un grand nombre de syndiqués, mécontents de la façon dont leurs états-majors

avaient conçu la lutte contre les décrets-lois, ont qui
la C.G.T. Certains observateurs évaluent le nombre
ces départs à un million, d'autres à deux ou à trois m
lions. En tout cas, tous les salariés, qu'ils aient ou n
abandonné la grande centrale ouvrière, travaillent co
sciencieusement et ne semblent guère préparer une no
velle vague de conflits sociaux.

Après une période de répressions plus ou moins sé
res — parfois trop sévères —, les patrons ont, en gé
ral, suivi l'exemple donné par l'État et écouté l'exhor
tion lancée par le président du Conseil. Je ne dis po
qu'ils aient réintégré dans leurs emplois tous les grév
tes licenciés. Je ne dis pas non plus que quelques-u
n'aient pas cédé à la tentation de prendre une revanc
qu'ils attendaient depuis juin 1936. Mais, sauf da
quelques régions, la plupart ont fait preuve de cl
mence, en définitive, avant même que le parlement e
envisagé le principe de l'amnistie ou d'une grâce amn
tiante.

Quant à la C.G.T., victorieuse il y a deux ans, vai
cue il y a deux mois, elle n'a, certes, pas cessé de pr
tester contre les sanctions, ni contre les décrets-loi
Les discours de ses chefs, ses meetings et ses ordres d
jour le démontrent. En cela elle ne semble pas méco
tenter ses troupes, diminuées il est vrai. Cependant el
ne paraît pas non plus résolue, loin de là, à provoqu
des incidents qui bouleverseraient la production, com
promettraient les « conquêtes sociales » de ces deux de
nières années et, finalement, feraient le jeu du fascism

Mais il faut étudier la C.G.T. sous un autre angl
Que pense-t-elle de l'effort de redressement indispens
ble pour éviter à la France la ruine et la dépendance
Eh bien! de façon plus ou moins heureuse, les ouvrier
ont dit et continuent de dire qu'ils veulent s'associer
cet effort à condition que l'on demande des sacrifice
« aux gros comme aux petits ». Avec leurs leaders, il
ont rêvé, rêvent encore de préparer autour de la C.G.T
et « d'un plan constructif » un rassemblement qui com

prendrait aussi les paysans, les commerçants, les classes moyennes.

Néanmoins, il est un point sur lequel les syndiqués, depuis le congrès de Nantes, demeurent divisés : c'est la question de la politique extérieure et de la défense nationale. Ceux qui appartiennent au parti communiste, ou qui ne le vouent pas aux gémonies, veulent, sans trop le dire, un armement vigoureux de la France et une opposition acharnée à l'Allemagne comme à l'Italie.

Le camp de leurs adversaires est beaucoup moins nombreux. On y voit des hommes qui, tel M. Delmas, ne défendent pas, certes, les accords de Munich, car ces accords, disent-ils, sont ceux « d'un gouvernement bourgeois et de ses mandataires », mais veulent le maintien de la paix grâce à de nouvelles ententes ; ils vont même jusqu'à réclamer un désarmement prochain.

Près d'eux se rangent, sur un plan un peu différent, les amis de M. René Belin : anticommunistes, ils accusent la Troisième Internationale d'avoir fomenté le désordre en France et de chercher à transformer notre pays en paratonnerre de la Russie soviétique.

Enfin, aux côtés de M. Robert Lacoste d'une part, aux côtés de M. Jouhaux de l'autre, se rangent « les conciliateurs » : ils veulent, pour organiser un front commun contre la menace extérieure, réconcilier les pacifistes de M. Delmas ou de M. Belin avec les disciples du parti communiste. En réalité, ils se rapprochent beaucoup plus de ceux-ci que de ceux-là, du moins pour tous les problèmes qui intéressent la politique extérieure et l'organisation de la résistance. Et c'est leur tendance qui, de loin, l'emporte, du moins dans les votes.

Chez les communistes et les socialistes

Passons maintenant à l'examen des partis politiques, en partant de l'extrême-gauche.

La doctrine du parti communiste est connue — e nous venons d'ailleurs de la rappeler en étudiant l C.G.T. Nul n'ignore que la Section française de l Troisième internationale compte, sans doute, parmi se membres des paysans et à plus forte raison des ouvrier agricoles, mais qu'elle représente plutôt les ouvriers in dustriels. Ces derniers sont loin, très loin de songer tou à s'enrégimenter dans les troupes de MM. Marcel Ca chin, Maurice Thorez et Jacques Duclos. Mais ils son généralement perméables aux thèses que soutient l'*Hu manité* à l'égard de l'Allemagne et de l'Italie. Il n'es donc pas étonnant que ces thèses ne soient jamais con tredites par ceux qui militent dans « le parti rouge d venu tricolore », disent ses détracteurs de droite et d gauche.

Les mêmes critiques ajoutent que les communistes s sont faits patriotes pour seconder les desseins de la Rus sie, qu'ils veulent la guerre franco-allemande pour sau ver Moscou, qu'ils voient dans la guerre le moyen d faire surgir la révolution, enfin qu'ils ont une singulièr façon de nous forger une nation forte, eux qui l'ont a faiblie en déclenchant tant de grèves. Ces griefs indi gnent ceux qui en font l'objet, mais nous n'avons pa ici à entrer dans cette querelle. Il nous suffit de consta ter que l'unanimité ne fait point de doute dans le part communiste : lutte à outrance contre les totalitaires, te est le mot d'ordre.

L'unanimité est, au contraire, depuis longtemps com promise dans le parti socialiste. Bien avant le dram tchécoslovaque, la S.F.I.O. s'était divisée en deux cou rants : on le vit, en juin 1938, au congrès de Royan; e on l'a vu mieux encore au congrès de Noël, Montrouge.

La première de ces deux tendances a fait de grand progrès en ces dernières semaines et c'est d'elle qu se réclament désormais les deux tiers du parti. El inspire les socialistes hantés par cette certitude qu

défaillances et celles de l'Angleterre nous condui-
t à la guerre ou au déclin — à l'un et à l'autre
ıt-être; ils veulent, comme leurs contradicteurs, que
France persévère dans ses propositions de paix,
elle tente même l'impossible pour faire entendre sa
x apaisante; mais ils ne croient pas au succès d'un
effort. Ils jugent beaucoup plus efficace l'organisa-
ı, en face des dictatures, d'un barrage puissant et la
ation, en France, d'un front de résistance où pres-
tous les partis s'uniraient.

.a deuxième tendance du parti socialiste est trop im-
'tante pour qu'on néglige de l'étudier avec soin. Et
tout elle est conforme à l'idéologie même des inter-
ionalistes : elle séduit, au fond d'eux-mêmes, un
ınd nombre de ceux qui, pourtant, la combattent. Son
ɔcat le plus connu est l'ardent M. Paul Faure, qui
secondé par le doux M. L'Hévéder. Exposée avec
ıémence ou avec tendresse, elle exprime une croyance
est en soi infiniment respectable et même très belle.
ne peut vraiment se contraindre à mépriser, à contre-
ceux qui font confiance aux côtés nobles de la nature
naine. On croit avec eux qu'il y a, en Allemagne et
Italie comme ailleurs, des foules d'êtres qui haïssent
nonstruosité de la guerre et qui, s'ils pouvaient enten-
nos voix amicales — celles de nos gouvernants et
es de notre peuple — se laisseraient toucher et con-
ncre.

/I. Paul Faure et ses amis pensent qu'il est possible
faire parvenir notre hymne de paix jusqu'aux oreilles
:mandes, malgré tant d'écrans dressés. Ils pensent
si que la propagande nationale-socialiste, la police
érienne, l'éducation spartiate de toute la jeunesse al-
ıande seraient finalement affaiblies par nos perpé-
ls messages.

/Iais l'enthousiasme que cette thèse provoque dans
assemblées socialistes ne les empêche plus de se pro-
ıcer à une majorité de plus en plus considérable pour
ɔinion contraire. C'est là un phénomène frappant.

M. Zyromski, regardé longtemps comme hostile au n
tionalisme, peut dire, sans qu'on l'accable trop, qu
faut aujourd'hui donner à la France plus de mitraill
ses que de bornes-fontaines... tout comme les natio
listes allemands sacrifient le beurre aux canons.

Il ne faudrait pas, cependant, tirer de ces faits d
déductions définitives. Comme tous les partis et mê
plus que les autres, la S.F.I.O. est mouvante. Ce n'
point de gaîté de cœur que beaucoup de ses memb
se rallient à la position de M. Léon Blum. Si, dema
le danger extérieur leur paraît moins pressant, en d'a
tres termes si l'Allemagne hitlérienne revient à des m
thodes plus insinuantes, ils pourront boire, une fois
plus, l'eau du Léthé. En outre, on leur reproche de
contredire, pour des considérations un peu trop subtil
quand ils passent de la politique extérieure à la poli
que intérieure. Ne sont-ils pas quelquefois tentés de s
crifier aux finesses du jeu parlementaire, si dangereu
le souci du redressement, qui implique l'union des
toyens et la stabilité ministérielle ? Il est vrai que leu
votes contraires ne sauraient, pour le moment, renv
ser un cabinet : seuls le centre et les droites pourraie
provoquer une crise.

LES RADICAUX, LE CENTRE ET LES DROITES

Nous en venons au parti radical-socialiste. C'est s
lui que reposent pour le moment les principales respo
sabilités du pouvoir. Dans toutes ses manifestatio
surtout depuis le congrès de Marseille, il a donné po
mission à ses ministres de maintenir la paix, de co
duire, à cet effet, des négociations internationales en a
cord avec l'Angleterre, d'assurer l'intégrité de nos fro
tières et de nos possessions, de nous donner une arm
forte, des finances saines, d'aider enfin à l'essor
notre empire colonial.

En somme, il s'agit bien là d'une unanime volonté de redressement. Mais jusqu'à quel point ne cache-t-elle pas quelques divergences ? Tous les radicaux ont-ils pleinement approuvé les accords de Munich ? Oui, presque tous, en ce sens que cette solution leur paraissait inévitable. Non, pas tous si les accords doivent être considérés comme le point de départ d'une suite d'abandons qui équivaudraient à une démission de la France en Europe et, finalement, à la perte de nos colonies, à une éclipse totale de notre prestige, à la fin de notre indépendance.

Laissons même de côté la fraction qui demeure fidèle, plus ou moins, au pacte du Rassemblement populaire. Bornons-nous à constater que, même en signant, avec un enthousiasme indéniable, des adresses de félicitations au gouvernement, un grand nombre de radicaux laissent entendre que cette confiance eût diminué si M. Daladier n'avait pas répondu « non » aux revendications italiennes; ils garderaient peu de sympathie pour M. Bonnet si notre ministre des Affaires étrangères n'avait pas démenti les paroles « défaitistes » que lui a prêtées le *Times*.

Certains vont-ils plus loin ? Commencent-ils à se demander si les concessions tacites faites à l'Allemagne en ce qui concerne l'Est de l'Europe ne sont pas excessives ? Sont-ils farouchement résolus à se dresser *contre* toute mesure qui, anodine en apparence, favoriserait pourtant les entreprises des nations de proie ? Refuseraient-ils, par exemple, l'octroi à M. Mussolini d'un statut tunisien conçu de telle sorte qu'il assurerait bientôt l'hégémonie des Italiens dans la Régence ? Enfin continueraient-ils à se montrer fermes s'il apparaissait que Rome et Berlin, pour obtenir satisfaction, iraient jusqu'à nous jeter dans la guerre ?

L'enquêteur doit avouer son hésitation. Non pas qu'on puisse mettre en doute le patriotisme des radicaux, ni la clairvoyance de leurs guides. Mais leur parti, surtout depuis six mois, aime voter des textes d'unani-

mité, il tient à montrer qu'il est « derrière ses chefs ». Il faudrait étudier ses réactions dans chaque département, dans chaque circonscription électorale. On découvrirait çà et là que tel député se voit menacé de perdre son siège parce qu'il s'est aventuré, de bonne foi, dans une politique trop favorable à l'intérêt de l'Allemagne. Mais surtout l'on verrait que les militants, presque tous, iraient maintenant jusqu'à se prononcer pour la guerre si nos colonies étaient attaquées. En tout cas ils exigeraient la chute d'un ministère qui se prêterait à une conférence internationale où nous consentirions à abandonner une partie de notre empire.

D'autre part, ils semblent déçus par les médiocres effets de la déclaration que M. von Ribbentrop est venu signer à Paris avec M. Georges Bonnet. Il faut se rappeler que beaucoup d'entre eux, après Munich, avaient espéré une ère nouvelle, plus paisible que celle de la Société des Nations et du Pacte Briand-Kellogg. Or, les événements qui se sont déroulés depuis les ont détrompés. M. Gaston Riou, ancien combattant fort brave, patriote éprouvé, mais aussi partisan du rapprochement entre les peuples, est de ceux qui, dans ces derniers jours, ont montré que leurs espérances généreuses ne pouvaient rien contre leur lucidité. Interrogé au sujet du discours récemment prononcé au Reichstag par M. Hitler, il a dit qu'il y voyait comme un nouveau *Mein Kampf*. Le vice-président de la commission des Affaires étrangères a ajouté :

... M. Hitler veut apparaître aux minorités comme l'homme du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, comme le successeur de Wilson. Il dit : « Vous, messieurs de Versailles, vous émettiez des principes; moi, je les réalise. »

Selon moi, c'est grâce à cet acide qu'il va chercher à faire sauter les États de l'Est, qui sont presque tous une mosaïque de minorités...

Mais si l'on veut en peu de mots définir le sentiment

sentiel des radicaux, on pourra dire que, suivant la ctique même de M. Chamberlain, ils veulent surtout ie nous gagnions du temps : pour éviter la guerre, pas heurter de front les dictateurs; attendre que, us le poids des difficultés, économiques et financières, viennent à composition; d'ici là, s'unir et s'armer. D'aucuns, cependant, craignent que, de concession condaire en concession secondaire, on n'en vienne à nforcer l'Italie et l'Allemagne, surtout si ces conces- ons, comme pourrait le désirer tel Anglais, étaient ites aux dépens de la France. Mais nul, bien entendu, se prononce pour une guerre préventive.

Cette analyse — un peu fuyante, comme les senti- ents des hommes — est aussi valable pour l'Alliance mocratique. Cependant, dans ce parti — qui est celui M. Pierre-Étienne Flandin — une réaction s'est des- iée, se dessine de plus en plus contre les faiblesses plomatiques. Les démissions ont été nombreuses. eux des mécontents qui ne se sont pas retirés s'abs- ennent de participer aux réunions de l'Alliance, mais en pensent pas moins. Quant à la majorité, si elle pré- nise la prudence, elle ne renonce en rien à son patrio- sme foncier et n'accepterait pas certains abandons : le l'a dit dans ses ordres du jour.

Dans l'Union socialiste républicaine, le plus grand ombre se prononce, avec les mêmes réserves, pour la litique de temporisation et de pacifisme : attendre, in de devenir forts et de pouvoir obtenir de l'Allema- ie comme de l'Italie, quand elles s'affaibliront, une meur plus conciliante.

Tout au contraire, le parti démocrate populaire, sans re le moins du monde belliciste, réclame des citoyens des gouvernants une fermeté exemplaire. Fidèle à n idéal d'union pour faire échec à la division de la ance en deux blocs, fidèle, par conséquent, à son anti- thie pour les principes totalitaires, qu'ils viennent de oscou, de Rome ou de Berlin, le parti démocrate po-

pulaire, unanime, fait preuve d'une doctrine cohéren
et claire.

La Fédération républicaine de France, que prési
M. Louis Marin, est, chacun le sait, nationaliste. D
puis vingt ans elle s'est toujours dressée contre l
abandons. Au temps de l'Allemagne de Weimar, e
blâmait nos gouvernements, les jugeait trop crédul
ou trop faibles. Elle a constamment plaidé pour l'ent
tien d'un appareil militaire sérieux.

Depuis l'avènement du national-socialisme, elle a co
tinué à dénoncer le danger allemand. En revanche e
s'est montrée toujours contraire à une hostilité d'or
idéologique à l'égard de l'Allemagne hitlérienne com
à l'égard de l'Italie fasciste; la question d'Espagne l
d'autant plus encouragée à se maintenir dans cette lig
que le pacte franco-russe plaisait peu aux amis
M. Louis Marin.

Mais la Fédération républicaine, tout en s'inclina
devant les accords de Munich, est loin de les avoir co
sidérés comme un triomphe pour la France. La plupa
de ses adhérents, sans aller aussi loin que M. Henri
Kéryllis, pensent que les frontières de nos colonies so
en Europe et que nous devons déjouer avec autant
force que d'intelligence tous les pièges dans lesquels
pourrait nous attirer soit par des méthodes d'intimid
tion, soit par des offres d'aspect anodin.

Nous avons laissé de côté l'important Parti soci
français, du colonel de la Rocque, parce qu'on y
trouve, en somme, à peu près le même état d'esprit q
chez les radicaux-socialistes, sauf dans une fraction
se rapproche, en gros, de la Fédération républicai
Quant au Parti populaire français de M. Jacques D
riot, il semble traverser une crise qui empêche de dé
nir sa pensée. Les monarchistes, enfin, pensent, po
la plupart, avec M. Charles Maurras, que Munich no
a évité un désastre, mais nous a infligé aussi une
faite — une défaite réparable si nous organisons no

ésistance contre les convoitises de nos voisins tout en ıttant contre les entreprises de notre extrême-gauche.

Après avoir passé en revue les principaux partis, examinerons-nous la presse ? Nous y retrouverions les tenances analogues à celles que nous venons de saisir ssez difficilement. Il est certain cependant que, malgré uelques paniques soudaines, les journaux indiquent epuis deux mois que la France s'est ressaisie. Mais on sent aussi, en les lisant, qu'elle hésite parfois encore se tracer une route définitive. Et l'on a pu ressentir la ıême impression en suivant, à la Chambre, le dernier ébat de politique extérieure, vicié, il est vrai, par le roblème espagnol.

Dans le grand public

En possession de ces données dont je ne me dissimule as le caractère ondoyant, pouvons-nous former des onclusions ?

Peut-être faut-il d'abord esquisser une image des rançais pris en dehors des groupements organisés. Que isent et que pensent l'homme de salon, l'homme de bueau, l'homme de l'usine, l'homme de la rue, l'homme es champs ?

Chacun de nos lecteurs a pu, à ce propos, recueillir es témoignages intéressants. Voici quelques-unes des bservations que j'ai pu faire pour ma part.

J'ai remarqué d'abord que les anciens combattants, ncore divisés quand ils discutent dans leurs associaons, commencent, en général, à craindre que nous ne ous laissions duper.

Dans la grande et la moyenne bourgeoisie, on en vient juger que l'on jouerait un jeu de naïfs si, sous prétexte 'utiliser les dictatures pour écarter définitivement le ommunisme, on les aidait à établir leur hégémonie sur 'Europe.

Enfin le sentiment patriotique qui se manifeste de nière si nette chez les ouvriers d'industrie semble a gagné les populations rurales qui, du reste, avaient duit une excellente impression sur les officiers lors d mobilisation de septembre.

Ces remarques réconfortantes ne doivent pas n empêcher de voir qu'il y aurait beaucoup à faire en pour accentuer le redressement. Il est certain que, condant à leur insu le jeu de l'Allemagne hiltérie nos politiques et nos journaux infligent trop souve notre peuple la douche écossaise, font alterner de fa trop brutale la peur et l'optimisme.

Dans ce désarroi, les Français, instinctivement, c chent des directives qui ne soient pas dictées par de térêts méprisables. L'effort d'une nation pour se trou elle-même et pour se soustraire aux appétits de ses sins ne saurait se passer d'inspirations spirituelles morales. Dans un quartier populaire de Paris, au co d'une réunion politique, j'entendis récemment un je homme qui évoquait — c'était son expression — « grand vieillard du Vatican ». Comme on l'avait plaudi, je l'interrogeai après la conférence. Il me dit les prêtres et les défenseurs de l'Église ne rencontrai plus d'hostilité dans les milieux ouvriers et que dans campagnes aussi l'anticléricalisme de diverses régi tendait à se résorber. Il n'entendait point par là qu catholicisme fût en progrès, il voulait dire plutôt qu peuple apercevait dans le catholicisme, comme dans les autres forces spirituelles, un recours contre les id logies menaçantes qui nous cernent.

En résumé, les Français prennent de plus en plus c science des dangers et discernent de mieux en mieux moyens de les éloigner d'eux. Mais ils ne se comp tent pas toujours comme s'ils comprenaient. Pourqu

D'abord parce qu'on ne les éclaire pas toujours aut qu'il le faudrait et parce qu'il leur est quelquefois d cile de savoir si l'on ne se méprend pas sur la pureté leurs intentions, si on ne les accusera pas, par exem

de se comporter en bellicistes, de se laisser aller aux outrances antifacistes, de préparer la guerre idéologique, d'aider au complot « judéo-marxiste ».

Ensuite parce que les Français, ces incorrigibles beaux parleurs, les Français qui accompliraient tout leur devoir et sont résolus à l'accomplir, cèdent pourtant à l'atavique besoin d'en examiner tous les aspects. Car ces guerriers aiment la rhétorique... Et ce sont les lointains ancêtres de M. Mussolini qui l'ont apprise à nos aïeux.

RAYMOND MILLET.

P.-S. — Les événements vont vite, en cette période troublée. Ceux qui sont intervenus depuis que cet article a été écrit ont eu pour effet d'accentuer la principale des tendances indiquées plus haut. Il est hors de doute, en effet, que le redressement français devient de plus en plus manifeste. Le réarmement intensif de l'Angleterre et des États-Unis, la fermeté croissante de ces deux nations à l'égard des dictatures, la politique antihitlérienne de la Pologne, de la Roumanie et de la Hongrie, l'élévation de S. S. Pie XII à la papauté, ont encouragé les Français, durant ces derniers jours, à prendre une attitude propre à faire réfléchir Rome et Berlin. Notre pays sent que l'Allemagne, d'ailleurs tourmentée par de graves difficultés économiques, n'appuie que faiblement l'Italie fasciste. Il sent aussi que l'Italie, moins sûre aussi du général Franco, est prête à rabattre de ses prétentions. Ce vent d'optimisme est sans doute prématuré et ne dissipe en rien les périls réels. Mais il contribue certainement à éloigner le pacifisme français de toute tendance à la faiblesse. — R. M.

NOTES ET RÉFLEXIONS

Remarques sur l'Empire

Les Français ont découvert l'Empire ; c'est un d
lieux communs de la presse de ces derniers mois.
n'est cependant pas sûr que l'on ait toujours bien vu
sens réel de cette formule, et les conséquences qu'e
comporte.

Il est exact que dans l'ensemble, jusqu'à une da
fort récente, il semblait difficile d'intéresser la majeu
partie de l'opinion française aux problèmes « impériaux
Ceux qui essayaient de développer cet intérêt avaie
toujours l'air de demander un effort anormal et quelq
peu artificiel. L'histoire coloniale et impériale faisait r
rement corps avec l'histoire de la métropole. S'il e
vrai qu'un des sens les plus profonds du mouvement c
1936 fut comme une prise de possession de la Franc
par les masses ouvrières qui se sentaient jusque-l
« campées » plutôt qu'installées dans le pays, de
même manière l'hiver qui vient de s'écouler aura vu
prise de possession de l'Empire par beaucoup de Fra
çais auquel il était resté comme étranger et lointain. U
tel fait psychologique mérite d'être pris au sérieux.
change les données du problème.

L'indifférence relative d'une grande partie de l'op
nion s'expliquait (nous ne disons pas qu'elle se just
fiait) par la croyance très répandue que les questions c
loniales concernaient surtout des intérêts particuliers,
plus précisément des intérêts « capitalistes ». Cet
croyance se modifie sensiblement à l'heure actuelle. L
événements extérieurs, le voyage de Daladier en Tur
sie, ont donné beaucoup de relief à l'idée d'un patr

oine commun qui intéresse l'ensemble de la nation; et même coup semble s'annoncer le progrès décisif une autre idée qui était longtemps restée le monopole quelques-uns qui prêchaient dans le désert : celle de tre responsabilité coloniale. Inutile d'insister longue-ent sur la corrélation, dans ce domaine comme dans autres, entre les notions de propriété ou d'autorité et lle de responsabilité : elles se renforcent mutuelle-ent.

Ce qui reste grave, c'est que certains de nos milieux rigeants ne paraissent pas avoir perçu cette évolution persistent à traiter des problèmes impériaux selon des éthodes de « secret » politique et de marchandage affaires qui semblent faites pour donner raison, non s à l'opinion d'aujourd'hui, mais aux préjugés d'hier. l'heure où les Français ont pris brusquement con-ence de la gravité de ces questions, s'amorcent des ojets et des négociations qui laissent plus que jamais citoyens de notre « démocratie » en marge du débat, qui semblent destinées à les mettre en présence de uveaux faits accomplis. Il est certainement impru-nt — pour ne pas parler d'autres considérations es-ntielles — d'assener deux ou trois déceptions irrémé-ables à une opinion qui commence précisément à s'é-iller. Les Français ont souffert de sentir, à l'automne rnier, tant de machinations de coulisse, incontrôla-es et cependant décisives, préparer en dehors d'eux en se jouant d'eux — le dénouement du drame où us se trouvaient engagés. On peut craindre aujour-hui le même contraste entre les discours solennels, stinés à nous satisfaire comme des hochets pour des fants, et les vraies tractations, menées dans l'ombre mme si l'on n'osait pas nous les dire.

Nous ne reprendrons pas ici l'énoncé de toutes les quiétudes récemment exprimées dans plusieurs orga-s de presse. Un exemple suffira à préciser nos préoc-pations. Dans le *Temps* du 30 janvier, on pouvait lire

aux dernières nouvelles, à la fin d'une correspondan
de Berlin, sous le titre « Divergences de vues entre Be
lin et Rome touchant les revendications italiennes », l
lignes suivantes :

A lire la presse allemande, on constate que le point de vue
Berlin serait fort éloigné de celui de Rome. Il n'y est question
d'annexions territoriales, ni de domination en Méditerranée, m
simplement d'accords pour l'utilisation du port de Djibouti,
réaménagement des tarifs du canal de Suez et du statut des I
liens en Tunisie.

Tels seraient, d'après la *Frankfurter Zeitung*, les points à dis
ter. Ce journal dit que la France commettrait une grande err
si elle repoussait ce débat. Selon lui, la Chambre française
serait prononcée, à l'unanimité, contre une menace inexistant
« Elle a fait comme si l'on avait réclamé ce qui ne peut être ce
que par une nation battue à plate couture; il serait faux de cro
rien de tel. Se le persuader et le persuader aux autres serait, à
longue, fatal. »

La remarque ne manque pas d'intérêt; elle montre que no
confrère allemand ne lit pas les jounaux italiens ou ne les pre
pas au sérieux, pas plus que les manifestations de la rue à Ro
ou à Milan ou à Gênes. Il est vrai que, dans un État autoritai
on sait à quoi s'en tenir sur ces soi-disant manifestations de
volonté populaire !

Ce texte paraît montrer : 1° que les revendicatio
bruyantes ne sont pas les plus sérieuses, alors que c
pendant, c'est *uniquement* contre ces revendications a
parentes qu'a été orientée la résistance de l'opinio
française; 2° qu'il y a d'autres revendications, plus i
médiates et moins tapageuses, sur lesquelles aucune o
jection ne semble faite dans l'article ci-dessus. Bi
mieux, on se satisfait de « divergences de vue ent
Berlin et Rome », alors que le texte de la *Frankfurt*
Zeitung montre leur connivence. Mais par ce titre te
dancieux on feint de n'attribuer à « Rome » que les m
nifestations de rue ou les articles des journaux italie
si bien qu'en négociant sur les revendications plus d
crètes et plus véritables, ce n'est pas à « Rome » qu'
aura l'air de céder.

Un tel exemple, et quelques autres analogues expliquent suffisamment l'inquiétude et le malaise qui sévissent ailleurs que dans les « milieux autorisés », et le peuple français a l'impression fâcheuse que les « milieux autorisés » se moquent de lui.

Il ne s'agit pas d'affirmer qu'il n'existe aucun problème colonial ni aucun problème économique entre les pays européens. Il ne s'agit pas davantage d'approuver sans réserve n'importe quel slogan « impérial » adopté sans scrupule par tel ou tel parti jusqu'ici hostile à tout « impérialisme ». La question est d'un autre ordre : les Français, qu'on le veuille ou non, sont en train de prendre une conscience assez précise de leur Empire pour que l'on n'engage pas en dehors d'eux des négociations de coulisse où cet Empire est en jeu. Si un jour une négociation apparaît juste et intelligente, le gouvernement qui l'aura jugée telle devra compter assez sur le sens civique du pays pour la justifier clairement à ses yeux. A l'heure actuelle on peut craindre qu'il y ait une double politique : au lieu d'engager avec l'accord des Français une action claire et cohérente, on satisfait leur conservatisme par quelques affirmations sommaires et on prépare loin d'eux les solutions où divers intérêts particuliers risquent de jouer un rôle plus grand que le souci commun de l'Empire. Une politique ainsi dédoublée est toujours dangereuse pour l'avenir. Elle est, dès le présent, incompatible avec la démocratie que l'on prétend défendre. Nous savons bien que plusieurs de ceux qui en parlent n'y croient pas; mais là est leur erreur, car précisément le puissant éveil d'esprit civique, qui est actuellement possible (et qui a commencé depuis Munich) permettrait aujourd'hui de la fonder réellement. Mais on ne sauve pas une démocratie en méprisant ses citoyens. Et il n'y a pas de plus grand mépris envers les hommes que de leur cacher la vérité.

François Henry.

Perfide Albion?

Il est rare qu'un Français soit tout uni; il est plus rare qu'un Anglais ne le soit pas. Le Français est sourdement excité par le désir de plaire : dans tout Français agit, plus ou moins obscurément, mais avec efficacité, toujours, cette coquetterie regardée par certains comme une des séductions de ce grand Français, le maréchal Lyautey. Pour plaire, le Français va parler plus qu'il ne faut, faire des compliments pas tout à fait sincères, mimer des manières qui ne sont pas tout à fait les siennes. Progressivement, inconsciemment, innocemment, en somme, et même loyalement, le voici penser, parler, agir dans une atmosphère de connivences, de demi-mensonges, dont le total peut faire une masse non négligeable — et, aux yeux d'un Anglais, assez méprisable — d'hypocrisie.

Il faudrait remonter plus haut; découvrir les sources de ce désir de plaire, le ramener à quelque sentiment moins confus, plus élémentaire et palpable. Mais ce n'est peut-être pas un sentiment simple. Il peut s'y trouver, mêlés à la vanité : une certaine condescendance, un soupçon de lâcheté, une imagination trop prompte, l'instabilité des points de vue propre à un esprit vif, critique et général, un certain scepticisme qui fait qu'on se déprend aisément de soi-même et de ses vues, et qu'on devient sans répugnance, et même avec curiosité, son interlocuteur.

Par des raisons symétriques et contraires, l'Anglais se comporte en tout comme si je n'existais pas. Dire qu'il ne cherche pas à me plaire ne donne pas du tout l'idée de la souveraine indifférence qu'il éprouve et manifeste pour l'opinion que je puis avoir de toute sa personne, physique, intellectuelle et morale. Dire qu'il s'efforce, par amour du vrai, de se montrer tel qu'il est,

serait mettre dans sa conduite un dessein qui la dénature. Il est tel quel, à prendre ou à laisser, à aimer ou à détester, à admirer ou à mépriser — peu lui importe — comme une inchangeable donnée de l'univers.

Un pareil homme ne saurait flatter : il ne peut dire que ce qu'il pense — car ce qu'il pense, c'est ce qu'il sent et en peu de mots. Nous connaissons aussi la voie droite, mais l'exprimons par périphrase : *n'y pas aller par quatre chemins.* L'Anglais n'a qu'un mot, lequel, en français, ne s'applique qu'aux choses : *direct. Be even and direct with me,* dit Hamlet. Notre *candeur* confine à la *simplicité,* laquelle est bien proche de la niaiserie; être *candide* même en politique, ce peut être, pour un Anglais, le comble de l'adresse.

« John Bull me plaît, notait en 1848 l'Américain Irving, pour cette rudesse qui est l'envers de sa sincérité »; et le Français Deslande, un siècle avant, découvrait de l'autre côté de la Manche le prototype d'Alceste, en qui Molière

Nous a donné le vrai tableau
D'un Anglais hagard mais sincère.

***

En commerce et en industrie les Anglais font grand usage d'un latinisme inusité chez nous, *genuine.* La marchandise *genuine* est ce qu'elle prétend être, sans truquage. *Genuine English leather* signifie que la chaussure durera, ou le harnais, ou le sac de voyage. Le produit anglais reste, malgré la formidable menace de décadence qui pèse sur l'industrie anglaise, un des plus sûrs du monde, pour la qualité de la matière et l'honnêteté du travail. Là encore, un mot bien anglais (en dépit des puristes) vient sous la plume : *reliable,* sur quoi on peut faire fond, chose ou homme.

La loyauté du sportif anglais est connue. Le *fair play,* le franc-jeu n'est pas un monopole de l'Angleterre, mais il en est une spécialité; et non seulement le franc-jeu,

mais le franc-travail. Dans telle Faculté française, très fréquentée par des étudiants de toutes nations, c'est un fait d'observation ancienne et constante qu'aux examens la surveillance doit s'exercer avec une vigilance particulière sur les candidats méditerranéens. Avec les Anglo-Saxons, Saxons, Scandinaves, le surveillant n'a rien à faire, ou plutôt il peut faire ce qu'il veut.

Ce fait d'apparence minuscule doit être regardé par nous, Français, qui sommes compris, au moins partiellement, dans le groupe suspect, comme un sujet de méditation prolongée. Quel Français, en effet, le plus honnête, le plus délicat, le plus chevaleresque même, a toujours été capable, au milieu de ses difficultés personnelles, d'exorciser le démon de la ruse ?

Les Anglais sont durs avec les peuples conquis; leur dureté n'exclut pas le *fair play*. Ils ne leur disent pas qu'ils les regardent comme des égaux parce que ce n'est pas vrai, mais ils leur accordent toutes les libertés compatibles avec la vie de l'Empire. Ils prétendent avoir acquis parmi les tribus les plus lointaines la réputation de tenir parole.

Les Anglais ont sur la conscience, comme coloniaux, autant d'injustices, de souffrances, de vies humaines, qu'aucun peuple au monde : ils ont crucifié l'Irlande, ils ont exterminé les Australiens, comme on extermine des parasites, ils ont fait la guerre de l'Opium, ils ont parqué comme du bétail les femmes et les enfants boërs. Tout cela, qu'on accroîtrait facilement, n'entame pas la valeur de cette observation positive : intérêt ou vertu (ou les deux emmêlés) l'Anglais pratique aussi loin et aussi généralement qu'il peut une politique d'honnêteté *honesty is the best policy*.

***

Et pourtant, plus répandue encore que la réputation de droiture, et non moins ancienne, il est, contre l'An

gleterre (perfide Albion), une tradition de fourberie. Vérité ne quiert Anglois », dit le proverbe et le *Mystère du Siège d'Orléans* nous met en garde contre la mauvaise foi anglaise :

> Anglois fort à connoître sont.
> En eux ne se faut rigoler
> N'en leur maintien n'en leur parler.

D'abord, il est certain que ce peuple d'hommes véridiques peut devenir, si sa vie est en jeu, un peuple menteur. Le mensonge parlé et écrit a été, au cours de la Grande Guerre, une arme maniée par l'Angleterre avec cynisme et persévérance. Mais qui donc, dans ces cas extrêmes oserait parler de monopole ? Le phénomène ne serait-il pas ici simplement plus choquant par contraste avec la loyauté habituelle du peuple anglais ? Il n'est pas sûr, au surplus, que la perfidie politique, quand elle se rencontre, soit le fait du peuple anglais. Plus qu'ailleurs, en Angleterre, la direction des affaires est aux mains d'hommes éloignés par la culture, par le milieu, par toute leur vie, de la moyenne nationale. La caste est si marquée en Angleterre qu'elle existe physiologiquement. Il y a un type aristocratique anthropologiquement parlant. L' « élite », qui a un autre langage, une autre stature, que « l'homme dans la rue », peut, le cas échéant avoir une autre moralité politique. Elle peut, s'il le faut, devenir machiavélique. Même alors, elle emploiera, pour promouvoir les intérêts de la nation, des arguments moraux, ce qui marque qu'elle sait leur efficacité sur l'âme populaire.

Il n'est pas certain, au surplus, que l'accusation de fourberie résiste à une analyse attentive de l'esprit anglais. L'Anglais, loin d'être un froid calculateur, est un homme de passion violente. Passionné de pouvoir, passionné d'idéalisme, mauvais psychologue, est-il étonnant qu'il brouille aisément ses mobiles. Enfin, la notion puritaine et biblique d'élection spirituelle a fait beaucoup pour développer, en le sanctifiant, ce qui pour-

rait bien être, avant tout, une énorme naïveté. Bernar Shaw a fait ressortir avec malice cette hypocrisie appa rente de l'Anglais, mais Irlandais et humoriste profe sionnel, il n'a pu en donner une explication favorabl et, comme d'autre part, il sait bien que sa satire e fausse, il l'a mise dans la bouche de Napoléon :

Aucun Anglais n'est assez bas pour avoir des scrupules; aucu Anglais n'est assez élevé pour échapper à leur tyrannie. Mais ch que Anglais est né avec une certaine faculté miraculeuse qui fait maître du monde. Quand il veut une chose, il ne dit jama qu'il la veut; il attend avec patience que lui vienne dans l'espr nul ne sait comment, l'ardente conviction que c'est son dev moral et religieux de vaincre ceux qui ont la chose qu'il dési Alors, il est irrésistible. Comme l'aristocrate, il fait comme b lui semble et se saisit de ce qu'il convoite; comme le boutiqui il poursuit sa fin avec l'ingéniosité et la ténacité nées d'une for conviction religieuse et d'un profond sentiment de responsabil morale. Jamais il n'est embarrassé pour trouver une attitude m rale adéquate. Grand champion de la liberté et de l'indépendanc nationale, il conquiert et annexe la moitié du monde et appel cela colonisation. Quand il veut un nouveau débouché pour s camelote de Manchester, il envoie un missionnaire prêcher l'É vangile de paix. Les indigènes tuent ce missionnaire : l'Angla vole aux armes pour défendre le christianisme. Pour le christi nisme, il se bat, est vainqueur, et prend le débouché comme un récompense accordée par le ciel. Pour défendre les côtes de so île, il met un aumônier à bord de son navire; hisse au sommet d mât de perroquet un drapeau portant une croix, et vogue au confins du monde, coulant, brûlant, détruisant tout ce qui lui di pute l'empire des mers. Il prétend qu'un esclave est libre d moment où son pied touche le sol britannique et il vend l enfants de ses pauvres à l'âge de six ans pour travailler sous l cravache, dans les usines. Il fait deux révolutions, puis fait l guerre à la nôtre, au nom de la loi et de l'ordre. Il n'est rien d si mauvais ou de si bon qu'on ne puisse voir un Anglais le fair mais ce qu'on ne verra jamais, c'est un Anglais qui a tort. Il fa tout par principes : il vous fait la guerre par principe patriotiqu il vous vole par principe commercial; il vous fait esclave par prin cipe industriel; il vous rudoie par principe d'énergie; il soutie le roi par principe loyaliste et lui coupe la tête par principe répu blicain. Son mot d'ordre est toujours Devoir; et il n'oublie jama

que la nation qui laisse passer son devoir du côté opposé à l'intérêt est perdue. (*The Man of Destiny*.)

Tout est vrai, dans ce portrait, excepté l'astuce concertée qui en fait grimacer tous les traits et le transforme en la plus mensongère des caricatures. Il est bien vrai que l'Anglais est mû par un violent appétit de conquête; il est bien vrai qu'il affirme agir pour des motifs nobles et désintéressés; mais il n'est pas sûr du tout qu'il ne soit pas sincère et que la cause de son succès ne soit pas précisément dans la bonne foi de son apostolat. Le mensonge anglais, s'il y a mensonge, rappelle, par son inconscience, le pseudo-mensonge de l'enfant. « Non, non, ça n'est pas moi !» hurle le petit coupable pris sur le fait. Et cela signifie, en réalité : « Non, laissez-moi, je ne veux pas être battu. »

Ainsi du peuple anglais, peuple impulsif, peuple enfant, qui entremêle plus ingénument qu'on ne croit ses désirs de domination et de vertu, de justice et de compte en banque. N'est-ce pas un fait remarquable, qu'en Angleterre, la secte la plus austère, celle des Quakers, a donné au pays ses plus riches industriels et des magnats du journalisme? Il est certain qu'il y a dans le pharisaïsme anglais — que le monde n'a pas imaginé, mais qu'il a mal compris — une certaine mollesse mentale, une certaine indolence ou incapacité psychologique qui rend ce peuple malhabile à débrouiller les mobiles réels de son action. D'où ce *cant*, cette hypocrisie plus superficielle que foncière, qui envoyait les petits enfants à l'usine, pour les garder des dangers de la rue, qui transportait les nègres en Amérique pour les sauver du cannibalisme, qui sauve l'Inde de la domination musulmane, qui vole au secours des faibles, quand l'existence des faibles favorise la puissance britannique.

C'est encore à cette confusion psychologique où la pensée analytique et réfléchie a si peu de part et de force qu'il faut attribuer les vertueuses et apparemment pharisaïques indignations de l'Angleterre devant les fau-

tes d'autrui. Elle ne feint pas l'indignation, elle la ressent, et d'autant plus violente, qu'elle se croit incapable des crimes qu'elle impute aux autres, ou qu'elle est convaincue que ces mêmes crimes sont, chez elle, des actes de vertu, des gestes conformes à la volonté vengeresse de Jéhovah. C'est ainsi qu'un esprit aussi pondéré, aussi cultivé et philosophique que l'ancien doyen de Saint-Paul, William Ralph Inge, n'arrivait pas à comprendre la haine tenace de l'Irlande, estimant que l'Angleterre n'avait exercé contre elle qu'une certaine sévérité (*England*, p. 54). Ou bien encore l'historien anglais se voilera la face devant la Saint-Barthélemy, mais exposera d'un air tranquille les savantes tortures employées pour convertir les papistes à la religion d'État, et les deux siècles de persécution tenace qui suivirent.

⁂

La pruderie du langage a beaucoup fait, aussi, pour entretenir cette accusation d'hypocrisie anglaise. Il faudrait distinguer ici ce qui est tendance permanente et ce qui appartient à une mode. Or, si l'élément frappant et ridicule du rigorisme verbal peut suggérer, comme explication, une certaine tartuferie de la société où il sévit, il n'en est pas de même de l'élément de propreté, qui est à la base d'une austérité de langage toujours vivante en Angleterre. A la première tendance appartient (on pourrait dire appartenait) la proscription de tout mot ou de toute expression évoquant de manière trop directe des choses ou des actes en rapport même très lointain avec les actes ou les organes sexuels. Et il n'est que juste d'ajouter que le comble du ridicule n'a pas été ici atteint par l'Angleterre, mais par l'Amérique puritaine, où l'on en était venu à désigner « taureau » par « bœuf », et à imaginer une série étonnamment riche et comique de périphrases pour éviter de prononcer le mot redoutable de pantalons (*trousers*). A la seconde tendance appartiennent, au contraire

certaines abstentions où le sociologue sans parti pris verra de sages précautions contre l'indiscipline des mœurs. Ainsi, l'*Oxford Dictionary,* le plus complet des dictionnaires de langue anglaise n'a pas cru devoir accueillir, sous prétexte de science philologique intégrale, aucune obscénité. Ou bien encore, on chercherait en vain, dans les catalogues des libraires d'occasion d'Angleterre, ces *curiosa* qui s'étalent communément dans un grand nombre de catalogues français et dont les titres seuls font que tout père de famille doit trembler de les voir traîner sur une table. Mais, objecteront certains, cela même prouve l'hypocrisie anglaise; car, enfin, il n'y a pas que la matière imprimée, il y a l'histoire qu'on colporte, il y a le manuscrit. Sans doute. Personne ne nie l'alcoolisme anglais, mais il se satisfait derrière la glace dépolie des *pubs.* Le vice anglais se cache; mais c'est parce qu'il s'estime tel, et cela, c'est une franchise. La dissimulation du vice est un grand bien social, car elle a pour effet direct de ne pas induire le faible en tentation. On notera ici en passant que les Anglais ont eu, en matière de mœurs, une franchise que pourraient leur envier d'autres nations : celle de donner au problème de la prostitution une solution loyale et courageuse : libre à toi de te vendre; libre à toi de te pourrir. Elle surveille simplement sa jeunesse scolaire.

Il est facile de railler les défenses instinctives d'un peuple en employant un vocable océanien comme « tabou », pour impliquer qu'il en est resté à un stade primitif de civilisation. Si les Anglais ont des tabous, c'est parce qu'ils se méfient de l'intelligence dès qu'il s'agit de dresser et contenir l'animal humain, dont ils connaissent mieux que personne les élans sauvages.

Là encore, d'ailleurs, son absence de logique va le faire accuser de tartuferie; car, plus qu'un autre, l'Anglais est capable de combiner un certain respect extérieur de la morale et de la religion sans en respecter intimement les préceptes. Pepys, le mémorialiste, est

par là très anglais et symbolique : il a une belle Bible qu'il a fait orner de cabochons d'argent. Il se plaît au sermon. Il se plaît aussi au cabaret et ne s'interdit pas les escapades. Un Français, en général, a davantage besoin d'harmoniser sa vie et sa philosophie : « Je n'aime pas cette morale; je ne la suivrai pas; d'ailleurs elle est fausse et ceux qui la prêchent sont des faiseurs. » L'anticléricalisme est une production de la logique française. « Cette morale est bien belle, dit l'Anglais; et ses ministres fort respectables et utiles; mais leurs préceptes sont trop difficiles à suivre. Du moins leur donnerai-je mon assentiment extérieur. »

*
* *

En somme, l'Anglais est loyal. Il ne trompe pas sur ses sentiments. Il ne se dit pas facilement votre ami, mais, s'il l'est devenu, vous le prouve. C'est nous, avec nos protestations trop faciles d'amitié, qui lui donnons une impression d'amabilité frivole. Il aime la franchise dans les mots jusqu'à en être bourru et réclame des autres une même franchise. *Businessman,* il aime savoir où il va. Rien ne peut le rendre plus « incomfortable » que l'incertitude où le laisse une politesse verbeuse et imprécise. « Pour vivre avec les Anglais en bonne amitié, écrivait l'ambassadeur russe Brunnow à son gouvernement, il ne faut jamais leur mâcher les mots. Il faut leur dire nettement la vérité. S'ils se conduisent bien à votre égard, il faut leur dire qu'on est content. S'ils vous donnent lieu de vous plaindre, il faut le leur dire carrément. »

Les Anglais sont les inventeurs des jeux brutaux réglés par un code strict de loyauté. Il a fallu l'engouement de la Renaissance italienne pour qu'ils s'initient au jeu subtil de l'épée, qui leur est resté si étranger qu'ils en ont gardé tel quel le vocabulaire italien. Leur escrime est l'escrime des poings, où l'on tape dur, mais pas au-dessous de la ceinture. Frapper « *below the belt* » est devenu synonyme de traîtrise.

Les Anglais aiment la vertu et méprisent le vice. ſais ayant, par divers mélanges, perdu cette ressemlance avec les anges, que notait gracieusement le pape ırégoire le Grand, il leur arrive de faire ce qu'ils rérouvent; et, par honte, ils se cachent. Les cyniques, 'ayant rien à cacher, appellent cela « hypocrisie ». Si Anglais se cache pour mal faire, c'est qu'il croit de out son cœur à la supériorité du bien sur le mal. En ait, chacun est hypocrite à sa façon, en ce sens que hacun cherche à dissimuler ce qu'il regarde en lui omme honteux. Alors que le Français rougit de son gnorance et la cache, l'Anglais est plein de simplicité our avouer ses lacunes intellectuelles ou son incompréension artistique.

L'accusation de perfidie politique ne se fonde sur rien e précis et de permanent, en histoire. Il est impossible e trouver, dans l'histoire des relations de l'Angleterre vec les autres peuples, autre chose que les déloyautés ouramment admises en diplomatie internationale. Il est robable que le grief a été créé et entretenu par la jaousie, en face des succès obtenus pendant longtemps ar la politique anglaise. Or, le succès ne fait rien à affaire. Dupleix perd la partie contre Warren Hasings; cela ne veut pas dire qu'il était plus scrupuleux. Le fait qu'ils ont pratiqué continuement la politique e l'équilibre européen (*balance of power*), laquelle imliquait l'abandon relatif et partiel de l'allié de la veille, près l'affaiblissement du vaincu devenu inoffensif, n'est as non plus étranger au jugement de perfidie prononcé ontre la politique anglaise. Notons simplement que nos ıanuels d'histoire sont pleins de louanges pour ceux de os souverains ou de nos ministres qui ont pratiqué une olitique analogue à l'égard des Habsbourg.

L'horreur des Anglais pour les engagements écrits, our tout ce qui organise trop minutieusement un aveir dont ils sentent plus fortement qu'aucun peuple la ontingence, vient encore, chez un Français épris de

documents, de contrats, de signatures, accroître le sen
timent de méfiance et le soupçon de déloyauté. C'es
oublier que les Anglais n'agissent pas autrement entr
eux; qu'ils n'ont ni constitution ni code. Ils sont comm
ils disent *casual,* ce qui veut dire : sans méthode pré
conçue, un peu négligents et optimistes, espérant qu'il
se tireront d'affaire, au moment voulu, par un moye
inspiré par les circonstances. Aucune méthode — au
cune absence de méthode — n'est plus propre à enge
drer invinciblement dans l'esprit de celui qui en sera l
victime, qu'il a été « roulé » par la plus concertée d
roueries.

Positif et religieux, l'Anglais veut à la fois réuss
en affaires et faire son salut. Alors, il s'ingénie à fair
coïncider les affaires du Ciel et celles de la Terre. Il e
très difficile de le taxer de mauvaise foi, si l'on se rap
pelle que l'intelligence moyenne de l'Anglais est essen
tiellement inhabile à l'analyse de ses propres déma
ches. Le Français prompt à discerner ses plans d'actio
comprend mal cette gaucherie. Il n'arrive pas à com
prendre comment une croisade morale peut se tourne
en profits économiques, si l'on n'en avait d'abord ains
décidé dans un astucieux scénario. Pour lui, il sait bie
qu'en l'occurrence, il aurait joué la comédie. Il en ac
cuse tout naturellement l'Anglais.

Il est excessivement difficile de plaider la cause d'u
peuple auprès d'un autre peuple. Tous deux sont de
réalités organiques analytiquement indéchiffrables.
faut à un Français beaucoup de finesse, de patience
de bon vouloir pour comprendre l'Anglais. Les Anglai
a dit l'un d'eux (Wickham Stead) comprennent plut
par le cœur que par la tête. Si nous ne faisons un effo
du cœur et de l'imagination, nous n'arriverons jama
à comprendre les Anglais, qu'ils soient nos ennem
ou nos amis. Et, dans ce dernier cas, nous risquero
fort que l'amitié avec eux ne soit qu'une passagère co
jonction d'intérêts.

Olivier Leroy.

Lettre de Belgique

Crise du régime?

La crise politique, pratiquement ouverte au début de décembre dernier, s'est prolongée pendant plus de trois mois. Nous comprenons d'autant mieux l'étonnement qu'elle a suscité en dehors de nos frontières que nous-même avons peine, par moment, à voir clair dans cette invraisemblable confusion.

Les difficultés ont commencé avec la démission de M. Max-Léo Gérard : le ministre des Finances, très lié avec les milieux de l'industrie et de la finance, voulait pratiquer une politique libérale assez semblable à celle annoncée, en novembre, par M. Paul Reynaud; il devait se heurter à l'opposition des milieux agricoles que l'abandon des mesures protectionnistes acculerait à la ruine et à l'opposition de tous ceux qui, dans le pays, veulent une politique économique active et des réformes de structure (à commencer par l'organisation des professions). M. Gérard est remplacé, au ministère des Finances, par M. Albert Janssen, catholique, financier prudent, ennemi de toute aventure, mais ayant la confiance des milieux démocratiques. Le remplacement d'un libéral par un catholique obligeait M. Spaak à remanier son cabinet; ce remaniement a été extrêmement difficile, car l'affaire de Burgos soulevait dans le parti socialiste une vive opposition menée par M. Vandervelde. Un congrès extraordinaire du parti socialiste se prononce contre la reconnaissance du gouvernement Franco, puis, par un revi-

rement inattendu, exprime sa confiance dans la politique étrangère de M. Spaak : en vingt-quatre heures, M. Vandervelde a emporté son dernier succès et son suprême échec. Le 27 décembre, il disparaissait laissant son parti dans le désarroi. Pourtant les socialistes consentent finalement à la reconnaissance de Franco, le cabinet est remanié par la nomination de deux nouveaux ministres libéraux. Tout semble s'arranger, lorsque surgit brusquement l'affaire Maertens.

De quoi s'agit-il ?

Le Dr Maertens a appartenu au groupe des « activistes » flamands qui, pendant la guerre, ont traité avec l'envahisseur et accepté de faire partie du « Conseil des Flandres », gouvernement provisoire d'une Flandre autonome sous la protection de l'Allemagne. Après la guerre, le Dr Maertens est condamné par défaut à la peine de mort. Ces faits d'activisme ont été couverts par la loi d'amnistie votée en 1937. Le ministre de l'Intérieur, qui est socialiste et wallon, propose la nomination de M. Maertens comme membre de la nouvelle Académie flamande de médecine. La liste des membres de cette Académie est publiée par certains journaux avant même que les arrêtés de nomination n'aient été soumis à la signature du roi; procédé particulièrement incorrect qui paraît avoir été employé uniquement pour engager et compromettre le souverain dans une malheureuse affaire.

La nomination est faite en novembre dernier; elle est connue des milieux intéressés, et, en tout premier lieu, des ministres libéraux qui ne protestent pas. Pourquoi surgit-elle en janvier 1939 ? Tout simplement parce que les libéraux, mécontents de ne pas avoir, dans le gouvernement remanié, les portefeuilles qu'ils demandaient, y voient un excellent tremplin électoral. Les passions sont excitées, des incidents éclatent dans la capitale, le Parlement siège sous la protection de la gendarmerie, des anciens combattants veulent manifester au passage du roi, le Premier ministre est frappé et blessé. Les mi-

stres libéraux démissionnent et le parti libéral déclare refuser à collaborer à un gouvernement tant que le r Maertens ne sera pas révoqué. Les Flamands s'agi-nt à leur tour; des personnalités catholiques et socia-tes réunies à Anvers publient un manifeste qui accroît core la confusion générale. M. Pierlot, ministre catho-jue, forme un gouvernement catholique-socialiste, mal cueilli par toute la presse de droite. Le ministre des Fi-nces annonce comme première mesure de redresse-ent une réduction générale des dépenses et des traite-ents de 5 %; les ministres socialistes démissionnent ant même de se présenter devant les Chambres et la se est, à nouveau, ouverte.

Deux questions troublent l'opinion : l'affaire Maertens la politique financière. L'affaire Maertens, si on la nsidère isolément, est très simple : le Dr Maertens est traître amnistié; juridiquement l'amnistie lui donne droit d'être désigné à une fonction officielle et même, entuellement, d'être l'objet d'une distinction honorifi-e. Cela indigne, à bon droit, les anciens combattants l'opinion publique en général. Mais l'affaire Maer-s est encore un épisode pénible de ce qu'on a appelé question flamande. Tous les journaux flamands, tous parlementaires flamands dans *tous* les partis, les an-ns combattants flamands, les organisations culturel-, sociales, politiques, scientifiques flamandes s'oppo-t à la révocation du Dr Maertens. Par sympathie pour « académicien »? De l'avis général, l'intéressé n'a un titre scientifique qui justifie semblable promotion. is la révocation de ce médecin apparaîtrait comme première entorse à la loi d'amnistie : or, disent les mands, si, depuis la guerre, de nombreuses lois ont fin aux injustices dont nous nous plaignions, ces lois t mal appliquées et souvent sabotées par « l'adminis-tion de Bruxelles ». Nous sommes assez forts, au-rd'hui, pour empêcher de nouvelles violations des lois nandes...

insi une partie du pays parle un langage que l'autre

partie ne comprend plus et c'est, du point de vue national, particulièrement grave. Les efforts de conciliation et d'apaisement qui se sont poursuivis depuis quelques années sont compromis par la faute des partis. Il est inutile de vouloir chercher dans cette affaire une pression ou une action de l'Allemagne, comme l'ont fait quelques journaux français mal informés. Le racisme a fait en Flandre des progrès, mais les milieux catholiques, même les plus « flamingants », réagissent avec énergie contre ce qu'ils appellent avec raison une nouvelle « hérésie ». En réalité, l'affaire Maertens est l'indice d'une crise profonde du régime : les partis sont incapables de concevoir ou d'adopter une politique nationale, ils veulent être des États dans l'État, ils subordonnent et sacrifient l'intérêt général à leurs intérêts électoraux. Un redressement n'est possible qu'au prix d'une longue rééducation de l'opinion publique et d'une réorganisation complète de notre vie publique : solutions longues et malaisées qui exigent un climat national et international propice à l'apaisement.

Il en est de même de la politique économique. Depuis le départ de M. Paul van Zeeland, la Belgique n'a plus de politique économique; on se laisse aller au gré des événements, tantôt on protège, tantôt on supprime des contingentements, on ne fait rien pour protéger ou développer le marché intérieur. Or, maintenant, il faut choisir : entre une politique économique d'expansion qui peut impliquer une réduction momentanée des dépenses et des traitements, mais accompagnée d'un effort pour sauvegarder le pouvoir d'achat des masses en remettant au travail les chômeurs, et une politique générale de contraction des dépenses, de réduction du pouvoir d'achat, de diminution de la consommation, c'est-à-dire ce qu'on appelle la déflation qui risque d'aboutir à une réduction de la production et à une augmentation du chômage. L'offensive déflationniste est extrêmement vigoureuse : successivement la Société Générale, le Comité Central Industriel (qui est la grande organisation patronale), l

resse financière ont demandé la contraction des dépen-
es, la diminution des charges sociales; plusieurs grands
urnaux font campagne dans le même sens. C'est cette
olitique que voulait faire le ministre des Finances du
abinet Pierlot, mais il s'est heurté à l'opposition immé-
ate de tous les démocrates chrétiens et de tous les so-
alistes.

M. Spaak et M. Pierlot ont échoué devant ce double
roblème. Que nous donnera le prochain gouvernement ?
ous n'en savons rien. Les ministres les mieux inspirés
heurtent, d'ailleurs, à d'autres obstacles : une opi-
on publique rendue défiante et ingouvernable par
es campagnes de dénigrement et d'opposition systéma-
que, une presse qui remplit mal son devoir d'informer,
guider, de « former » l'opinion. Les quelques hom-
es capables de concevoir une politique à plus ou moins
ngue échéance ont été écartés du pouvoir par des cam-
agnes qui visaient moins leur programme et leur action
ue leur vie privée. Le personnel politique est de plus en
us médiocre, les cadres des partis ne se renouvellent
s, et ce n'est pas la suspicion générale qui entoure les
ilieux politiques qui encouragera les jeunes à s'orienter
rs ce service du pays. M. Giovanni Hoyois qui pré-
de actuellement le parti catholique social vient de l'é-
ire : le monde politique, au lieu de pouvoir se consa-
er à ce qui forme l'essentiel de la politique, le gouver-
ment du pays, est absorbé, depuis quatre ans, par une
rie d' « affaires » : le scandale des « pourris » qui
ait fait le succès du rexisme, l'affaire de la Banque
tionale, puis l'affaire de Burgos et, enfin, l'affaire
aertens, et on y ajoute quelques scandales mineurs lar-
ment utilisés par la presse. Il n'est pas possible de
uverner dans de telles conditions.

Nous aurions le droit d'envisager l'avenir avec pessi-
sme si de larges secteurs de l'opinion ne prenaient,
ureusement, conscience de ces périls. On avait essayé,
a trois ans, de rassembler, en dehors des formations
stantes, des jeunes préoccupés de sauvegarder, mais

en les réformant, nos libres institutions contre les mena-ces du dehors et de l'intérieur. L' « union nationale » s'appuyait sur ces éléments nouveaux; elle a été compro-mise par les derniers gouvernements, elle peut renaître demain, à condition de retrouver un chef.

MARCEL LALOIRE.

1er mars 1939.

.e maréchal Pétain ambassadeur de France

Ceux qui, sur le plan politique, n'ont jamais raisonné les affaires d'Espagne que par rapport à la France, ont .pprouvé, sans réserve et sans arrière-pensée, le prési- .ent Daladier d'avoir fait appel aux éminents services .u maréchal Pétain.

Au lendemain de l'Anschluss, lorsque M. Léon Blum éploya de vains efforts pour former un ministère de Rassemblement national, les plus sages parmi les Fran- ais comprirent que cette louable entreprise était vouée . l'échec si elle ne s'abritait pas sous un vivant symbole.)r, la nécessité de ce symbole à peine reconnue, le nom .e Pétain fut aussitôt sur toutes les lèvres.

Ce Soldat, qui fut ministre sans jamais devenir politi- ien, apparaît aux heures où la France veut se retrouver .nanime.

Quels que doivent être ses résultats, la mission qu'il .ssume malgré son grand âge parce qu'il l'a jugée digne le son grand nom, demeurera le signe précieux d'une ictoire de l'âme commune sur l'esprit partisan.

***

On ne contestera point que le choix d'un si haut per- onnage mesure à la fois l'importance et la difficulté de ı tâche.

« Si Léon Bérard avait réussi — nous disait un mi- .istre en exercice — il n'eût pas été nécessaire de déran- er un maréchal de France. »

En quoi consiste donc l'échec du sénateur des Basses-

Pyrénées ? D'abord, incontestablement, en ce qu'il n fut pas admis à l'honneur d'un entretien avec le génér Franco, pas plus au cours du second qu'au cours d premier de ses voyages. Mieux encore : le général Jo dana, ministre des Affaires étrangères, a coupé cou aux négociations qu'il menait avec l'envoyé de la Franc pour participer aux fêtes de Barcelone, où les Italien eurent la place d'honneur. Ce n'est pas tout : loin d hâter son retour à Burgos pour ne pas faire attend trop longtemps son interlocuteur, le général Jorda regagna par lentes étapes la capitale de l'Espagne n tionaliste.

Il va de soi que, si les satisfactions de forme fure refusées à M. Léon Bérard, à plus forte raison n'obtint aucune satisfaction sur le fond. L'intention du gouvern ment français, définie par les instructions données à l' minent académicien, était de subordonner la reconnais sance *de jure* du gouvernement nationaliste aux deu conditions suivantes : en premier lieu, la promesse d'u large amnistie; en second lieu, la garantie que l'Espa gne nouvelle ne renforcerait pas le bloc des États total taires par son adhésion au Pacte Antikomintern. Sur le deux points, la réponse fut évasive ou négative : le g néralissime s'en est tenu aux paroles qu'il avait pro noncées avant l'ouverture des pourparlers avec Paris Londres; il n'affirme pas qu'il se liera envers Rome Berlin; il refuse de se lier, fût-ce par le lien fragile d'u engagement verbal, envers les gouvernements des deu démocraties occidentales.

Dès lors, quel recours demeurait ouvert aux gouve nements français et britannique ? Pouvaient-ils différe plus longtemps la reconnaissance *de jure* du gouvern ment nationaliste ? C'eût été rompre un contact déj tardif, et le rompre en pure perte. Mais il faut avoue qu'accomplir un geste qu'on avait explicitement subo donné à deux conditions préalables, sans avoir obten le moindre commencement de satisfaction à propos d l'une ni de l'autre, est une démarche sans gloire et san

clat. On ne s'étonnera donc pas que les cabinets de
Paris et de Londres aient mutuellement tenté de s'en
envoyer le mérite ou la responsabilité. Le vendredi
4 février, M. Daladier justifiait devant la Chambre
rançaise la reconnaissance imminente du gouvernement
le Burgos par un avertissement qu'il avait reçu de Lon-
lres. Le mardi 28 février, M. Chamberlain affirmait,
levant la Chambre des communes, qu'une décision si-
nilaire avait été prise par Lord Halifax et par lui-même
pendant le week-end », ce qui revenait à laisser à la
France les avantages ou les inconvénients de la priorité.

Ce triste jeu fut d'ailleurs joué tout au long du drame
espagnol : n'est-il pas symptomatique que M. Winston
Churchill reproche aujourd'hui à M. Léon Blum d'avoir
pris, dès les premières semaines de la guerre civile, l'ini-
iative de fermer la frontière franco-espagnole au libre
commerce des armes, en précisant même que le geste du
gouvernement de Front populaire n'avait pas été sans
causer « une véritable stupeur » aux conservateurs d'ou-
re-Manche ?

Il est clair que la non-intervention fut, avant tout,
pour l'Angleterre et pour la France, un moyen de n'a-
voir pas de politique espagnole.

Nous serions, dans ces conditions, mal venus à nous
plaindre que l'issue du conflit ait pris figure d'une dé-
aite diplomatique infligée très probablement à nos inté-
êts, et assurément à notre prestige.

Il n'en était que plus urgent de veiller à nos intérêts
t de rétablir notre prestige.

Pour atteindre ce double but, quel choix plus auda-
cieux et plus opportun que celui du maréchal Pétain ?

***

L'objectif de l'offensive confiée au vainqueur de Ver-
lun est précis :

De quoi s'agit-il ? comme disait son compagnon d'ar mes, le maréchal Foch ?

D'abord de terminer la guerre. Car on ne saurait ou blier qu'au moment où le maréchal Pétain est nomm ambassadeur à Burgos, un gouvernement républicai siège encore à Madrid et tient encore Valence, soit pou prolonger une résistance désespérée, soit dans l'espoi de substituer une paix de négociation à une paix d'ex termination. Sous une forme évidemment nouvelle, n'est donc pas trop tard pour faire l'ultime tentative d médiation. De cette médiation, dont les gouvernemen français et britannique admirent le principe dès la fin d 1936, et dont le Pape défunt comme le Pape glorieuse ment régnant ne manquèrent pas d'approuver l'intentio généreuse. De cette médiation, que Paris et Londres su rent désirer, mais ne surent pas vouloir. Est-il encor temps de travailler à la réconciliation des Espagnols ? I faut convenir que la tâche est aujourd'hui surhumaine La médiation ne peut plus être qu'une médiatisation d la victoire. Mais quelle revanche pour la France si so intervention pacificatrice abrège, de quelques mois, d quelques semaines, de quelques heures, les souffrance que d'autres interventions s'appliquèrent, avec une fu reur méthodique, à prolonger !

Si cette tâche est la plus noble, elle n'est pas la plus vitale. Il n'est contesté par personne que le Reich hitlé rien et l'Italie fasciste ont su prendre des gages sur la victoire franquiste. Le mainmise sur les richesses de la Péninsule s'accompagne d'une infiltration militaire (c'est le moindre euphémisme dont on puisse se servir) à Majorque, au Maroc espagnol, aux Canaries. Nos communications impériales et intercontinentales resteront-elles soumises à cette menace, particulièrement alarmante au moment où le maréchal Badoglio, accompagné du général allemand Udet, le théoricien de la guerre courte, poursuit un voyage d'inspection en Libye ? L'Espagne deviendra-t-elle, pour reprendre l'expression de Bismarck, « un moustique sur la nuque de la France » ? C'est la

question qu'il appartient au maréchal Pétain de poser au général Franco, son ancien élève de l'École de guerre, qui connaît la France pour l'avoir vue combattre, vaincre et pacifier au Maroc.

La franchise volontiers brutale d'un soldat sera l'arme salutaire de ce combat difficile.

***

Sur quel terrain sera-t-il livré ? C'est, en dernière analyse, le problème fondamental. Si les forces sur lesquelles s'appuie la nouvelle Espagne étaient unanimement hostiles au principe même d'une conciliation avec la France, la peine du Maréchal serait perdue et sa gloire vainement ternie dans une aventure sans issue. Mais il s'en faut que le tableau soit aussi noir.

D'un côté, l'esprit phalangiste est la forme ibérique de l'esprit totalitaire : l'Espagne nationale-socialiste qu'il prétend édifier ne pourrait être qu'un prolongement de l'axe Berlin-Rome. S'il devait prévaloir, il aurait tôt fait de livrer à la colonisation étrangère, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral, l'Espagne convalescente et meurtrie.

Mais en face veille l'esprit catholique, dont la flamme de S. S. Pie XII entretiendra l'ardeur. En s'opposant à l'invasion des idoles, c'est l'âme de l'Espagne qu'il préservera d'abord. Mais en lui réside aussi, par une rencontre qui n'est pas fortuite, le meilleur espoir de la France.

MAURICE-JACQUES.

LIVRE

Louis Boncraut, ingénieur E.C.P., docteur en droit : **Eta corporation et entreprise.** Librairie technique et économi que, 3, rue Soufflot, Paris. 1 vol. 252 pages, 1938.

Trois pouvoirs sont en présence dans la vie économique : l'en treprise, la corporation, l'État. L'entreprise est le fondeme de toute production et remplit une fonction sociale. La corpor tion, à base syndicale, est le contrepoids du pouvoir d'entrepris son existence ne fait que s'ébaucher. L'État est au sommet de hiérarchie et se trouve chargé de l'intérêt général.

De graves dangers résultent d'un déséquilibre entre ces tro pouvoirs et de la prédominance de l'un sur l'autre. L'auteur ex pose, pour illustrer sa thèse, le système libéral, le socialisme d'É tat (U.R.S.S.) et le fascisme italien.

Après ces deux parties analytiques et descriptives M. Boncrau dégage les conditions d'un équilibre entre ces trois pouvoi Il s'inspire pour cela de la théorie de Montesquieu de la sépar tion des pouvoirs dans l'État.

L'ouvrage est inspiré de la théorie de l'institution à laquel le R. P. Renard — qui a d'ailleurs préfacé le livre — a attach son nom.

Tous les problèmes soulevés sont bien d'actualité et l'étude d M. Boncraut constitue un apport juridique intéressant pour l mouvements ayant en vue la reconstruction d'une économie fo dée sur les professions organisées.

A. V.

LES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES
AU SERVICE DE LA
CULTURE ET DE L'ACTION CATHOLIQUE

Il y a, en doctrine et en fait, un problème des Universités :atholiques : problème abordé ici dans toute son ampleur. Il est)osé par les exigences internes d'une *culture* digne de ce nom : e terrain *normal* d'éclosion de cette culture est l'Université :atholique. Il est posé par l'*Action catholique* qui ne trouve son ıchèvement que dans une *pensée* chrétienne.

Les articles qui suivent établissent, sous ces deux chefs, la ıécessité des Universités catholiques.

.-T. DELOS, O.P. — *Le problème des Universités catholiques.*

R. THÉRY. — *Université catholique et Action catholique.*

Le problème des Universités catholiques

Nous avons voulu aborder franchement le problème des Universités catholiques. Quel est leur rôle, leur mission, leur nécessité, dans un monde qui, par les conditions de vie qu'il leur fait, accumule les difficultés sous leurs pas ?

Nous ne pouvons prétendre apporter à ces questions une réponse exhaustive. Beaucoup de choses ont été dites, qui restent valables au regard de tout homme droit catholique ou non [1]. Nous voulons exposer avec simplicité des réflexions nées au contact des faits et de l'expérience. Les idées que nous exprimerons n'ont d'autre autorité que celle de la vérité qu'elles peuvent contenir, et des principes auxquels elles se réfèrent. Nul ne contestera, nous en sommes sûrs, l'entière bonne foi avec laquelle elles sont présentées, ni la haute estime de la vie universitaire dont elles s'inspirent.

1. Parmi des ouvrages dont la liste pourrait être longue, citons particulièrement : S. Ém. le cardinal Baudrillart, *L'Institut Catholique,* dans la collection « Nos Grandes Écoles », Paris, 1930; — René Aigrain, *Les Universités catholiques,* Paris, Auguste Picard 1935. — L'encyclique sur l'Éducation chrétienne de la Jeunesse du 31 décembre 1929, parle explicitement, à deux reprises différentes, des Universités et du rôle de l'Église en matière universitaire.

I

Chaque pays voit à juste titre dans les Universités ses
oyers de plus haute culture.

Centres de recherche et d'invention, elles se consa-
rent au progrès de la science en tout ordre du savoir
umain. C'est pour remplir cette première et essentielle
onction qu'elles rassemblent les instruments de travail
es plus efficaces et qu'elles recrutent par sélection un
ersonnel que l'amour de la vérité et le goût de la dé-
ouverte tiennent sans cesse en haleine.

Mais elles sont en même temps des Écoles. Là vien-
ent se former les jeunes gens dont la profession exi-
era, pour ainsi parler, le degré maximum de culture
ratiquement accessible dans la vie sociale. Cette fonc-
on ne peut être séparée de la première : si les Univer-
ités ne sont pas des Écoles professionnelles supérieu-
es, elles ne sont pas non plus des centres de pure re-
herche scientifique : elles préparent à des professions
ans lesquelles la culture même a une valeur profession-
elle, et c'est en donnant une culture qu'elles forment
es professionnels.

Elles sont enfin de puissants instruments de forma-
on morale. Jamais et nulle part l'éducation ne se sé-
are de l'instruction ; le savoir a par lui-même une va-
ur éducative. Les Universités ont toujours été le creu-
et où ont été élaborées les doctrines qui ont influencé
 vie morale et la vie politique des peuples, l'école d'où
ont sorties les élites qui ont entre les mains les leviers
e commande. Du médecin de la plus humble campagne
u plus haut fonctionnaire, l'expérience montre que les
nnées universitaires, par le genre de vie qu'elles impo-
ent, par les relations et les amitiés qu'elles créent, et

surtout par la formation qu'elles donnent, exercent une action indélébile.

Cette action est si manifeste que certains catholiques auraient peut-être tendance à résoudre, de ce point de vue moral, le problème des Universités catholiques. Celles-ci continueraient, pensent-ils, la « maison d'éducation » qu'a été le collège. Mais un aspect essentiel de la vie universitaire semble leur échapper — l'aspect spécifiquement intellectuel —, et cette lacune risque de compromettre l'œuvre d'éducation à laquelle ils attachent une juste importance. Il est vrai qu'à l'inverse, d'autres — ce sont souvent les étudiants et les étudiantes, mais aussi leurs parents et parfois les prêtres qui les conseillent, — estiment que le procès moral engagé en toute œuvre d'éducation est pratiquement gagné à la sortie du collège. Une vue trop superficielle ou trop optimiste ne leur permet pas de voir que la valeur définitive des jeunes gens et des jeunes filles qui se classeront dans l'élite, se détermine entre 18 et 25 ans, et que la formation de la personnalité s'achève d'autant plus tard que cette personnalité doit s'affirmer sur un plan plus élevé.

Dans les deux cas, on méconnaît le rôle que l'intellectualité joue dans la formation morale des jeunes gens qui passent par l'Université. Cette dernière n'a pour but immédiat ni de faire des savants, ni de donner des saints, mais de former des hommes et des professionnels dont la vie intellectuelle et la vie morale se compénètrent, se renforcent l'une l'autre, et par leur développement synchronisé, donnent ce résultat unique : des hommes d'une culture vraie et pleinement humaine.

Est-il besoin d'ajouter après cela que les Universités remplissent une mission qui est essentiellement sociale ? Par les idées qu'elles répandent, par les chefs qu'elles forment, par les sciences et les techniques qu'elles per-

ectionnent ou qu'elles inventent, elles sont vraiment des
oyers de civilisation. Elles agissent sur la société de la
ıanière la plus efficace et la seule vraiment humaine :
ar l'éducation de l'élite intellectuelle. Leur action cou-
onne et achève l'œuvre d'éducation nationale entreprise
ar les États modernes; elles lui donnent son sens et sa
aleur. Un pays leur doit le niveau et la qualité de sa
ulture.

La culture! C'est à elle que nous ramène toute consi-
ération sur la mission des Universités. Elle donne à
institution son but et son programme, elle la distin-
ue des Écoles professionnelles; elle explique le carac-
ère social de son action; elle est au centre de tous les
roblèmes universitaires.

Mais qu'est-ce que la culture?

II

Poser cette question, c'est ouvrir un débat qui sans
loute ne sera jamais clos; car la culture est le résultat
ers lequel convergent toutes les acquisitions de l'esprit
ıumain; elle en fait en quelque sorte la synthèse à notre
rofit personnel; comment ne lui trouverait-on pas tou-
ours des aspects nouveaux? Mais il nous suffira ici de
ous mettre d'accord sur quelques vérités fondamenta-
es qui domineront la suite de notre exposé.

La culture s'acquiert par la science. Elle a un contenu
ntellectuel; c'est par le savoir, et non par la vertu,
u'on y accède. Quels que soient le dévouement, la cha-
ité ou la piété d'un illettré, ils ne nous feront jamais
oir en lui un homme cultivé. Aussi les cultures se diversi-
ent-elles selon les sciences qui ont servi à former l'es-

prit. On parle d'une culture littéraire, d'une culture mathématique, d'une culture juridique, suivant la nature des disciplines qui ont élevé l'esprit à son niveau de développement et qui lui laissent leur marque.

Mais il n'est pas moins évident que la culture ne se confond pas avec l'accumulation des connaissances scientifiques. Celle-ci peut faire le spécialiste, l'érudit, parfois l'original; elles ne font pas l'homme cultivé.

Que manque-t-il pour cela ?

Il nous semble que la culture résulte essentiellement d'une connaissance qui « donne du jugement ». Elle s'inscrit dans l'âme comme une aptitude à juger. La culture juridique, par exemple, n'est-elle pas celle qui permet d'apprécier les faits ou les règles de la vie sociale en fonction du droit positif qui les régit et de la justice dont ce droit est l'interprète ? La culture littéraire ne donne-t-elle pas la faculté d'apprécier les œuvres selon leur valeur littéraire ? Elle permet ainsi de les goûter, mais le goût lui-même implique discernement et appréciation.

L'enseignement qui nous donne une culture est donc celui qui, en nous apprenant une vérité, nous la montre dans ses relations avec les vérités connexes, au sein de la même science, et qui replace celle-ci dans la hiérarchie du savoir. Un enseignement formateur n'est pas celui qui accumule dans l'esprit les matériaux du savoir, mais celui qui, ne portant peut-être que sur un petit nombre de faits, révèle leur lien profond avec d'autres, avec une loi qui est leur loi, et qui les rattache à l'ordre total du réel. Il apprend à juger, parce qu'il montre les choses dans leurs relations avec le reste du monde; il révèle la valeur relative qu'elles prennent dans le cosmos.

C'est pourquoi sans doute on a coutume de dire, par

anière de paradoxe, que la culture est ce qui reste
ıand on a tout oublié : disparu le souvenir des con-
aissances scientifiques, il reste la formation de l'esprit,
ıptitude à juger et à apprécier. Certes, nous savons
en que la culture confère aussi à l'intelligence ce mer-
eilleux renforcement qui lui permet de progresser, d'al-
r plus avant dans la découverte des vérités inconnues;
ais la question serait de savoir si ce renforcement de
esprit n'est pas l'effet d'une connaissance qui est une
scipline, qui fortifie l'esprit en l'introduisant dans un
dre, dans un ensemble de vérités qui s'enchaînent et
ıi se rattachent à l'ordre complet du réel.

On comprend, dès lors, qu'un lien nécessaire unisse
lture et morale.

L'intelligence n'est pas purement contemplative : elle
t aussi maîtresse d'action. Elle ne constate pas seule-
ent; elle ordonne aussi.

C'est sur les actes des hommes qu'elle projette d'a-
rd la lumière de ses principes. Il n'y a pas de vérita-
e savoir sans la connaissance de l'homme, de sa na-
re, de sa place dans l'univers, de sa vocation. La
rtu s'appuie à une vérité morale. La science du bien
du mal fait partie de la culture.

Les sciences de la nature elles-mêmes ne sont pas des
ences dont l'objet est indifférent à la vie humaine.
s choses de la nature sont, au contraire, incorporées
notre existence ; nous ne commandons à la nature
'en lui obéissant, mais nous lui commandons réelle-
nt et nous la subordonnons à des fins humaines et
rales. Nous en faisons la matière de notre civilisation
nous lui communiquons ainsi une valeur humaine.

Mais il faut aller plus loin encore. Toutes les sciences,
mes celles de la nature, en viennent toujours à poser
problème de l'être, celui de la vie, celui de l'homme

et de ses rapports avec les choses qui ont ou qui n'o
pas nécessité d'être. Elles posent finalement le problèm
du Créateur. L'homme cultivé est celui que la pratiq
d'une science conduit à juger. Il juge des choses sel
leur loi propre, mais aussi sans négliger le rapport
leur loi avec les autres lois de l'univers et avec la pe
sée du Créateur; car ces rapports eux-mêmes font part
du réel. Parce que toute science ouvre sur le problèm
métaphysique, elle achemine l'esprit vers un faisceau
vérités centrales qui éclairent sur l'ordre du monde, s
l'homme et sur la vie.

Il en résulte qu'il n'y a pas de culture neutre : u
telle notion serait un non-sens. La neutralité, adopt
comme principe de vie spirituelle, interdirait à l'i
telligence d'épanouir ses connaissances en culture et
sagesse ; comme principe de vie sociale, elle privera
l'esprit de son action et de son rayonnement. La cu
ture, loin de neutraliser l'esprit, lui permet, au co
traire, de se prononcer, de s'affirmer, de s'engager. E
lui permet de juger, c'est-à-dire de discriminer, de pa
ser au van la paille et le grain, de séparer le licite
l'illicite, le beau et le laid, l'erreur et la vérité, voi
le possible et l'impossible. Sans doute la vraie cultur
loin de conduire au jugement à priori et sectaire, asso
plit l'esprit : car il y a une âme de vérité jusque dar
l'erreur, un reflet de beauté jusque dans l'horribl
L'homme cultivé accueille cette âme de vérité et ce refl
de beauté, précisément parce qu'il est formé : il di
cerne, il juge, il retient ce qui est digne d'être reten
son aptitude à juger le maintient dans un état de pure
intérieure qui lui permet d'être accueillant; — mais c'e
là tout le contraire d'une neutralité.

Nous sommes conduits, par les mêmes raisons, à r
connaître qu'il ne peut y avoir de culture intégral

leinement humaine, qui ne soit une culture chrétienne. Ce n'est pas là une affirmation de cléricalisme culturel, nais une revendication de la culture elle-même, qui reuse de se laisser mutiler. Le problème métaphysique st immanent aux sciences, et avec lui le problème de ı vie, de l'homme et de Dieu. Mais depuis bientôt deux nille ans, l'Incarnation est entrée dans l'ordre des faits; ı Rédemption modifie nos civilisations historiques ; le Dieu des philosophes est devenu le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu du Calvaire et de l'Eucharise, le Dieu de l'Église catholique, apostolique et romaine. Il n'y a plus aujourd'hui d'humanisme intégral u'un humanisme chrétien, il n'y a plus aujourd'hui de vilisation, nous ne disons pas licite, mais possible, istoriquement possible, qu'une civilisation chrétienne. Dieu a toujours été présent au monde, et une science raie l'a toujours rejoint; mais il y est aujourd'hui présent comme rédempteur, comme auteur d'une grâce qui chève la nature.

Certes, on a raison de dire qu'il n'y a pas de sciences aturelles catholiques, pas de mathématiques chrétiennes, pas de physique ou de chimie confessionnelles. Nous ı sommes bien d'accord, si l'on veut dire qu'un acide git de même façon, qu'il soit versé dans l'éprouvette par main d'un catholique ou d'un incroyant, et qu'un théome se prouve par des raisonnements indépendants de foi. Mais ce que nous disons, c'est que l'étude de la imie et la pratique des mathématiques ne conféreront is de vraie culture si ces sciences n'ouvrent, au moins aplicitement, sur des problèmes métaphysiques qui leur nt propres, et si elles ne rejoignent ainsi un ordre de rités total qu'elles contribuent à éclairer par leur aprt propre. S'il n'en est pas ainsi, la connaissance des athématiques ne donnera pas de culture vraie, et peut-

être même déformera-t-elle l'homme. Le mathématicie pourra devenir un savant étonnant, le chimiste un sp cialiste des toxines : ils auront passé à côté de la cultur

Le déchet ne sera pas seulement pour eux : la socié tout entière en pâtira. Si elles n'aboutissent pas à culture et à la sagesse, les sciences et les techniques s pent la civilisation autant qu'elles servent à la con truire. Une science, — que ce soit une physique, u philosophie, ou une esthétique, — qui ne donne pas a esprits une formation, une aptitude à juger selon l lois du vrai, du beau, du bien, détruit autant qu'elle é fie.

III

Nous sommes ici au cœur du problème des Univer tés catholiques. La culture ne peut être neutre : il y de ses propres intérêts, ou plutôt de son existen même. Elle implique l'adhésion à des principes de jug ment et à des règles d'action. Elle ne peut être intégr lement humaine si elle n'inclut pas Dieu, Dieu tel qu est, et tel qu'il se manifeste dans notre monde rachet Dès lors, il faudra, pour remplir la mission de cultu et de civilisation propre aux Universités, des institutio qui élaborent la science et la communiquent dans la l mière de la foi : des Universités catholiques.

Gardons-nous cependant de croire trop tôt le problèm résolu et toutes les difficultés levées. Certes, on reco naîtra sans peine qu'elles seraient l'instrument le pl efficace d'une nouvelle civilisation chrétienne; mais ell sont aussi, pour nous Français, le plus coûteux. N'y t-il pas d'autres moyens d'arriver au même résultat Pourquoi ne pas christianiser la culture donnée par l Universités d'État, soit en recourant à l'initiative d

:udiants eux-mêmes et de leurs groupes d'Action catho-
que, soit en encourageant les catholiques à briguer des
naires qui, à égalité de mérite, ne leur sont nullement
:fusées. Sans doute, il y a des disciplines propres au
atholicisme et l'État n'en assume pas la charge; il faut
ussi compléter un enseignement volontairement neutre;
isons donc porter notre effort sur les sciences sacrées
: sur les compléments à apporter à la science donnée
ans les chaires officielles; n'assumons pas nous-mêmes
. charge d'enseigner l'ensemble des sciences profanes.
n marge de nos Universités d'État, des conférences
e philosophie du droit, de droit naturel, de déontologie
édicale, de philosophie des sciences, de sciences reli-
ieuses, compléteront ou redresseront : l'effort, moins
néreux, pourra du même coup être plus efficace. Cher-
ions à collaborer, et non à remplacer.

Collaborer : ce n'est pas à nos yeux une tâche nou-
elle, c'est un idéal que nous avons toujours poursuivi.
uel mérite à cela du reste ? Comment ne pas apprécier
s inégalables richesses spirituelles détenues et large-
ent dispensées par nos Universités nationales ? Com-
ent ne pas admirer la haute conscience de ses cher-
neurs et le talent incomparable de ses maîtres ? Il n'est
as plus question de fermer les yeux devant ces trésors
ommuns à tous les Français, qu'il n'est question, pour
:ux à qui ils sont commis, d'ignorer les ressources que
autres peuvent posséder, ou de méconnaître l'impor-
nce des fonctions qu'ils peuvent avoir à remplir. Mais
tte estime mutuelle et cette volonté de collaboration
ciproque ne modifient pas les données objectives d'un
oblème posé par la nature même de la culture : elles
vitent, au contraire, à en prendre franchement cons-
ence.

Répétons-le et soulignons-le : car tout malentendu se-

rait ici cruel et impie : c'est la nature des institutions qui est en jeu, et non la personne de ceux qui les servent.

De ce point de vue, deux choses nous apparaissent : l'inaptitude des moyens de remplacement à atteindre le but que se proposent les Universités catholiques, et la fonction particulière de celles-ci, qui les rattache à la mission universitaire de l'Église.

L'État français est un État neutre; il exige que son enseignement le soit et cette obligation s'applique naturellement aux Universités. Dans un pays divisé d'opinion comme le nôtre, il peut être nécessaire, d'une nécessité de fait, qu'il en soit ainsi; beaucoup le pensent, et estiment préférable qu'il n'y ait pas, dans les conditions actuelles, une métaphysique, une doctrine, une religion officiellement professée par l'État. Dans ce cas, sa neutralité n'attirera aucun reproche à l'Université; mais ce sera un devoir d'objectivité d'enregistrer le fait et de constater les limites qu'il impose à l'action éducatrice de l'institution, à sa valeur culturelle et à l'efficacité de son influence civilisatrice. La « liberté universitaire » dont jouissent les professeurs de l'enseignement supérieur ne compense nullement les effets de cette neutralité statutaire; parfois même elle en aggrave les conséquences; car elle est une arme à deux tranchants.

On pourrait ouvrir ici un débat et demander en toute objectivité si la neutralité statutaire de l'institution n'entraîne pas une certaine neutralisation des esprits. D'aucuns se sont posé la question : certaines sciences, disent-ils, y perdent de leur vigueur. Mais les conséquences sont surtout sociales. Le disciple et sa formation en souffrent, plutôt que le professeur parvenu à la maîtrise. Ne serait-ce pas une cause de stérilité partielle pour un enseignement, qui a par ailleurs tant de valeur ?

Mais nous ne pouvons nous laisser détourner de notre
ie par ce difficile problème, et il nous suffira de dire
e, puisqu'il ne peut y avoir de culture neutre, on ne
ut attendre d'une institution neutre qu'elle donne une
lture intégrale. A l'édifice, il ne manquera rien moins
e la clef de voûte, c'est-à-dire les principes métaphy-
ques et les vues de foi qui donnent leur unité aux de-
és du savoir et à l'action humaine.

A plus forte raison en serait-il ainsi s'il arrivait que
neutralité de l'institution, pour reprendre un mot de
. Gilson, cessât d'être un fait pour devenir un idéal,
si elle se confondait avec un laïcisme qui, comme l'a
rit M. Gilson, « au lieu d'être une neutralité..., est
e religion ».

Que faut-il attendre dès lors des palliatifs et des re-
èdes dont nous parlions tout à l'heure : christianisa-
on du milieu par l'Action catholique, entrée des catho-
ues dans l'Université, cercles complémentaires ?

Nous répondrons qu'il faut en attendre les fruits les
us heureux pour la culture et le perfectionnement indi-
duel de ceux qui en usent, mais qu'ils sont hors de
oportion avec le but à atteindre : ils ne touchent pas
fond du problème, qui est celui de la valeur des ins-
utions.

Espère-t-on que l'entrée de catholiques dans l'ensei-
ement universitaire changera la nature de l'institu-
on ? Cette hypothèse a quelque chose de blessant pour
universitaires non-croyants, qui ont le droit d'exiger
e l'institution neutre dont ils font partie conserve
yalement ce caractère, et pour les catholiques eux-
êmes dont elle suspecte la droiture. Laissons la pa-
le à un professeur de l'Université, M. Gilson : « Ne
oyons pas, dit-il, qu'un catholique qui entre dans l'en-
ignement de l'État fasse pénétrer le catholicisme avec

lui. Celui qui se dévoue à l'enseignement libre dans un
école, un collège ou une Université catholique, aura
devoir et la joie d'y enseigner en catholique; cette jo
sera la plus grande consolation qu'il pourra espérer d
ses sacrifices; il l'aura méritée; mais que l'autre ne pr
tende pas l'avoir : il ne l'aura pas, parce qu'il n'y a pa
droit. Une école catholique est faite pour donner un en
seignement catholique, une école de l'État est faite e
principe pour donner un enseignement qui soit neutr
si vous y entrez, vous devrez observer la règle du jeu.
« Je ne vous dis donc pas de ne pas entrer au servic
de l'État, j'y suis moi-même; je vous demande simple
ment, si vous y entrez, de ne pas décorer votre activit
du titre d'apostolat catholique, car vous serez un catho
lique professeur, mais non pas un professeur catholiqu
et ce n'est pas la même chose[2]. »

Souhaitons donc que le plus grand nombre possib
de fonctionnaires de l'État puise dans le catholicism
les ressorts personnels de leur activité professionnell
le service de l'État, certes, n'en souffrira pas. Rendon
hommage avec admiration aux effets bienfaisants d
leur présence, à l'heureux rayonnement de leurs convic
tions personnelles sur leurs collègues et leurs disciples
Mais à supposer que leur nombre croisse jusqu'à forme
une majorité, — ce qui n'arrivera jamais, remarquons
le, dans un pays où les catholiques sont eux-mêmes un
minorité, — qui donc oserait donner à ces catholique
professeurs le conseil — inapplicable, du reste — de s
transformer en professeurs catholiques? Il s'agit ici
nous le répétons, de la valeur des institutions; l'institu
tion a sa nature, son statut, sa loi, son action propre

2. E. Gilson, *Pour un Ordre catholique,* Desclée de Brouwer
1934, pp. 195-196.

ndépendante de celle de l'individu qui se met loyalenent à son service.

Croit-on arriver à un résultat plus décisif par des *organisations estudiantines,* établies soit en marge de l'Uiversité, soit dans le milieu universitaire lui-même, omme la J.E.C. ? Personne plus que nous n'a foi en es formes d'Action catholique, personne ne fonde sur lles de plus grands espoirs et n'estime davantage les ésultats acquis. Mais il est évident qu'on ne peut atendre d'une action que des résultats proportionnés avec a méthode et son objet. Or ce ne sont pas les étudiants ui constituent l'Université, ou du moins qui lui donent sa valeur culturelle, ce sont les maîtres et les méhodes de leur science qui donnent à l'institution sa vaeur éducative. Ce sont eux qui cherchent et qui décourent, qui enseignent et qui éduquent. Certes, les étuliants leur apportent une collaboration vivante et acive; l'enseignement universitaire est une collaboration ntre maîtres et disciples, mais les uns donnent, les aures reçoivent, et leur droit — ils le savent bien — est le recevoir. Il faut le dire avec clarté et avec fermeté : les mouvements comme la J.E.C. sont, en vertu du om même qu'ils portent, des mouvements non pas uniersitaires, mais estudiantins; ils n'atteindront jamais ue la population estudiantine de l'Université; ils ne 'atteindront même jamais tout entière, et n'auront praiquement qu'une action partielle sur chacun de ceux u'ils atteignent dans un milieu de culture statutairenent neutre. En réalité, c'est son corps professoral et on statut qui donnent à l'Université sa note spécifique, t l'Action catholique estudiantine ne peut atteindre ni un ni l'autre, sinon en certains de leurs effets.

Nous savons bien aussi quelle heureuse et profonde

influence exercent, en marge de l'Université, des cercles ou des groupes d'étude qui complètent la formation chrétienne des étudiants. Mais si l'on peut user d'une Université catholique, n'est-il pas illogique de consumer temps et forces à redresser ou compléter une culture qu'on aurait pu recevoir intégralement chrétienne? Surtout, quel est le professeur digne de ce titre qui ne sourirait devant l'illusion de ceux qui croiraient pouvoir effacer la marque que l'enseignement magistral et continu d'une science laisse sur des esprits vraiment faits pour la recevoir? Ceux-là seuls contesteraient cette emprise qui ignoreraient la nature complexe de la culture et ce qu'est un maître. C'est celui qui donne la science qui laisse son empreinte sur l'esprit du disciple, et c'est justice. Or il se trouve que cette emprise indélébile est ce qu'il y a de plus précieux dans la formation universitaire. Il se trouve aussi que parmi les disciples, ceux-là en sont le plus profondément marqués qui sont les plus intelligents, les plus dignes de la formation universitaire, — les vrais chefs de demain.

On peut le dire sans crainte d'être démenti par ceux qui ont l'expérience de la vie intellectuelle et de la vie chrétienne. Nous faisons abstraction, bien entendu, des cas strictement individuels : le problème que nous débattons est un problème d'institution. Or combien de fois l'expérience ne permet-elle pas de le constater : la pratique de l'Action catholique, les cercles, les convicts, développent chez ceux qu'ils atteignent une vie morale et surnaturelle non seulement intense, mais admirable. Ils forment des chrétiens d'une moralité splendide et conquérante; quelques-uns iront jusqu'à la vie du cloître, et ceux qui demeureront dans le monde, y seront d'énergiques lutteurs. Mais dans combien de cas restera-t-il chez les meilleurs des zones d'intellectualité qui

sont pas baignées et imprégnées de christianisme, rce que la science leur a été donnée laïcisée et neutrasée. De là des domaines réservés, qui gardent la marie de la neutralisation originaire. Parfois les intéress eux-mêmes l'ignorent, mais le plus souvent c'est à s réserves et ces défauts qu'ils tiennent le plus, comme ce qui leur est le plus personnel.

Nous arrivons, je crois, au cœur et au terme du déit. Un catholique qui veut arriver à la culture, — et ut jeune homme qui entre à l'Université doit avoir tte ambition, — cultive les sciences selon leur méòde propre et pour leur fin propre. Il en apprend la chnique, et s'il affirme quelque chose, il veut n'être u que sur ses preuves. Mais, dit M. Gilson que je cite core; « un vrai catholique en tant que catholique ne endra jamais aucune science pour une fin en soi. En i, si diligemment que le savant étudie la nature pour e-même, le chrétien la rapporte à Dieu par sa foi. ela n'empêche pas les mathématiques de Pascal d'être aies ni les méthodes de Pasteur d'être fécondes... Une ucation chrétienne n'est pas seulement celle qui fait pel aux sciences sacrées, mais celle qui fait appel à ute science quelle qu'elle soit, dans un esprit chrétien. enseignement catholique libre n'est donc pas simpleent une institution où l'on enseigne la doctrine chréenne en plus du reste, mais où l'on enseigne même le ste dans un esprit chrétien [3]. »

Un tel enseignement ne peut être donné sans Univerés catholiques. Il faut, sur le plan ultime de la culre, en chaque pays, un certain nombre d'institutions

3. Gilson, *op. cit.*, pp. 167-168.

où *chacune* des sciences soit étudiée dans la lumière de foi et progresse à cette clarté. Il faut des institutions où *toutes* les sciences soient cultivées dans leur ensemble, et où la diversité du savoir humain soit mise en rapport avec les vérités divines. Seules ces institutions seront en mesure de donner une culture pleinement humaine, de former des hommes en qui s'harmonisent et se compénètrent la science, l'action et la foi. Une telle œuvre ne peut être le fait d'individus si méritants soient-ils, travaillant au sein d'institutions statutairement neutres, ou travaillant en marge de ces foyers à la vie desquels ils ne participent pas. Il y faut une institution avec ses ressources en hommes et en instruments de travail, un corps universitaire qui par sa variété reflète la diversité du savoir humain, et par son unité lui rende son harmonie sous le regard de la foi.

Les Universités catholiques ont donc une fonction qui leur est propre. Elles ne doublent pas les Universités d'État, elles ne rivalisent pas avec elles; elles remplissent une mission différente : si faibles que soient leurs moyens d'action actuels, comparés à l'immensité de leur tâche, elles demeurent dans le monde des institutions grâce auxquelles notre civilisation travaille encore à devenir une chrétienté [4].

4. Cette distinction des buts permet d'établir entre Universités catholiques et Universités d'État le principe d'une collaboration. « Je me souviens qu'étant enfant, et passant le long des bâtiments alors presque neufs de la nouvelle Sorbonne, un de mes professeurs, qui était prêtre, me dit avec un soupir découragé : « Que voulez-« vous que l'Institut Catholique fasse contre une force pareille ? » Je ne sais pas pourquoi j'ai retenu ces mots, mais il m'a fallu du temps pour trouver la réponse. Ce que nous voulons que l'Institut Catholique fasse *contre* la Sorbonne ? Mais rien du tout. Sa fin propre n'est pas de lutter contre la Sorbonne, mais de travailler pour l'Église, et c'est ce qu'il fait » (Gilson, *op. cit.*, p. 175).

IV

C'est vers la chrétienté et vers l'Église, en effet, qu'il aut regarder, en définitive, pour comprendre la nature t le rôle social des Universités catholiques.

L'Église a-t-elle donc une *fonction universitaire* à emplir? Oui, parce qu'elle a une mission civilisatrice. Elle est chargée de ramener à Dieu l'humanité tout ntière. Il faut donc que la plus haute des activités huaines, — la recherche de la science, la découverte de a vérité, l'invention créatrice, — soit elle-même assuée dans l'Église. Il faut qu'en tout domaine de culure, le chercheur ou le savant puisse en rencontrer un utre qui l'ait précédé, ou qui soit apte à le suivre, t qui porte témoignage à l'Église, non seulement par a vie privée, mais par son travail, sa science et sa foncon sociale. Christianiser *ab extrinseco* la culture et la ivilisation qui se seront développées en dehors de la foi st un non-sens; pour que le monde soit chrétien, il faut ssumer dans la vérité divine les principes de sa civiliation.

Cette mission universitaire, l'Église la tient encore e sa fonction d'éducatrice. La culture sous ses formes ıpérieures et dans ses sujets d'élite échappera-t-elle à ne christianisation intégrale? Se contentera-t-on d'air sur le plan de l'enseignement primaire ou de l'enignement secondaire? Singulière illusion! D'où ceuxtirent-ils leur valeur, leurs méthodes, leur orientaon? Auquel des trois degrés d'enseignement se forent les chefs?

Mais, nous le répétons, cette œuvre d'Église ne peut re faite que par des corps constitués : ainsi le veut ur tâche et la nature même de la science. Les Univer-

sités catholiques sont les institutions par lesquelles l'É-glise remplit une de ses fonctions : christianiser la culture et la répandre dans la société. L'influence des Universités catholiques, du reste, s'étend bien au-delà de leur propre enceinte : leur existence et leur vitalité sont la garantie de la liberté spirituelle de ceux mêmes qui travaillent dans les Universités d'État.

Il y a là une lumière qui est de nature à éclairer la conscience des catholiques, — étudiants, parents, professeurs. Même quand ils pensent en chrétiens, ils ont tendance à se placer à un point de vue égocentriste, légitime, certes, mais qui risque de masquer les vraies perspectives. Certes, chacun est en droit d'attendre de l'Université les moyens de se développer lui-même; mais il faut aussi que les catholiques sachent qu'en donnant leur nom aux Universités catholiques, ils collaborent à leur œuvre, ils remplissent une fonction de chrétienté et participent à la mission de l'Église dans le monde. Laïcs en qui le sacrement de confirmation a imprimé son sceau, ils sont responsables sur le plan temporel de l'accomplissement d'une mission qui est un des effets de l'Incarnation. Chaque chef de famille, chaque étudiant, doit comprendre qu'il collabore à une œuvre de chrétienté pour l'Église, à une œuvre de civilisation authentique pour le monde.

« Pourquoi cette indifférence des catholiques à l'égard de leurs Instituts catholiques? » écrivait naguère un professeur d'Université d'État. « La raison en est simple : c'est le manque d'esprit catholique. Ce qui s'offre à leur esprit lorsqu'on leur parle de ces choses, c'est l'idée vague que tout cela ne les regarde pas. »

Sans doute la vraie cause de la diminution du dévouement et de la réduction des effectifs est là : une moindre lumière de foi. Toutes les objections : à quoi bon un

el effort? n'est-il pas plus simple d'aller à l'État comme out le monde? grossissent à mesure que s'atténue la umière de foi. Surtout, l'idéal qui porte les parents à ouloir pour leurs jeunes gens, et les jeunes gens à vouoir pour eux-mêmes une culture intégralement chréienne, perd de sa force attractive et de son relief. Ils euvent, ils doivent pourtant l'adopter avec assurance. quoi bon nier que pour quelques-uns d'entre eux, l'enrée dans une Université catholique nécessite un choix néritoire, suppose des difficultés vaincues? Mais dans un nonde où comptera de plus en plus la valeur des homnes, on peut être sûr d'avoir à se louer un jour de n'aoir pas, dès sa vingtième année, cédé intérieurement au arti de la facilité, d'avoir adopté un idéal de culture ntégralement chrétienne.

Le choix de cet idéal n'inspirerait moins de fierté que i la lumière de foi venait à diminuer dans les âmes. Déelopper cette fierté et cette foi est, semble-t-il, un des bjectifs de l'Action catholique. « Tout ce que font les dèles pour promouvoir et défendre l'école catholique estinée à leurs fils est une œuvre religieuse et partant evient un devoir essentiel de l'Action catholique », écrit pape Pie XI dans son encyclique du 31 décembre 1929. 'Université fait partie intégrante et nécessaire de l'éole chrétienne; et comment ne retiendrait-elle pas parculièrement l'attention de l'Action catholique? Celle-ci pour but de rechristianiser la société; elle se condamerait elle-même à l'insuccès si elle négligeait ces foyers e chrétienté que sont les Universités catholiques.

J.-T. Delos,
professeur à l'Université catholique
de Lille.

Université catholique et Action catholique

Former des médecins, des professeurs, des ingénieurs ou des avocats, — approfondir les problèmes juridiques ou médicaux, se livrer à la recherche scientifique ou philosophique : telle est, semble-t-il, la tâche de toute Université, — et les Universités catholiques ne font pas autre chose, si ce n'est qu'elles le font dans une atmosphère chrétienne.

De leur côté, l'action sociale chrétienne et l'Action catholique, prises dans leur sens le plus large, s'efforcent de faire pénétrer concrètement l'esprit de l'Évangile dans les hommes et les institutions.

— Ces deux ordres d'activités paraissent nettement distincts, voire fort éloignés l'un de l'autre : ils semblent devoir, chacun de son côté, évoluer de façon autonome. Peut-on sans artifice établir entre eux un rapport un peu précis, comme semble le suggérer notre titre ?

On voit bien, sans doute, que les Universités catholiques, comme toutes les Universités, préparent les jeunes gens aux carrières libérales, en leur donnant la culture appropriée; et on admettra volontiers qu'en le faisant à la lumière de la foi, elles forment une élite particulièrement capable de travailler à l'organisation chrétienne des professions et de la société. Avocats, médecins, ingénieurs formés par les Universités catholiques sem-

ent destinés à être dans leur milieu les meilleurs arti-
ns de l'Action catholique.

Il ne faut pas sous-estimer la valeur du service que
ndent ainsi les Facultés libres à l'Action catholique et
ciale Leur collaboration resterait pourtant bien limi-
e s'il n'existait pas entre elles des liens plus essentiels.
vraie question est donc de savoir si, pour sa vie pro-
e, l'Action catholique a, ou non, besoin du concours
l'enseignement supérieur libre.

On voit toute l'importance du problème si l'on songe
la place que cette Action catholique tient maintenant
ns les préoccupations des chrétiens et dans l'apostolat
l'Église : ce n'est pas ici qu'il faut rappeler le dé-
loppement inespéré qu'elle a pris depuis que, spécia-
ée, elle a convié tous les fidèles à régénérer leur mi-
u pour instaurer une nouvelle civilisation chrétienne.
Mais cet essor nouveau fait-il vraiment souhaiter aux
litants catholiques de recevoir le concours accru des
cultés libres ? A en croire certains, il n'en serait rien :
protestent, au nom de leur expérience, que si leur
che est difficile, ils y suffisent pourtant sans l'aide de
rsonne. « Nous résolvons nous-mêmes les problèmes
i sont la trame de notre action, expliquent-ils, et nous
résolvons, presque sans les poser, par l'action et
ns l'action, en vivant notre christianisme et en vivant
vie de notre milieu : ce qui, pour nous, ne fait qu'un.
ulons-nous critiquer ou discuter notre action ? nous
ons nos réunions de dirigeants, nos journées d'étu-
s... Voulons-nous approfondir les conditions de notre
ion ? nous le faisons par nos enquêtes... »

On ira même sans doute plus loin : non seulement,
a-t-on, la collaboration des intellectuels est superflue,
is elle serait dangereuse : les militants d'un mouve-
nt ne connaissent-ils pas mieux que tous autres les

réalités qui sont leur vie, dans lesquelles ils sont plongés ? Les intellectuels, eux, sont d'un autre milieu, et leur intervention, pour parler franc, risquerait de tout brouiller.

Ainsi l'Action catholique pourrait-elle être tentée de proclamer qu'elle *se suffit entièrement à elle-même.*

Mais, poussant ses avantages, ne peut-on prévoir qu'elle pense un jour *suffire à tout*, et qu'après avoir décliné le concours de l'Université catholique, elle puisse espérer la remplacer avantageusement dans l'avenir ? Le processus serait logique. Car, d'une part, elle a conscience d'élaborer une pensée chrétienne qui pourrait suppléer peut-être à l'œuvre intellectuelle des Universités catholiques. Et elle a, par ailleurs, assez de confiance dans ses méthodes pour oser entreprendre la conquête du milieu universitaire, maîtres et élèves, et faire ainsi (dira-t-on) de l'enseignement officiel un enseignement chrétien. Une telle pénétration suffirait-elle vraiment à rendre inutile le travail des Facultés libres ? Ce problème a été traité plus haut par le R. P. Delos, et nous n'y reviendrons pas. Pour notre part, nous nous bornerons à examiner s'il est vrai que l'Action catholique et sociale est capable de résoudre elle-même tous les problèmes qu'elle soulève.

Nous sommes, quant à nous, persuadé que, dans la mesure même où elle a approfondi ses principes et ses méthodes d'action, elle ne peut se développer normalement sans le concours d'hommes porteurs d'une haute culture chrétienne, culture que les Universités catholiques ont pour mission propre de répandre dans le monde.



Cela n'a pas toujours été aussi vrai.

Les œuvres traditionnelles n'avaient guère à recourir

aux lumières de l'enseignement supérieur libre. Elles n'en avaient, pour leur vie même, qu'un besoin assez médiocre, et seulement dans la mesure où elles se préoccupaient de vulgariser les idées chrétiennes ou de faire œuvre apologétique. Mais qu'il s'agît de faire prospérer des patronages ou des cercles, de grouper hommes, femmes et jeunes gens pour la défense des libertés religieuses, il fallait, à coup sûr, de grands dévouements et des talents d'organisateur, mais point n'était besoin d'une réflexion approfondie ou d'études très poussées. Peut-être les organisations sociales faisaient-elles davantage appel au concours des universitaires : mais justement ces organisations devançaient leur temps dans la mesure où elles voulaient agir sur les institutions.

La nouvelle Action catholique, on l'a cent fois remarqué, est bien plus profonde. Elle ne borne plus ses ambitions à encadrer les fidèles, mais elle prétend transformer toute la vie individuelle et toute la vie sociale. Aussi soulève-t-elle, à chacun de ses pas, les questions les plus graves et les plus ardues. C'est qu'il s'agit de penser les conditions de vie d'un milieu, de comprendre les aspirations véritables, de faire le départ entre ce qu'elles contiennent de sain et de suspect, de saisir enfin le sens profond des institutions : car tout cela est nécessaire si l'on veut savoir où et comment peut s'insérer efficacement le christianisme.

L'expérience le montre bien : pour répondre aux besoins de leur activité quotidienne, les mouvements d'Action catholique doivent résoudre, tous les jours, de hauts et difficiles problèmes. Citons-en quelques-uns : quelle est la place des loisirs dans la vie de l'homme ? qu'est-ce au juste que la culture, est-elle une ou multiple ? quelle est la valeur et l'avenir de notre régime économique ? que signifie, en définitive, la désertion des campa-

gnes ? à quelles conditions l'homme peut-il réaliser sa personnalité au travail et s'y épanouir dans la joie ? On sait, par ailleurs, quelle place tiennent dans les préoccupations de tous les mouvements le problème sociologique des classes sociales et les multiples questions d'ordre économique, psychologique ou théologique que posent le mariage et la vie de famille. Et il faudrait aussi rappeler comment les méthodes de la J.O.C. et de la pré-J.O.C. requièrent des connaissances approfondies de psychologie de l'enfant et de l'adolescent, voire de psychotechnie pour l'orientation profesionnelle...

On ajouterait facilement d'autres exemples à une liste qui reste fort incomplète : telle quelle cependant, elle permet de mesurer le nombre et l'importance des problèmes soulevés par l'Action catholique et sociale.

Elle nous permet aussi d'affirmer avec une grande énergie que les militants catholiques ne peuvent mener à bien leur entreprise s'ils ne s'appuient sur une haute culture chrétienne.

... Voulons-nous dire par là qu'il faille être cultivé pour faire de la J.O.C. ? Ce serait mal poser le problème. La vraie question est celle-ci : à eux seuls, les jocistes peuvent-ils *voir* et *juger* à fond tous les faits qui sont la matière de leur action ?

Nous n'hésiterons pas à répondre par la négative. Car c'est une illusion, à notre avis, de s'imaginer qu'il suffise d'avoir un esprit droit et un cœur généreux, ou même d'être loyalement et totalement chrétien, pour pouvoir, *ipso facto,* penser son action et résoudre tous les problèmes qu'elle pose. Le meilleur jociste peut-il compter sur ses dons de militant pour décider s'il est possible ou non de réaliser une culture prolétarienne autonome ? Le militant de la C.F.T.C. peut-il faire appel à son expérience de la vie ouvrière pour se faire une

dée juste du capitalisme ou du contrôle des changes? S'ils avaient la hardiesse de s'y risquer, il faudrait craindre que, faute de pénétrer la complexité de ces questions, ils ne pussent éviter de tomber dans un moralisme superficiel ou un verbalisme inefficace.

Ceci ne revient pas à nier que les militants catholiques puissent trouver, dans leur action, au moins un commencement de culture : les contacts humains qu'elle leur offre, la formation religieuse qu'elle implique, l'effort de compréhension des mœurs et des institutions qu'elle leur demande, tout cela ne va pas sans activité de l'esprit ni un fructueux exercice de la réflexion et du jugement. Mais cette formation, dans la mesure même où elle constitue un enrichissement authentique de l'intelligence, ne créera pas chez son bénéficiaire une satisfaction définitive; tout au contraire, elle lui fera mieux sentir ce qui lui manque encore pour suffire à son action, et elle éveillera chez lui cet émouvant appel à une culture plus haute que nous rencontrons chez les meilleurs militants ouvriers ou paysans.

Ce n'est pas à eux, mais à ceux qui de l'Action catholique auraient surtout pris les formules et les recettes, qu'il faut rappeler que les réalités profondes se refusent habituellement à l'observateur novice. Nous le savons, en effet, c'est un métier aussi que de penser et sans doute le plus difficile : c'est dire qu'il ne va pas sans apprentissage, mais qu'il exige toute une discipline de l'esprit acquise au prix de longs et pénibles efforts.

Cela est vrai de la réflexion, en général. Mais cela est encore bien plus clair lorsqu'il s'agit d'approfondir un sujet déterminé : médecine ou sociologie, droit ou économie, psychologie ou science de la nature, chaque catégorie de problèmes requiert un spécialiste qui, par

une longue intimité, se sera préparé à les pénétrer. Pour en douter un instant, il faudrait être bien ignorant ou bien naïf.

Toute action appelle donc impérieusement le concours d'une pensée entraînée à l'abstraction et rompue aux méthodes de chaque discipline scientifique : où le trouverait-elle sinon parmi les *universitaires,* maîtres et disciples, c'est-à-dire parmi ces hommes qui ont consacré de longues années à conquérir une culture générale et les diverses cultures scientifiques ?

Mais il est une autre raison qui impose leur collaboration. Non seulement l'action ne confère pas un jugement impeccable sur toute chose, mais encore elle risque de déformer le jugement si elle ne trouve un correctif dans une formation éprouvée de l'esprit.

L'action, en effet, « particularise ». Il y a une culture générale, il y a des idées générales, et même en un sens, toute idée est générale. En revanche, une action n'est efficace que dans la mesure où elle est étroitement adaptée aux conditions concrètes, et donc rigoureusement individuelles, auxquelles elle s'applique. Par définition, toute action est particulière, et, pour employer notre langage courant, *spécialisée.*

Mais qui dit *spécialisation* dit *limitation.* Sans doute, l'homme d'action aura des problèmes de sa vie une intuition particulièrement riche parce qu'il y engage à fond tout son être; mais cette vue immédiate est myope : immergé dans le concret, il voit mal, s'il ne méconnaît purement et simplement, les problèmes extérieurs à son champ d'action; souvent même, il verra mal ses propres problèmes, faute de pouvoir les situer à leur place dans un ensemble.

Cette double servitude ne va pas sans créer un danger des plus graves dans l'ordre même de l'action : elle

risque d'empêcher toute collaboration profonde et durable entre les organisations d'Action catholique ou d'Action sociale. Le commun esprit de l'Évangile peut incliner les cœurs à la charité; mais il ne suffit pas à réaliser une harmonie spontanée entre les aspirations contradictoires, au moins à première vue, des diverses parties en présence. Or puisqu'ils bornent leur horizon à un milieu, puisqu'ils vont même parfois jusqu'à se complaire dans un particularisme de classe, comment les mouvements bourgeois et ouvriers pourraient-ils transcender des oppositions trop sensibles pour trouver un terrain d'entente dans une connaissance objective des réalités profondes ?

A ce péril il n'est pas d'autre remède que de prendre du recul, de se dégager des soucis trop particuliers qu'impose une action immédiate : il faut de l'indépendance et un certain éloignement pour pouvoir entreprendre une étude impartiale.

Mais croit-on qu'il soit humainement possible à ceux qui peinent aux prises avec une matière ingrate, lourde et fuyante, de s'en dégager pour prendre leurs distances ! Non, ici encore, de toute évidence, il faut compter sur une aide extérieure, celle d'hommes qui, par formation, aient l'habitude des larges vues et l'indépendance de la pensée désintéressée : ces hommes, qui doivent être préparés à embrasser les problèmes généraux aussi bien qu'à étudier les problèmes particuliers avec une stricte objectivité, ce seront encore une fois les universitaires, que les études supérieures prédestinent à être des agents d'unité.

... Dira-t-on que nous faisons la part trop large aux « intellectuels » ? Mais il suffit de faire appel à l'expérience la plus banale pour constater que nous n'exagérons rien en disant que l'Action catholique, comme

toute action un peu profonde, ne peut se passer de leu concours.

Pour faire court, bornons-nous à l'exemple, plus significatif, de l'action populaire. Remarque-t-on asse que les créateurs et les principaux chefs du mouvemen ouvrier sont tous des intellectuels, et presque tous de bourgeois : Marx, Jaurès ou Lénine dans le passé Blum, Vandervelde ou De Man, aujourd'hui. Et si nou prenons la J.O.C., n'oublions pas qu'elle a pour fondateur un homme d'une forte culture philosophique e théologique. Allons plus loin, et sachons voir que dan la plus modeste section jociste, il y a un universitaire sans doute, l'aumônier est d'abord représentant d Christ et porteur de son message; mais il est aussi, plu humainement, porteur d'une culture acquise au cour d'études secondaires classiques et d'études supérieure qui, pour n'être pas toujours faites dans une faculté d théologie, n'en sont pas moins rigoureusement du typ universitaire : et c'est comme tel qu'il fait bénéficier d sa formation intellectuelle les jeunes ouvriers auxque il apprend à réfléchir, à juger, à contrôler leurs intuitions et à éprouver la rigueur de leurs raisonnements. C'est assez dire ce que perdrait la J.O.C. si elle devai se refuser tout concours extérieur au monde ouvrier

Mais si les aumôniers ont une bonne culture général ils ne prétendent pas à une culture universelle. C'es pourquoi l'Action catholique et l'action sociale chrétienn n'ont pas seulement besoin de Grands Séminaires : elle ont besoin aussi d'Universités, et, ajoutons-le tout d suite, d'*Universités catholiques*.



C'est ce qu'il nous reste à démontrer, car l'idée pou

rait venir que des esprits formés par l'enseignement officiel apporteraient fort bien à l'Action catholique tout le concours qui lui est nécessaire.

Cela serait vrai si elle pouvait se contenter de l'aide de purs techniciens dont l'orientation philosophique ou religieuse resterait chose indifférente. Mais comment les militants, qui veulent mettre tout le christianisme dans toute leur vie, pourraient-ils se satisfaire d'une pensée formée et grandie en dehors de ce christianisme ?

Et, en effet, il n'y a pas plus de coupure dans la pensée que dans l'action. Agir, c'est prendre parti; agir chrétiennement, c'est dans toute sa vie rester fidèle à son « parti pris » chrétien. Et de même, se cultiver, c'est apprendre à juger : or, on ne peut juger de rien sans prendre parti, et, qu'on le veuille ou non, sans prendre parti sur tout. La pensée du chrétien, comme l'action du chrétien, doit à tout moment confesser la vérité à laquelle il croit. Et cela n'implique pas seulement la ferme adhésion à une doctrine; cela réclame aussi l'amour de la vérité, l'amour, non pas platonique, mais efficace, des hommes et du monde, de la création et de son Créateur.

Nous ne trouverons donc une pensée intégralement chrétienne que chez des hommes dont la culture, intellectuelle et morale, sera toute chrétienne : chez des universitaires chrétiens... Mais ne nous suffirait-il pas de faire appel aux catholiques, maîtres et disciples, qui portent fièrement leurs convictions religieuses dans les Universités de l'État ?

La solution semble d'autant plus élégante qu'elle permettrait à l'Action catholique de se suffire complètement à elle-même par l'ingénieux détour de la collaboration de ses diverses formations spécialisées; ainsi, par exemple, la J.E.C. et la J.I.C. viendraient seconder l'ef-

fort de la J.O.C. et de la J.A.C.; mieux encore, il pourrait exister un mouvement spécialisé d'universitaires, dont on attendrait naturellement le concours pour résoudre les problèmes soulevés par l'action ouvrière ou paysanne. Écartons pourtant sans hésiter cette formule séduisante : les mouvements d'intellectuels chrétiens, comme les autres, ont à penser et à agir en fonction d'un milieu; dès lors qu'ils seraient réunis pour une œuvre d'Action catholique, ils ne se consacreraient plus à l'étude de questions d'intérêt général : c'est aux besoins de leur milieu qu'ils s'efforceraient de répondre. Ce n'est pas à dire d'ailleurs que leur effort ne puisse être profitable qu'à eux-mêmes : capables de pousser plus à fond l'étude des grands problèmes communs à toutes les classes sociales, ils rendront par là même d'importants services à toute l'Action catholique. Mais ceci ne peut aller très loin : et on voit mal la J.O.C. ou la L.O.C. s'en remettre à la J.E.C. ou à un mouvement de bourgeoisie chrétienne de penser pour elles les questions qui les préoccupent.

Reste une solution, plus sérieuse peut-être, et qui, en tout cas, rallierait plus facilement de nombreux suffrages. Elle consiste à faire confiance au travail *individuel* auquel tant de chrétiens convaincus se livrent dans le cadre de l'enseignement officiel.

On ne pourrait sans injustice sous-estimer le courage intellectuel de ces maîtres souvent admirables, ni méconnaître la liberté fort large, somme toute, que leur reconnaît l'État français. Mais il n'en reste pas moins que le plus simple loyalisme envers une institution dont le principe est, en fait, la neutralité, interdit aux catholiques membres de l'Université de donner un enseignement officiellement chrétien. Sans doute pourront-ils, sinon faire état de leur foi, du moins y puiser leur inspi-

ation personnelle : mais ne voit-on pas quelle entrave :e régime en porte-à-faux impose à leur propre ré-lexion ? Car il faut encore tenir compte du poids énorme le l'atmosphère religieuse où ils sont plongés — et de la lifficulté où ils se trouvent d'instituer une collaboration ›ofonde avec des collègues séparés d'eux par le plus ssentiel.

Osons donc affirmer que l'Université officielle, en tant ju'institution, est dans l'impossibilité morale d'épa-ouir vraiment, et, *a fortiori,* de transmettre une pensée t une culture chrétiennes.

***

Si nous voulions résumer cet exposé, peut-être se-ions-nous tenté de le réduire à ces trois formules qui 'enchaînent les unes les autres : pas d'action profonde ans culture — pas d'Action catholique sans culture hrétienne — pas de culture chrétienne sans Université atholique.

Mais, pour ne pas en rester à ce schéma rudimentaire, isons plutôt que l'Action catholique et sociale n'a pas, 1 définitive, d'autre objet que de créer une *civilisation hrétienne* : ce qu'elle veut, en effet, ce n'est pas seule-ient faire des chrétiens, mais faire une chrétienté, 'est-à-dire une société nouvelle où les institutions et :s mœurs seront pénétrées de christianisme. Or, selon ne définition du R. P. Delos (auquel, pour le dire en assant, ces lignes doivent beaucoup), la civilisation, c'est l'intelligence agissant dans le monde, la mise en :uvre d'un idéal dans l'histoire ». Ainsi, créer une ci-ilisation chrétienne, c'est, en un sens, un travail à ire, une entreprise à mener, une œuvre à réaliser : :la implique donc une action, l'*Action* catholique. Mais

cette œuvre consiste à incarner dans la matière un
idée chrétienne du monde : élaborer cet « idéal histor
que concret », dont parle Maritain, cela ne peut se fair
sans une profonde culture chrétienne, et donc sans Un
versité catholique.

C'est assez dire, croyons-nous, combien la collabo
ration de l'Université catholique et de l'Action cathol
que et sociale est dans la nature des choses.

Cette collaboration sera d'autant plus féconde, d'ai
leurs, qu'elle évitera la confusion des tâches : il import
au bien de tous que chacun fasse son métier : les un
versitaires chrétiens ne vont pas aller régenter les mou
vements d'Action catholique; et ils ne dispenseront pa
non plus les militants de ces mouvements de l'effort i
remplaçable de réflexion qu'ils doivent porter sur le
conditions concrètes de leur entreprise. Mais sans em
piéter sur leur indépendance de pensée ou d'action, il
les feront bénéficier de leur culture en leur apportan
l'aide d'une pensée plus exercée, plus dégagée de l'im
médiat, plus maîtresse d'elle-même. Soyons sûrs, en re
tour, que les « intellectuels » ne trouveront pas moin
à s'enrichir en vivifiant une réflexion souvent tro
abstraite au contact d'une pensée très proche du réel e
d'une expérience qui met les idées à l'épreuve de la vie

René Théry.

LES LETTRES ET LES ARTS

. MORIENVAL. *Villiers de l'Isle-Adam.*

De son vivant, Villiers n'eut guère qu'une réputation d'excentrique et ne goûta que des admirations de cénacle. Il demeura obstinément ignoré de la « littérature officielle ». Il ne fut rien dans la Légion d'honneur, et quand, pour s'amuser, il demanda les palmes, on les lui refusa. D'où vient ce revirement, dont les manifestations de l'an dernier furent l'éclatant témoignage?

.-J. FESTUGIÈRE. *Enfants aveugles.*

C'est le fond même du problème religieux qui se trouve ici en question.

NOTES ET CHRONIQUES

a collection « Présence », par P. ARROU. — *Histoire de Grand Dadais*, par A.-J. BATAILLARD.

INÉMA, par P. VILLOTEAU : *Le Châtelet à Hollywood; Noix de coco; Babitt en vacances; Une dame de l'écran.* — *Le film documentaire allemand*, par P. DE GUILLOUTET.

E MOIS ARTISTIQUE (FÉVRIER), par G. POULAIN.

Villiers de l'Isle-Adam

Puisque pour le centenaire de sa naissance, Villiers d
l'Isle-Adam fut brillamment célébré, qu'il reçut tous l
hommages : commémorations, appositions de plaques
discours dans sa Bretagne natale et à Paris, soirée à
radio, articles de presse et exposition de souvenirs,
ainsi l'auteur de *Tribulat Bonhomet* et de l'*Ève futu*
est entré dans l'histoire littéraire, cela vaut d'être com
menté.

Le fait n'est pas mince. C'est une réparation offer
par le XXe siècle à un grand génie longtemps méconn
De son vivant, Villiers n'eut guère qu'une réputatio
d'excentrique et ne goûta que des admirations de c
nacles. Il demeura obstinément ignoré de ce qu'on do
appeler *la littérature officielle,* celle des Académies, d
salons, des dictionnaires, des manuels et des prix,
seule que les contemporains connaissent, admettent
honorent. Villiers ne fut jamais rien dans la Légio
d'honneur; un jour, il s'amusa ironiquement à dema
der les palmes; on les lui refusa parce qu'il était inconn
ce qui était strictement vrai. Nous ne le trouvons men
tionné dans aucune des éditions du *Dictionnaire des Co*
temporains, de Vapereau (dont la dernière a 1700 pages
Gustave Lanson l'ignore. Faguet de même. Jules Lema
tre comme Barbey d'Aurevilly n'écrivent son nom qu
propos de théâtre et sans le distinguer de la foule..
Cette méconnaissance est générale jusqu'à ce que Huy
mans l'honore dans sa galerie d'originaux d'*A rebour*

Elle a failli durer pourtant après la mort de Villiers même. Jugez par ce petit fait. M. Henry Bordeaux, débutant, avait écrit sur Villiers de l'Isle-Adam une longue étude, d'ailleurs consciencieuse et fouillée; il la publia en brochure, puis l'inséra dans son premier volume de critique, *Ames modernes* (1895). Paul Bourget en lui faisant compliment de son travail, lui reprocha toutefois d'avoir placé « un artiste de la génialité de Loti » à côté « d'un imitateur comme Villiers ». Cette opinion eut tant de poids que, dans la seconde édition d'*Ames modernes* (1912), le nom de Villiers de l'Isle-Adam disparut de la couverture du livre, où subsistent ceux de Pierre Loti, Edouard Rod, J. Lemaître, Hérédia, Ibsen. L'étude sur Villiers n'est pas abandonnée; elle est reléguée à l'appendice. Qu'en dirait aujourd'hui M. Henry Bordeaux?



Les temps ont donc changé. Villiers de l'Isle-Adam a été sauvé de l'oubli par son art, qui est d'une grand écrivain malgré les défauts de son époque (dont il fut terriblement), par son amour de la grandeur, par sa violente réaction contre toutes les bassesses, par son interprétation surprenante du merveilleux scientifique, et aussi par sa fidélité au moins traditionnelle à la foi chrétienne.

L'homme a retenu les sympathies parce qu'il fut une victime sincère, passionnée et convaicue de sa vocation d'écrivain; sa misère matérielle a souvent été la conséquence de sa hauteur d'âme; il est émouvant que son œuvre multiple et curieuse, excitante, riche d'originalités inattendues, forcée souvent à l'encontre de la banalité, soit restée incomplète en bien des points à cause du tragique de ses conditions d'existence, et parce que les sujets étreints sont si vastes qu'on ne sait si aucun écrivain les absorberait. Villiers tente trop souvent l'impos-

sible. Ses grandes œuvres dépassent le lecteur ordinaire et par leur densité, et par ce qui y manque, dont l'appréciation exigerait de hautes connaissances. Ésotérique et romantique, Villiers achève sa séduction parce que sous l'éclat de sa forme, il est d'une lecture inépuisable.

L'aventure de sa vie a servi à la fois et nui au succès de son œuvre. Il arbore un grand nom, dont le panache gêne la bourgeoisie pénible des Zola et des Sarcey. Quelle histoire magnifique et curieuse ce serait, que celle de l'aristocratie française survivant à ses privilèges au XIXe siècle! Villiers est l'aristocrate pauvre, état insoutenable au temps de Georges Ohnet, car on ne pardonnait son titre au noble que s'il avait de l'argent. La considération publique pouvait se retrouver par un beau mariage. Villiers se croyait pour cela trop grand seigneur, et il en pâtit.

Son ascendance, dont il était très fier parce qu'elle le rattachait aux grands maîtres de Malte, a paru authentique. Mais sa famille proche ne semble pas être restée intégrée dans la société aristocratique, gros défaut qui explique pour une part sa bohème. Elle paraît s'être déclassée d'abord par les suites de l'émigration; le père de Villiers était par ailleurs un chimérique chercheur de trésors, dont la vie fut une suite de déceptions de tous genres. Autre misère que celle de l'argent : Villiers n'est pas socialement encadré.

Il est aussi bohème de lettres; d'une haute bohème très différente de celle d'un Mürger ou d'un Champfleury, bohème non seulement parce qu'il vit dans un milieu fantaisiste, qu'il est prince consort dans le salon de Ninon de Villard, où s'attardent des artistes comme Charles Cros, Sivry et lui-même tandis que les malins ne font que passer; il est bohème surtout parce qu'il n

aura jamais faire de sa littérature un métier, et qu'il 'a point d'autres ressources.

La légende lui a prêté des professions excentriques; n prétend qu'il fut mannequin de boxe; Goncourt a fait n sort à un cancan qui le raconte jouant les malades uéris dans un salon médical. Ses occupations vraies irent sans doute plus humbles encore, car on ne trouve as à son gré de ces métiers pittoresques qui donnent iatière à échos. La seule certitude est qu'il gagnait maisément sa vie. Les journaux accueillaient bien sa rose, si brillante et recherchée qu'elle fût; son art difcile ne se pliait pas à une production régulière. Il ne ouvait pourvoir les éditeurs avec l'exactitude d'un ourget, ou d'un Jules Verne.

Faute de ressources, il campait dans la vie, usant de es meilleures années comme d'un provisoire; on a beau tre un grand écrivain, les nécessités matérielles sont ourdes et quotidiennes; faute qu'il pût les vaincre, elles esèrent sur lui d'un tel poids qu'à la fin de sa vie il geait sa femme de ménage, ou logait chez elle : un iariage *in extremis* dévoila cette autre pitié. Contraste e toutes ces splendeurs du nom, de l'imagination poétiue, du style, et même de l'intransigeance du caractère vec cette misérable vie.

Ne le dira-t-on point encore bohème de religion, et iême de philosophie? Villiers n'a pas cessé de se croire irétien, et à partir d'une certaine époque il le sera véridblement, sauf la pratique. La pratique, est-ce seuleient l'incohérence de sa vie qui l'empêche d'y revenir? 'est aussi sa conception du catholicisme. S'il a accepté aditionnellement la foi de ses ancêtres, il a été conaincu longtemps qu'il fallait la doubler d'une philosonie étrangère. C'est un point important, que l'on nous ermettra d'examiner.

Comme un grand nombre des écrivains du XIXe siècle, et même d'aujourd'hui, Villiers de l'Isle-Adam connaît peu l'existence de la théologie, et est mal informé de ce que peut être une philosophie chrétienne. Il s'imagine que le catholicisme se limite à ce que tout le monde en sait, ou plutôt ne sait pas. Vers la fin de sa vie, il se moquait des gros volumes que publiaient certains de ses camarades en s'exclamant : « Un catéchisme ne coûte que deux sous. » Et certes, il y a tout dans ce catéchisme qui ne coûtait que deux sous, et pareille phrase eut ravi Raymond Brucker. Pourtant, à moins d'être capable d'en développer soi-même toutes les parties, et encore, un écrivain qui veut traiter des plus hauts thèmes, a besoin d'une instruction plus poussée. On a l'impression que Villiers, exactement comme un Balzac au catholicisme si étrange, ne se doutait pas qu'il y avait quelque chose à apprendre.

Villiers fit dans sa jeunesse, en 1862 exactement (il avait vingt-quatre ans, donc), un séjour à Solesmes, dont il tira longuement et naïvement gloire. Il parlait volontiers dans les milieux littéraires de ses relations avec Dom Guéranger, au point qu'une légende naquit, selon laquelle Villiers avait été élevé à Solesmes comme pupille. Une phrase de Dom Guéranger figure en épigraphe au premier roman de Villiers, *Isis,* publié la même année 1862. Mais Villiers profita-t-il de ce séjour pour s'instruire de ce qu'il ignorait du christianisme ? Il est probable que les moines le laissèrent fouiller à sa guise dans leur bibliothèque, l'imaginant assez averti, et qu'il n'y sut rien trouver de ce qu'il lui aurait fallu [1].

1. Pourtant, il y découvrit la *Mystique,* de Goerres; mais il ne dut en voir que la *mystique naturelle,* et sans préparation suffisante.

Nous le voyons, en effet, à la même époque — et son *sis* en est le reflet bien plus que de ce qu'il aurait pu ipprendre de Dom Guéranger — se griser d'une sorte le philosophie qu'il prend pour de l'hégélianisme, et qui :n gros se résume à identifier le penseur et la chose pen-ée. Le point sur lequel il faut attirer l'attention, c'est jue, pour Villiers de l'Isle-Adam, à cette époque, cette hilosophie est complémentaire du christianisme. Il croit e christianisme nécessaire; il le juge seulement trop orné dans ses manifestations pieuses, et il cherche au-lelà un système de pensée capable de satisfaire l'esprit. l n'a pas à examiner le thomisme, pour l'excellente rai-on que si par hasard il en sait le nom, il ignore complè-ement ce que cela peut être, et n'imagine pas que le hristianisme puisse ainsi être épanoui. Son esprit a be-oin de quelque chose d'un peu rare et d'apparence éle-ée. L'hégélianisme lui paraît capable de le satisfaire.

Il tint à cette conception assez fort et assez long-emps pour que Léon Bloy, quand il le connut, en fût ffrayé dans son orthodoxie. Cette philosophie, à défaut 'une meilleure, lui fournissait les moyens d'aller au-elà des apparences immédiates, mais elle a singulière-ıent alourdi telles de ses œuvres comme *Isis*, *Axel*, ont elle constitue la partie essentiellement périmée. 'érimée non seulement parce que fausse et n'épousant as le réel, mais parce qu'elle ne fut jamais pour Villiers e l'Isle-Adam qu'une parade et un emprunt. Le fond e son être est demeuré catholique, et la plus grande artie de son œuvre est dans cette direction.

Sauf le court séjour à Solesmes, dont il s'exagère importance, Villiers à ses débuts n'a pas d'autres rela-ons catholiques dans la littérature que Baudelaire, ors converti, mais converti sans pratique, sans réelle

information sur les choses religieuses (et sans grand
fixité : il serait peut-être plus exact de dire à demi con
verti). De Baudelaire d'ailleurs, Villiers ne tire que s
très sensible imitation d'Edgar Poe; Bourget aurait ra
son de la lui reprocher, s'il ne se trouvait que les formu
les de Poe s'accordaient avec son propre génie. En outre
si la recherche de l'étrange, du bizarre, de l'extraord
naire sera bien pour lui comme pour Edgar Poe l'essen
de la littérature, il y ajoutera une quête de la grandeu
une constante volonté de mesurer l'homme avec ce qui
dépasse, qui suffisent à lui donner une originalité propr
Il y a chez Villiers tout autre chose que chez Edgar Po
et ce n'est rien de moins souvent que la tradition cath
lique, plus ou moins obscurément ressentie.

Tout Villiers sans doute est déjà dans *Isis* : ce roma
de jeunesse, publié à vingt-quatre ans, ne devait êt
qu'un portique sur la réalité formidable, celle qui com
prend ce monde et ses au-delà. Il n'est pas aisé d'anal
ser (ni même de lire) *Isis*. L'auteur entreprend son œ
vre avec une témérité audacieuse qui nous emmène dan
les nuages et nous laisse soupçonner quelques gigante
ques enfantillages. Ce roman ferait penser à ce qu'il y
de plus rare dans Balzac, dans Stendhal, dans Barbe
d'Aurevilly, et il annoncerait Péladan. Sa préparatio
est démesurée parce que nous n'avons pas le reste d
l'œuvre, mais si l'on pense que ce reste, c'est presqu
tout ce qu'écrira Villiers, on en comprend la grandeu
trouble. Les personnages que dépeint Villiers visent
être des surhommes. Des maîtres inconnus leur ense
gnent une sagesse supérieure pour leur permettre un
vie exceptionnelle. Ils seront comme des dieux.

L'ambition qu'il prête à ses personnages, à cette ép
que Villiers ne la partage-t-il pas ? Assurément, il cro
alors à une réalisation possible. En lui vient se pou

suivre l'achèvement d'un de nos romantismes, qui est l'exaltation de l'individu. Le romantique est intuitif; il crée à l'entour des réalités naturelles et surnaturelles le monde de son esprit, un monde que gêneraient les précisions du dogme. D'ailleurs, pourquoi n'atteindrait-on pas ces étonnantes grandeurs et ces puissances surprenantes, puisque selon le système de Villiers, le monde n'est que ce que nous le pensons? Il suffit de nous rêver tels que nous le voulons pour l'être.

Axel, qui restera inachevé, reprend des thèmes semblables à *Isis*. Villiers est mort sans avoir pu lui donner la nouvelle conclusion qu'il rêvait. C'est qu'il avait passé sa vie à lutter contre une autre conception de grandeur qui dominait son siècle, celle que donnerait à l'homme la science matérialiste. Le drame de Villiers est là : on a dit qu'il n'était pas de son temps; il en était si pleinement qu'il lui avait tracé un autre chemin.

Autour de lui, on attaque les forces religieuses; on exalte les forces scientifiques. Pour Villiers, les forces religieuses étaient la source des exaltations scientifiques, qui ne devaient pas conduire seulement à de banales inventions matérielles, mais à une existence supérieure de l'homme sublimé. Il est donc déconcerté. Il n'abandonne pas son rêve, mais il lutte par une ironie cruelle et vengeresse contre ces fausses rêveries de grandeur. Cette lutte deviendra toute une partie de son œuvre. Enfin il tournera cette ironie contre ses propres rêves, et *Tribulat Bonhomet* représentera à la fois l'illusion de l'homme orgueilleux en esprit et l'illusion de l'homme orgueilleux en matière.

De là, dans ses contes qui ont été réunis au hasard dans des volumes aux titres factices : *L'Amour suprême*, *Histoires insolites*, *Contes cruels*, des courants bien déterminés. Dans certains, comme *La Maison du bonheur*,

Véra, l'annonciateur, c'est la poursuite qui continue du grand rêve; d'autres, comme *L'Affichage céleste, L'Etna chez soi, L'Appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir,* épousent l'idolâtrie du matérialisme scientifique pour la tourner en dérision. De nombreux contes sont la vengeance du poète contre le triomphe des médiocres point de satires aussi violemment ironiques que *La Machine à gloire, Deux augures,* avec leur transposition symbolique dans un des contes les plus significatifs de Villiers, *Les Plagiaires de la foudre* : la sottise, l'imbécillité, le faux mérite sont décidément invulnérables puisque d'aussi magnifiques pages ne les ont pas détruits. est vrai que ce sont elles qui ont risqué de disparaître.

S'il se moque des savants matérialistes, Villiers est assez de son époque pour chercher une preuve expérimentale du spiritualisme. On est surpris que plusieurs de ses contes aient pour objet la guillotine. *Le Réalisme dans la peine de mort,* où sont des pages admirables, comme *Le Convive des dernières fêtes,* n'offrent sans doute que des variations curieuses. C'est autre chose avec *Le Secret de l'échafaud,* où l'on suppose une secrète convention entre le Dr Velpeau et un condamné à mort, le Dr La Pommerais : la tête gardant conscience après la décollation ferait un signe; et pourquoi — interroge audacieusement un autre conte : *L'Instant de Dieu* dédié au pape Léon XIII, alors régnant — pourquoi quand un condamné a refusé le secours du prêtre, une absolution ne pourrait-elle lui être donnée, à cette seconde suprême entre la terre et l'au-delà, où il peut encore se repentir ? Dans *Claire Lenoir,* Tribulat Bonhomet se trouve ainsi devant une évidence matérialisée d'une autre existence que celle de la matière.

Qu'il y ait beaucoup de fantaisie en tout cela, l'évidence en éclate; on verra dans *L'Intersigne,* où Villiers

'essaie encore à rendre sensible ce qui nous dépasse, on impuissance relative à atteindre le véritable et simple surnaturel. Mais c'est un effort pour échapper à l'enisement bourgeois de la littérature et de la religion, lans un temps où tout semblait connu et classé, où Taine, à moins que ce ne soit Renan — l'un et l'autre n étaient capables — affirmait que l'homme avait définitivement fait le tour des connaissances possibles. Pour eprendre le titre d'un conte dont le texte d'ailleurs n'est qu'ironique, Villiers de l'Isle-Adam fut l'*inquiéteur*. Jamais période plus satisfaite d'elle-même n'en eut besoin.

Souvent cela reste sporadique, en indications plutôt u'en réalisations. Villiers pourtant a atteint le chef-'œuvre avec l'*Ève future*. C'est un livre qui n'aura son noment qu'à la fin de ce XXe siècle, s'il reste des esprits apables de lire et d'établir le premier bilan de notre civilisation mécanique. Roman, certes, *L'Ève future*, et on pas anticipation à la Jules Verne; mais roman qui endrait de l'épopée. Il faudrait une trop longue étude our en résumer les étonnantes complexités. L'essentiel, royons-nous, est dans la tentative de création d'une emme mécanique, dont la beauté, l'intelligence et la ensibilité seraient parfaites. L'échec de la tentative narque les limites de l'orgueil humain dans l'ordre de la randeur.

Avec *Tribulat Bonhomet*, Villiers de l'Isle-Adam couonne son œuvre. On est tout étonné que ce livre soit en omme si peu connu. Car si Tribulat Bonhomet a pu rendre rang parmi les types littéraires, on ne sait guère e lui que cela, et la singulière manie qu'il avait d'étangler les cygnes pour entendre leur dernier chant. ribulat Bonhomet, c'est le scientiste. Villiers l'a caricaıré jusqu'à l'énorme. Dans *Claire Lenoir*, ce savant octeur se présente lui-même; il déclare qu'à lui seul, il

a la physionomie de son siècle, « dont j'ai lieu de m
croire l'Archétype », ajoute-t-il. Sa carte de visite e
ainsi conçue :

LE DOCTEUR
TRIBULAT BONHOMET

EUROPE

Sa manière d'encourager les artistes est de les plac
dans les dispositions naturelles douloureuses où s'exh
lent leurs plus beaux cris; il pense que le monde est e
combré de poètes, « vils aligneurs de mots », et rédi
une motion *touchant l'utilisation des tremblements d
terre* : il est inadmissible que la Science tolère enco
des cataclysmes inutiles et dangereux; au moins, qu'i
servent à quelque chose; qu'on loge à proximité tous l
rêveurs en leur souhaitant « *bon voyage chez Pluton. D
cette façon, ces périodiques interventions de l'Absurd
ces sursauts des dernières forces aveugles de la Natu
seront utilisées et rationalisées* ».

Cette dérision fantastique s'accentue encore dans
plus important des récits où figure Tribulat Bonhome
Claire Lenoir. Le trait essentiel est l'effarement d
Bonhomet qui a tenté une expérience cruelle, et q
trouve dans les yeux d'une morte les impressions lai
sées par une vision : « *Il a donc fallu que l'Apparitic
fût réellement extérieure, à tel impondérable degré que
conque, en un fluide vivant peut-être, pour se réfract
de la sorte sur tes voyantes prunelles* », s'exclame-t-i
Et une interrogation surgit : « *Mais, alors, où somme
nous ?* »

Rassurez-vous. Tribulat Bonhomet n'est pas conve
tissable. S'il a cru mourir, et rencontrer quelque pa
« la voix de Dieu », il lui a répondu en plaisantin qu

est; et on l'a renvoyé « *parmi les farceurs, afin que votre nombreuse-personne* (« Mon nom est Légion », dit l'épigraphe de *Tribulat Bonhomet*) *inspire là-bas quelques-unes de ces pages de feu, de honte et de vomissement que, de siècle en siècle, l'un de mes soldats crache, en frémissant, au front de vos congénères...* » Le personnage ainsi se traduit définitivement en symbole, et prend toute sa portée en quittant l'existence individuelle.

Une pareille œuvre aurait eu besoin d'être expliquée, classée, commentée. Nous avons vu en commençant que la critique a trouvé plus simple de l'ignorer, et peut-être était-il difficile de l'évaluer avant que le scientisme ait achevé sa courbe. Villiers est mort en 1889, et le conflit de pensées du *Disciple* où Brunetière, préludant à sa fameuse déclaration sur la science, se range auprès de Bourget contre Anatole France, est de 1890.

Ce que nous avons exposé fait comprendre pourquoi Villiers, dédaigné de la littérature officielle, n'est appuyé d'aucun des groupes catholiques contemporains. A la *Gazette de France*, on ne voit pas que Pontmartin s'en soit occupé, et Edmond Biré, son successeur, dans un feuilleton sympathique sur l'ouvrage consacré à Villiers par son cousin Pontavice du Heussey, avoue qu'il ne connaît de son œuvre que les pages citées par le biographe. Henri Lasserre, Ernest Hello, Léon Gautier, rigoureusement attachés à l'orthodoxie, ont pu être effrayés de ses fantaisies. A la mort de Veuillot, Villiers écrit un beau récit de l'entrevue qu'il eut avec lui à Solesmes; je n'ai point vu de trace que les deux hommes aient continué ensuite de relations; et c'est dommage, car Veuillot avait dans la foi l'éclair génial et il sut gagner Ourliac, comme il a su saluer la mort de Baudelaire. On est plus

surpris que Raymond Brucker, un des hôtes aussi de Sol-lesmes quand Villiers s'y trouvait, ne l'ait pas suivi. Brucker était le grand convertisseur; on lui doit notamment Barbey d'Aurevilly, qui à son tour révéla Léon Bloy à lui-même et à sa foi. L'art de Villiers n'était-il pas fait pour plaire à Barbey ? Pourtant ce dernier l'a ignoré comme tout le monde; il n'a parlé de l'auteur d'*Axel* et pour une dédaigneuse critique, qu'à propos de sa petite pièce, *La Révolte*...

Léon Bloy rencontra-t-il Villiers dans la bohème littéraire ? Il semble plutôt qu'il le connut à la suite de Huysmans; ce dernier, qui avait rencontré quelquefois Villiers, lui donna une belle place dans son *A rebours* et se lia de plus près avec lui. L'œuvre de Villiers eut son influence sur la conversion de Huysmans, mais enfin ce dernier n'était pas encore catholique à cette date. Léon Bloy l'était, rugueusement, fougueusement, quoique avec moins de sérieux profond qu'à la fin de sa vie. Si nous ne voyons pas les choses par leurs petits côtés comme trop de biographes, nous ne douterons pas que son influence fut utile à Villiers comme à Huysmans. Dans *La Femme pauvre,* où Villiers devient Bohémond de l'Isle de France, en quel portrait ! Bloy sans doute a tort quand il apprécie la conduite de Huysmans au lit de mort de leur ami commun; il cède aux rancunes et aux malentendus. Jugeons de plus haut, si nous voulons nous rendre compte de l'importance d'un véritable rayon catholique dans des milieux littéraires où depuis longtemps il n'en paraissait plus.

Grand écrivain, Villiers de l'Isle-Adam, n'a que peu à proprement parler, illustré ou commenté le dogme catholique. Sa profession de foi, témoignage de fidélité traditionnelle, s'appuie cependant et se magnifie de ses audacieuses explorations dans tout ce qui se refuse à être

le catholicisme pour en prouver l'horreur et le néant. Il est la réponse de l'esprit à la vaniteuse fierté du XIXe siècle, orgueilleux de sa science et de sa littérature matérialisées [2].

JEAN MORIENVAL.

Enfants aveugles

Que le livre d'un adolescent oblige de s'examiner, de revenir à l'unique problème, c'est un rare et beau mérite. La crise des *Enfants aveugles* [3] n'est pas tant le premier heurt d'un très jeune homme avec la vie que sa rencontre avec la solitude. Or l'homme naît de cet instant-là : qu'il accepte d'être seul ou qu'il se fuie, sa destinée, à cette heure, se fixe tout entière. Mais il n'accepte la solitude que s'il la surmonte, et il ne peut la surmonter qu'en la comblant d'une présence qui lui donne valeur absolue. En vérité, c'est le fond même du problème religieux qui se trouve ici en question.

Un enfant malheureux entre dans une église. Il succombe sous le poids de son mal, crie vers Dieu. A l'autel, une messe s'achève. Le prêtre se retire, l'enfant le suit. Entre Dieu et lui, par une divine ordination, ce prêtre a été constitué l'intermédiaire. Ainsi, à travers les âges, depuis que Jésus est parti, des hommes ont la mission redoutable, la plus haute qui soit sur terre, de trans-

2. Il existe plusieurs biographies de Villiers de l'Isle-Adam. Aucun ouvrage d'ensemble n'a encore présenté son œuvre d'une manière exacte et fidèle.

3. *Enfants aveugles,* par Bruno Gay-Lussac (éd. Grasset).

mettre à ceux qui L'appellent la réponse même de Die
Quelle sera cette réponse ?

L'auteur ne m'en voudra pas si je lui dis que le dial
gue qu'il imagine entre son héros et le prêtre tout ensem
ble m'émeut et me fâche. Cette confession m'émeut, ca
enfin, le nœud de la crise est là. Qu'un enfant éprou
qu'il est seul, veuille échapper à cette solitude et, da
l'aventure, se consume, c'est, hélas! une histoire bana
Mais cette banalité même est le plus douloureux. Et
sais bien qu'on peut se résigner pour soi, et que, si no
capacité de jouir a des limites assez étroites, rien
limite, au contraire, l'amplitude de la résignation h
maine. Mais un prêtre n'a pas le droit de se résign
pour les autres. L'aventure a beau se répéter un nomb
infini de fois, pour chacun des enfants des hommes, tou
blessure nouvelle le blesse aussi : car elle est la prop
plaie du Christ sanglant.

Mais cette page m'afflige. Je ne formule pas ici
jugement littéraire : peu m'importe que le morceau so
plus ou moins bien venu. Je ne conteste pas non plus
sincérité de M. Gay-Lussac. Il dit certainement ce qu
a senti, en ce lieu comme ailleurs. Élevé chrétiennemen
je suppose, et sans doute dans un collège religieux, il
connu des élans de piété, il s'est confié à des prêtres
voici donc l'expérience authentique d'un adolescent chr
tien.

La matière est sérieuse : elle vaut qu'on la regar
sérieusement. Si banale qu'en soit l'origine, la peine
cet enfant est une grande peine : car, à ce premier cho
la digue rompue, toute la douleur humaine s'engouff
dans un cœur frêle, dénudé. Alors l'enfant cherche
appui. Il cherche Dieu, et il cherche un homme de Di
qui lui explique Dieu, et encore l'explique à lui-mêm
C'est la première crise de sa vie : au fond une crise re
gieuse. Or, chaque jour l'atteste, la vie religieuse d'
homme peut dépendre longtemps, parfois jusqu'à
mort, de l'aide qu'il a obtenue, ou qui lui fut refusée,
cette heure-là. Si jamais l'éducation chrétienne a qu

que .utilité, c'est maintenant qu'elle doit servir. Car il peut bien se faire, comme on le voit dans ce roman, qu'à l'instant précis de la crise l'enfant ne trouve qu'un prêtre malhabile. Mais les guides qu'il eut au collège l'auront préparé. Même si la Providence ne met pas sur son chemin, à ce moment juste, un conseiller de bon aloi, même s'il ne rencontre aucun prêtre, Dieu, lui, ne change pas. En sorte que le récit de M. Gay-Lussac témoigne moins d'une conversation de hasard avec un prêtre de campagne qu'il ne renseigne sur l'ensemble d'une éducation religieuse.

Je ne m'arrêterais pas à ce témoignage s'il était unique. Mais il a valeur de symbole : il résume un nombre infini d'exemples. D'innombrables jeunes garçons, parfaitement sains de corps et d'âme, sortent des collèges catholiques sans être formés pour la vie. Ils confondent la foi avec ces mouvements sensibles qu'ils ont pu éprouver, de temps à autre, dans leurs prières; ils croient l'avoir perdue quand ils n'ont plus le sentiment des choses divines. D'autre part, la souffrance les trouve sans armure : alors ils désespèrent, pensent que Dieu les abandonne; bientôt, qu'il n'y a pas de Dieu. Tel est le drame des meilleurs. D'admirables puissances sont ainsi gâchées, puisqu'elles n'ont plus leur raison d'être dans le plan divin. Satan règne par la tristesse. Et ce péché originel mène à d'autres fautes, plus honteuses. Un immense accablement pèse sur la foule des hommes. De la plainte de Job ou des tragiques grecs jusqu'à celle d'un enfant de nos jours, c'est une même longue plainte, un même cri monotone. Il semble que le Christ ne soit pas vraiment venu, ou tout au moins que sa venue n'ait eu d'effet que pour un temps très court, sur un très petit nombre d'élus, dont la joie paraît étrange, une folie.

L'essentiel de la formation religieuse tient dans un principe unique. Il faut qu'il entre dans la chair et le sang. Longue alchimie, bien sûr, et qui ne peut se passer de la durée : c'est proprement l'œuvre de toute la vie. Mais cette transsubstantiation doit commencer dès le

collège. Il faut qu'au sortir du collège l'enfant adhèr
si ce n'est encore avec toute la force de l'homme, d
moins avec l'entière franchise d'un jeune cœur, à cett
vérité : Dieu a besoin de lui.

Non pas certes selon son essence, mais selon son libr
vouloir qui, maintenant, l'enchaîne, Dieu a besoin d
chacun de nous. On peut ne pas croire à son propre bo
heur; on peut perdre jusqu'à la notion de ce que repr
sente, pour soi-même, le mot bonheur. Mais il est impo
sible à un homme de continuer à vivre s'il a perdu cet
croyance : qu'il existe, pour l'humanité, un vrai bo
heur — et comme, trop évidemment, ce bonheur n'e
pas ici-bas, il doit exister dans une autre vie; et que ch
cun de nous est appelé, de par une vocation éternelle,
réaliser, pour tous ses frères, ce bonheur-là. Créer d
bonheur, rendre heureux d'autres êtres, servir à ce des
sein et s'oublier dans ce service, tel est le plus profon
désir de l'être humain. Il lui importe absolument de sor
tir de lui-même, de regarder hors de soi. C'est à cett
exigence radicale que vient répondre l'annonce d
royaume, le commandement de l'amour. Tout le mys
tère du christianisme et ses cruelles splendeurs demeu
rent un poids étranger, bientôt insupportable, aus
longtemps que cet éclair n'a point traversé notre nuit
nous ramenons à Dieu des âmes.

Ce dont il faut donc persuader un jeune garçon,
peine a-t-il l'âge de comprendre, c'est que, dès mainte
nant, il sert. Il lui suffit, pour servir, qu'il dise oui, cha
que matin, à son Dieu, et que ce consentement se pro
longe, au cours de la journée, par l'acceptation gentill
de cette journée même. Car ce jour-là, Dieu a besoin d
lui pour sauver telle et telle âme. Il les lui demande, il e
a faim et soif; il le presse, l'étreint, le broie, avec u
formidable amour. L'ardeur même de son amour pou
cet enfant misérable se mesure à son exigence. Cett
pensée relève tout. Dans l'action et dans la maladi
dans la joie et dans les larmes, comblé ou solitaire, o
sert; mais plus encore dans les larmes; plus, solitaire.

Alors la vie morale prend un sens. Il s'agit de bien autre chose que d'obéir à de certaines règles. Il s'agit de ne pas quitter un poste, où Dieu t'a mis, toi et nul autre, à cette place et à nulle autre, parce que Dieu a besoin de toi, en ce lieu même.

Alors la vie religieuse prend un sens. Que Dieu éclaire ou se cache, parle ou se taise, ce sont là lumières et ombres qui ne peuvent pas changer l'essentielle vérité du pacte. Nul ne fut ici-bas plus solitaire que Jésus-Christ : son Père attendait de lui la consommation du service. Plus Dieu se retire, et plus le serviteur, comme il ressemble à Jésus-Christ, doit s'assurer qu'il est utile.

Alors enfin la vie physique elle-même, je veux dire le fait même de vivre, de continuer à vivre, prend un sens. Cela seul peut retenir un enfant désespéré sur le versant de la mort. Car mourir devient alors la démission suprême. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toutes tes forces. »

A.-J. FESTUGIÈRE.

NOTES ET CHRONIQUES

« Présences »

La mode des « collections » semble implantée dans le mœurs de l'édition. Les bibliophiles aiment à posséder a complet telle ou telle suite d'ouvrages parus sous la même enseigne, soit que leur curiosité intellectuelle y trouve s compte, soit qu'un certain snobisme le leur impose. Que ques industriels du livre se servent parfois de cet engou ment du public pour écouler sous un pavillon identiqu des marchandises disparates et de valeur inégale. C'est abu ser de la bonne volonté ou de la passion des lecteurs.

Il faut garder à la collection sa loi, son sens et sa di gnité. Telle est évidemment la doctrine qui a été respecté par les créateurs de *Présences* [1]. Cette collection a deux an d'existence. C'est un âge avancé pour une collection. Ell ne donne pourtant aucun signe de fatigue.

Le choix du titre est déjà un bonheur. Le mot de *pr sence*, isolé avec la signification de conscience, de fidélit et d'attention, se trouve pour la première fois, sauf erreur sous la plume de M. Daniel-Rops. Disons-le tout de suite c'est M. Daniel-Rops qui dirige *Présences*. C'est lui, san aucun doute, qui en a voulu le titre comme il en a fixé l programme. On y reconnaît sa marque et son accent. Dan *Ce qui meurt et ce qui naît* — premier livre de la collec tion, et, en même temps, son exposé, son introduction gé nérale —, au chapitre intitulé *L'esprit responsable*, u sous-titre frappe : *L'esprit partout présent*. Écouton M. Daniel-Rops :

Affirmer la présence de l'esprit, qu'est-ce donc ? C'est dire qu'e

1. Plon, édit. La collection revêt deux aspects différents : e dehors des livres ordinaires paraissent des cahiers « collectifs établis comme de grandes confrontations.

épit des apparences c'est l'esprit qui est à la base de tout, que oute activité n'a de sens que par lui, et que là où il disparaît, es destins fléchissent. Plus on prend conscience de cette présence t de cette efficacité, plus on adhère à ce qui en l'être est supéieur. Chacun de nous peut se situer sur trois plans différents : u bien se contenter de vivre; ou bien avoir conscience qu'il vit; u bien enfin, savoir qu'il est une âme liée à un corps, une donée spirituelle incarnée. C'est en atteignant à ce troisième plan eulement que nous avons le droit de nous dire pleinement homnes...

Et à la fin du chapitre, l'auteur conclut :

L'esprit est responsable dans toute la vie et de toute la vie. Il st la vie. C'est-à-dire qu'il est création, réalisation, accomplisseient. C'est à mesure que nous avançons avec tout notre courage ers elle, que la vérité nous devient plus accessible, plus vraie. 'esprit n'est pas en dehors de nous, de notre action, de notre fficacité : il est seulement notre fidélité la plus grande, notre plus tale présence.

Enfin, dans la dernière page de son livre, M. Daniel-Rops ous rappelle la devise que Claudel assigne aux Coufonine : *Adsum!* Je suis là. Ou comme répondent les solats : *Présent!* Et il écrit l'alinéa essentiel qui sera en uelque sorte la loi et la charte de la collection *Présences* :

Être présent à soi, être présent au monde, — au monde comme soi-même, à soi-même comme au monde. Il n'est pas de forule de vie personnelle plus riche ni plus impérieuse, il n'est pas précepte plus fécond pour que naisse, de nos ruines, une soété meilleure.

Avant de fermer *Ce qui meurt et ce qui naît*, lisons enore ceci :

Aux puissances du destin, l'homme ne tiendra tête que si d'ard il s'affirme, s'il combat, s'il existe.

Exister, ce sera être « présent » à soi-même. S'affirmer combattre, ce sera être « présent au monde ». La collecon *Présences* nous aide-t-elle à accomplir ce devoir qu'elle ous trace en trois mots ? Nous fournit-elle les aliments, s munitions pour combattre ? C'est ce que nous allons aminer en ouvrant l'un après l'autre les volumes qu'elle ous tend.

***

On connaît l'expression courante : « Cela n'existe pas
Pour qu'un homme digne de ce nom existe au sens pl
du mot, il faut qu'il prenne conscience du fait de son ex
tence et des conditions de cette existence, qu'il se re
compte jusqu'où il peut tendre les bras et qu'il conna
du même coup et son étendue et ses limites. Or, le m
d'ordre étant « primauté du spirituel », il convient d
bord que l'homme se mette en présence du Péché, q
prenne sa taille à cette toise, qu'il s'y mesure, qu'il y v
fie sa grandeur et sa petitesse. Et qu'il parte de là p
s'accomplir, c'est-à-dire se dépasser, comme écrit splen
dement M. Jacques Madaule dans *L'Homme et le Péc*
car, lit-on dans l'introduction de ce cahier de *Présences*

> bien loin de diminuer l'homme, de le réduire à l'on ne sait qu
> médiocrité, le dogme du péché est peut-être de tout l'enseignem
> chrétien (dont il occupe le centre puisqu'il est en fait la raison
> tre de l'Incarnation), celui qui donne, de la grandeur de l'hom
> le témoignage le plus formel.... Grandeur surhumaine que c
> d'un être à qui il est donné de pouvoir, par sa volonté, monstr
> sement entrer en conflit avec Dieu !

Le cahier consacré par *Présences* à cette étude du Péc
et auquel ont collaboré des théologiens, des philosoph
des criminalistes, des romanciers et des critiques, est
manuel de récollection qu'il importe d'ouvrir en prem
lieu quand on veut faire acte de présence à soi-même..

Comment notre jeunesse actuelle est-elle présente à e
même ? Il est de tradition d'interroger les jeunes. On ch
che sur leur front à déchiffrer l'énigme du destin, le m
qui définira demain et qui sera : mort, vie, sang, ru
gloire, ou bien tout simplement et tout divinement : amo

Notre jeunesse a-t-elle le sentiment profond de sa con
tion humaine toute régie, toute dominée par la Chu
De la vaste enquête que *Présences* a confiée à M. Xavier
Lignac, on est tenté de conclure que, décidément, il
décevant d'interroger la jeunesse, ou du moins de l'in
roger pour la définir. La jeunesse ne s'excite que sur

mots d'ordre lancés par ses aînés. Elle ne fait que suivre les doctrines construites ou glorifiées par eux. Et elle met souvent autant de chaleur à les abandonner qu'elle a mis d'enthousiasme à les adopter. D'où une extrême confusion dans les témoignages qu'on peut recueillir de la bouche des adolescents. Mais c'est déjà un beau résultat que de constater en fin d'enquête que la jeunesse *existe* au sens fort du mot, et qu'elle cherche à se connaître mieux, à aborder la vie avec une intense volonté d'y apporter plus de beauté, plus d'ordre et plus de justice. A quatre cents jeunes des deux sexes et de toute profession, M. Xavier de Lignac a infligé le supplice du questionnaire, et d'un questionaire minutieux. Nous regrettons pour notre part qu'il ne leur ait pas posé plus brutalement certaine question qui eût pu nous apporter une grande espérance, si la réponse avait été affirmative, nette, sans bavures, ni réticences. Et cette question-là, c'est : « Priez-vous ? »

Car « le temps de la dialectique n'est plus », dit M. de Lignac lui-même dans la préface de son enquête, « c'est affirmer qui est nécessaire ». Affirmer quoi ? s'affirmer soi-même d'abord. Après avoir pris conscience de soi, de son existence et de sa condition divine, l'homme s'affirme, c'est-à-dire, se manifeste, se produit au dehors. Les dictionnaires définissent ce verbe pronominal : se poser avec un caractère bien déterminé. Et l'un d'eux donne assez bizarrement comme exemple : les arrivistes ne doivent manquer aucune occasion de s'affirmer. Nous affirmer en affirmant notre foi de chrétien et notre vaillance d'homme libre, sera notre manière à nous d'être des arrivistes.

Affirmer notre foi vivante avec simplicité. Que fait d'autre sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ? « Elle tend, écrit M. Daniel Rops, dans l'avant-propos d'*Une sainte parmi nous*, sur un monde que fascine l'attirance du néant, l'ostensoir d'une grande affirmation de vie. » Et M. Estaunié, dans le même cahier, hommage des intellectuels à la populaire petite sainte, dit combien est réconfortante la doctrine de simplicité « en ces temps surtout où le monde, en proie à tous les vertiges métaphysiques et grisé de science inutile, ne paraît plus attendre que l'avortement de son effort ».

S'affirmer, c'est aussi s'affermir. Pour être présents à nous-mêmes, nous nous sommes affirmés à nous-mêmes.

Pour être présents au monde, nous nous affermirons su ce monde. Mais prenons garde que le sol ne s'effondre sou nos pieds et que nous ne bâtissions notre maison sur du sable mouvant. D'inquiétantes convulsions dérangent chaque instant notre équilibre. Coûte que coûte, ayan assuré en nous et autour de nous la « primauté du spiri tuel », nous devons diriger nos regards vers les bases d notre édifice. A qui en sont confiés la garde, le contrôle e les réparations ? La politique nous requiert impérieuse ment, nous qui naguère lui tournions le dos avec une ré pugnance si facilement justifiable, avec un tel dégoût de méthodes de l'électorat.

M. Paul Valéry, ne semble pas résigné encore à s'enrôle dans le bataillon des pionniers de l'aventure politique Dans le cahier de *Présences*, intitulé *La France veut la li berté*, ses réflexions désabusées nous font craindre qu' ne s'y résigne jamais :

> Certains individus délicats, écrit-il, sont choqués par l'idée d'eux mêmes qui est impliquée dans les harangues et les raisonnement politiques qu'on leur fait entendre. Il en est qui ne peuvent souf frir que le ton s'échauffe et que l'on profère certains mots si au gustes que l'usage leur en paraît indécent. Ils s'éloignent des par tis qui les supportent, le pratiquent, en vivent : c'est-à-dire d tous les partis.

Et il termine par cette boutade de misanthrope :

> Il faudra bientôt construire des cloîtres, rigoureusement isolés où ni les ondes, ni les feuilles n'entreront; dans lesquels l'igno rance de toute politique sera préservée et cultivée. On y méprisera la vitesse, le nombre, les effets de masse, de surprise, de contrastes de répétition, de nouveauté et de crédulité. C'est là qu'à certain jours on ira, à travers les grilles, considérer quelques spécimen d'hommes libres.

Mais ne nous laissons pas charmer par tant d'esprit e par tant d'art. Descendons dans l'arène. En somme, de quo s'agit-il ? Si c'est d'un changement de régime, il faut s hâter d'améliorer la démocratie. Elle meurt de ses vices Guérissons-la, sinon la dictature viendra l'enterrer. A ce mot de dictature, la France se cabre; *la France veut la li*

berté! Qu'est-ce donc que cette liberté pour laquelle les Français sont toujours prêts à mourir ? Pour être bref, disons que la liberté, pour le Français, c'est un système de contraintes que le plus grand nombre croit avoir choisi, qu'il a tout au moins adopté et qu'il corrige, complète, retouche, accuse ou adoucit suivant ses besoins, ses caprices, ou ses conseillers plus ou moins intéressés.

Si la politique nous réclame et si nous sommes tenus de lui donner une place dans notre méditation et dans notre action, faire notre métier d'homme, dans l'ordre temporel, est une obligation non moins obsédante. Nulle part autre l'homme ne peut être plus présent à lui-même et au monde que dans l'accomplissement consciencieux et intelligent de son métier. Albert Sorel racontait que, collégien, il avait été surnommé par ses camarades : l'Homme, et il ajoutait : « C'est un beau titre, il faut le mériter. » M. Dautry l'a mérité. Il est un de nos contemporains qui ont le mieux réussi, dans une haute fonction, leur « métier d'homme ». Il l'a réussi parce que sa culture et sa moralité ont été au service de son action. Ou plutôt, son action, sa culture et sa moralité ont été trois sœurs qui toujours ont marché de concert, harmonieusement.

Auprès du témoignage de ce grand industriel qui nous offre une si féconde leçon — car, plus qu'un grand fonctionnaire, cet ingénieur fut un grand industriel, — *Présences* nous invite à examiner ceux de deux médecins. Leur expérience est également de premier ordre. Le médecin exerce-t-il un métier ? M. Paul Valéry, déjà nommé, a rappelé dans sa splendide préface au livre de M. Dautry, que métier vient de *ministerium*. Mais ce n'est pas le médecin exerçant son ministère que *Présences* interroge. Peu nous importe, pour l'heure, qu'il suive Gallien ou Hippocrate. C'est le médecin méditant son métier. C'est le médecin moraliste dont l'expérience fleurit non en ordonnances médicales, mais en aphorismes philosophiques. « Le médecin », dit M. René Dumesnil dans l'avant-propos de son livre *l'Ame du médecin*, « apparaît comme un des derniers clairvoyants, comme un des derniers mainteneurs de ce qui ne doit pas périr. Il garde le privilège de la réflexion; l'exercice de son art lucide l'oblige constamment à retrouver l'individu parmi la collectivité ». Or, l'individu est un être composé d'un corps et d'une âme. Trop longtemps la

médecine ne voulut connaître que le corps. Aujourd'hui, elle essaie de saisir l'homme dans sa totalité. Elle sait que le physique est intimement lié au psychique et que celui-ci n'est pas simplement la résultante insaisissable, immatérielle et par conséquent, négligeable de celui-là. L'homme s'affirme corps et âme devant le médecin contemporain qui médite, et quelle belle conclusion à sa méditation le docteur Biot apporte quand il termine sa précieuse étude, intitulée justement l'*Ame et le Corps*, par ces mots :

C'est de notre travail qu'il dépend de changer la face du monde. Du fait de l'union de l'âme et du corps, nos volontés peuvent arriver à force de labeur à faire régner l'ordre dans la matière, dans la vie, dans les âmes.

N'est-ce pas là ce que nous demandons à genoux en récitant le *Pater* ?

Une merveilleuse possibilité de s'affirmer, avec toutes ses « présences » est offerte au jeune homme de notre temps, dans l'aviation. Quelle galerie magnifique de héros, morts et vivants, compose la phalange des aviateurs ! « Ils donnent tous », écrit M. Robert de Marolles, dans *Aviation, école de l'homme*, « l'exemple des plus hautes et plus nobles vertus qui ne fléchissent devant aucun obstacle jusqu'au suprême sacrifice ». A qui veut s'éprouver et se prouver à soi-même son existence, sa force physique et morale, (toujours le corps et l'âme) ce métier d'homme est, encore pour quelque temps, le plus tentant qui soit.

Pour quelque temps, écrivons-nous, car un jour, que M. de Marolles prévoit prochain, l'avion sera une machine tellement perfectionnée qu'il suffira d'appuyer sur quelques boutons pour s'envoler, traverser les mers et atterrir :

L'homme aux commandes accomplira sa tâche avec la même ponctualité somnolente qu'un garçon d'ascenseur, et une grande poésie sera effacée de ce monde.

Et ce sera regrettable, parce que l'homme a besoin de poésie autant que de pain. Baudelaire l'a dit. *Présences* le répète à sa façon, au début du livre de M. Patrice de la Tour du Pin, *La vie recluse en poésie* :

L'homme n'est point pleinement homme si, même à son insu et eut-être contre soi, il n'est secrètement poète. La quête de la pré- ›nce mène à la lumière de l'univers poétique.

Il était juste, il était indispensable que le poète eût sa lace dans cette collection de témoignages que *Présences* ropose à l'homme d'aujourd'hui afin de lui permettre de e connaître et de s'affirmer dans son temps. L'industriel, : médecin, l'aviateur, le poète... Sans doute cette série 'est pas close. Nous nous permettons de suggérer aux édi- eurs de *Présences* l'idée d'un cahier qui s'intitulerait *Le 'rêtre, homme social*, et qui nous découvrirait les tâches, es difficultés et les devoirs du prêtre dans la vie moderne. 'lus que jamais on demande des saints. Il y en a, nous épond-on. Qu'on nous les montre !

***

« Ce qu'on sait, il faut le savoir l'épée à la main », c'est ans un cahier de *Présences*, *l'Homme et le Péché*, qu'est ité ce mot admirable du sculpteur Bourdelle. Il est néces- aire de se connaître pour exister, de s'affirmer pour s'ac- omplir, de combattre enfin pour faire régner le Bien.

Mais pour combattre, connaissons nos ennemis. Repé- ons-les. Ennemis intérieurs, ennemis extérieurs. C'est un ssaut continuel. L'homme n'est-il pas son propre ennemi ? ouvent il se poignarde lui-même ou bien se détruit len- ement. La faiblesse de la chair est, avec l'orgueil de l'es- rit, un des éléments de destruction interne qu'il convient e combattre et de vaincre avant tout.

La rébellion des forces animales qui grondent en nous 'est dominée que par la connaissance que nous en pre- ons, par enveloppement savant et prudent et finalement ar l'utilisation de ces forces rendues prisonnières à notre ccomplissement en beauté et en charité. *Présences* a rai- on d'aborder délibérément *les problèmes de la sexualité* et e ne pas laisser aux faux sages, aux malfaisants doctrinai- es le monopole de ces questions épineuses, mais essen- elles.

Les méchants théoriciens sont aux angles de tous les

carrefours. Déguisés en prophètes, ils étendent les bras
l'orée de toutes les forêts. Ils prétendent nous imposer leu
lanternes explosives sous prétexte de nous éclairer et no
glissent dans la main leurs boussoles détraquées sous pr
texte de nous orienter. Pour nous aider à repousser c
mauvais guides, la collection *Présences* a édité déjà de
cahiers sur des questions qui requièrent intensément no
attention : celle du judaïsme et celle du communisme.

L'antisémitisme est un fait considérable. La puissan
d'Israël en est un autre. Le peuple juif est-il un de c
morts qu'il faut qu'on tue périodiquement ? Comme
expliquer les tares répugnantes du juif, jointes à ses éto
nantes facultés ? Quelle attitude enfin sera celle du ch
tien devant le problème juif, et celle du citoyen ? Le cah
de *Présences* éclaire toutes ces constatations troublant
répond à toutes ces interrogations lancinantes. On pe
seulement s'étonner qu'il n'y soit pas fait plus souve
allusion au vieux bouquin étrange et magnifique de Lé
Bloy, *Le salut par les Juifs*, qui contient en substance to
le sujet. Il provoquait à sa parution, en 1892, l'entho
siasme sans borne de Remy de Gourmont[2]. En 19
M. Jacques Maritain prenait le soin et la charge d'u
réédition somptueuse de l'ouvrage à quoi il déclarait d
voir sa conversion au catholicisme. Dans le cahier de *Pr*
sences, M. Maritain, en écrivant *L'impossible antisémitism*
n'a pas oublié son vieux parrain, mais on peut regrett
qu'il ne le cite pas davantage.

« Le pain, la paix, la liberté » était naguère encore u
des slogans les mieux réussis, les plus adroits, les plu
impudents du communisme soi-disant français. Pr
gramme généreux capable de séduire les masses déchri
tianisées qui cherchent à tâtons des équivalents valables
la Foi, à l'Espérance et à l'Amour. Programme fallacieux
offert comme un appât aux souffrants et aux révoltés, pré
lablement privés de Dieu.

Mais à côté de ces ruses grossières, on ne peut nier qu'
y ait une doctrine communiste, une philosophie matéria
liste du communisme d'où est sortie naturellement un
mystique révolutionnaire, singulièrement virulente.

2. Voir les *Cahiers Léon Bloy*, n° 2 (8e année), nov.-déc. 193
29, rue Villeneuve, La Rochelle.

Mais n'avons-nous pas mérité, nous autres chrétiens, cette poussée d'herbes vénéneuses sur notre sol ? Le communisme cherchant à se réaliser, c'est la réponse de notre frère souffrant et mal partagé, à notre égoïsme papelard. Combattons le communisme. Mais combattons-nous nous-mêmes. Détruire le mensonge et le mal, mais construire en même temps la vérité et la justice, telle est la leçon que nous donne le cahier des *Présences* consacré au communisme.

*
* *

Exister, s'affirmer, combattre. Être présent à soi et au monde. Il semble, en fin de compte, que la collection *Présences*, qui nous dictait cette rude conduite dès son apparition, nous ait fourni de quoi la bien mener. « Ceux qui attendent des mots d'ordre faciles n'en auront pas trouvé ici », lit-on dans la conclusion générale de notre examen des livres qui composent jusqu'à ce jour [3] la collection *Présences*. Nous avons les oreilles rebattues de mots d'ordre faciles. Les mots d'ordre faciles mènent aux solutions faciles.

Soyons reconnaissants à cette entreprise, en qui survit beaucoup de l'esprit des *Cahiers* de Péguy, d'être grave, d'envisager les problèmes avec cette calme audace. Il n'est pas de meilleur moyen de travailler à ce que, selon un des mots qui y est en honneur, à un *humanisme nouveau*, un *véritable humanisme*.

PIERRE ARROU.

3. Depuis que cette étude a été écrite, il a paru dans la même collection *La France et son armée*, par M. Charles de Gaulle, et *L'Amour et l'Occident* de M. Denis de Rougemont.

Histoires de Grand Dadais

Il me semble que notre premier mouvement nous incline presque toujours à nous ranger du côté des partisans de Barnabas, avec d'honnêtes intentions, pour ne pas troubler l'ordre, pour ne pas attirer l'attention. C'est que Barnabas est de la race des hommes, sans être un modèle ou un exemple, — il s'en faut ! — il nous est relativement proche. Je pensais à cela après une première lecture des *Histoires de Grand Dadais*[1] de Michel Seuphor.

La façon qu'il a de présenter son héros avec lequel il s'identifie souvent : « Je ne suis qu'un enfant qui parle et qui vous parle. Savez-vous ce que c'est qu'un enfant qui parle et n'a pas peur des coups ? Eh bien, c'est le maître du monde », cette façon, dis-je, m'avait surpris. Pourquoi ? Mais par un absurde souci des convenances, comme si le chrétien n'avait pas le droit de choquer, de déconcerter et comme s'il avait toute liberté de céder aux habiletés et malices des gens « de ce siècle » et ne devait prêcher « à temps et à contretemps ». Je reprochais aussi à ce livre de foi et de bonne foi d'insuffisants soucis artistiques. Déplorables reproches ! comme si beaucoup d'allant, de ferveur, de conviction, une sorte d'intensité n'étaient pas préférables à de mols ou secs balancements de phrases, outre que ce livre contient de beaux poèmes, des tableaux vivement brossés, des descriptions et de belles images.

« Je peux dire que j'en ai fait du chemin pour venir jusqu'à vous. J'ai dû en parcourir des pays, en essuyer des contretemps, en recevoir des coups pour vous atteindre, vous apporter un peu de joie réelle, un peu de feu, de vie fraîche », dit Grand Dadais aux gens d'un village qui l'entourent et l'écoutent et il entreprend le récit de sa vie, de ses longues tribulations, de sa recherche de la vérité, de sa conversion, de son illumination et de l'impérieux besoin qu'il a de faire entendre et accepter la Parole de Dieu.

Pour accomplir sa mission, il entreprend une sorte de croisade, part à travers le monde, au village, à la ville, à la montagne, aux champs, chez les vieux et chez les jeunes, chez les philosophes, chez les incrédules, chez les habiles, chez les malhabiles, chez les riches et chez les pauvres, pauvre, prêchant l'exemple d'un christianisme intégral, avouant sa fraternité mais surtout sa rédemption, adju-

1. Éditions Ramgal, librairie Mignard, à Paris.

ınt chacun d'être vigilant, d'attendre et de recevoir la grâce qui e peut manquer d'être offerte à tous. Il parle à chacun sans jamais ıivre son interlocuteur dans ses tergiversations, sans jamais l'om-re d'une complicité, en restant toujours lui-même ferme témoin e Dieu. Il a été retourné comme un gant, mais ce gant reste à la ıesure de sa main, si l'on peut dire, il s'offre donc à Dieu tel qu'il st, avec ce qui lui a été donné. Il refait à l'envers le chemin par-ouru, se dépensant, se prodiguant, clamant son message, montrant ı joie. « L'espérance est ainsi faite qu'elle attend l'impossible, u'elle va au-devant de mille miracles.

Chacun ne peut pas ne pas écouter Grand Dadais; nombreux sont eux à qui il s'adresse, nombreux sont ceux qui croient à ce qu'il it, mais rares sont ceux qui font plus que s'arrêter à une croyance assive; c'est qu'il faut plus que du courage, de l'héroïsme pour ccepter d'être foudroyé par la grâce, pour brûler tout, tout aban-onner avant d'avoir la preuve que tout nous est rendu « au cen-ıple ». Grand Dadais jamais ne se décourage, parle, enseigne, n'é-argne rien avant de poursuivre; il fait ce qu'il doit faire et laisse ieu agir. Grand Dadais raisonne admirablement, mais ce n'est pas ar cela surtout qu'il agit, c'est par un rayonnement qui émane e lui et qui frappe tous ceux qu'il rencontre. Il porte le reflet de vérité sur tout son être : « Je sais qu'il y a autre chose, dit-il, l'ai vu un court moment, comme dans une étincelle fugitive. »

« Grand Dadais haïssait le juste milieu et les demi-mesures. La ıste mesure était pour lui à l'extrême opposé du juste milieu. 'était, dans la flamme irrationnelle de la foi, l'équilibre du cœur de l'intelligence. La *juste mesure* était la démarche en cette vie l'homme transfiguré par la liberté évangélique. »

Ce qui nous étonne et ne devrait pas étonner, c'est que tout dans livre de M. Seuphor est vu ainsi, jugé du point de vue catholi-ıe, tout est résolu selon l'Évangile. Cela est particulièrement appant dans l'épisode qui montre Grand Dadais à Paris. Comment n pur, un juste, un pauvre sera-t-il accueilli dans la grande ville, gouffre, cet abîme ? Il semble plus grave, plus périlleux de s'y ébattre que devant le dur, le méchant, le mauvais riche ou le pau-e médiocre aux idées étroites. « Ne pleurez pas sur moi, dit rand Dadais, mais pleurez sur vous-mêmes si vous n'avez connu vent, si vous ne savez rien de la vie providentielle, car toute ıtre vie est mensonge. »

Les *Histoires de Grand Dadais* font un beau livre, un livre impor-nt qui nous enrichit, nous émeut. Ce n'est pas un de ces ouvra-es dont on peut dire qu'ils sont « un airain qui résonne, une cym-ıle qui retentit ». Il faut le lire, le faire lire. Chacun y peut trou-r son profit et du plaisir.

A.-J. Bataillard.

CINÉMA

Le Châtelet à Hollywood — Noix de Coco — Babitt en vacances — Une dame de l'écra

J'ai pris beaucoup de plaisir à *Gunga Din*. Les fervents Kipling ne doivent guère être satisfaits de ce film, ni les délic qui gardent le souvenir de *Trois Lanciers du Bengale*. Mais qu Voilà un film honnête et amusant, et dramatique, un comb Châtelet-Hollywood de très bonne qualité, avec figuration de gra luxe, aventures, émotions, héroïsme. C'est un genre de specta qu'il faut aborder avec des yeux d'enfant, c'est-à-dire sans aucu indulgence ni sans aucune sévérité. On peut préférer Gustave D à M. Georges Scott. Mais — et c'est bien le cas de le dire — ceci une autre histoire.

Où le style Hollywood-Châtelet devient insupportable, c'est da un film comme *le Roi des Gueux* (doublage réalisé par l' « érudit h torien » Paul Reboux). Il s'agit de Villon qui — tenez-vous bien devient ministre! Je me souviens avoir vu jadis Mme Greta Garbo Mme Marlène Dietrich traiter à leur façon des reines et des impé trices. Je me souviens de l'histoire romaine reconstruite par M. C cil B. de Mille. En ces temps aussi, je pris un plaisir extrême à genre d'exercices. *Le Roi des Gueux* est seulement grotesque. n'est vraiment pas assez.

Noix de Coco n'est qu'une pièce photographiée de M. Marc Achard. Une pièce boulevardière, sans invention, sans vérité et sa fantaisie. Non sans talent, bien sûr. Le thème, fort déplaisar repose sur trois personnages, hélas! classiques dans ce genre d'o vrages, spécialité « française ». Mme Marie Bell est assez comique involontairement —; MM. Michel Simon et Raimu sont comiques volontairement. Le premier est même magnifique, mais il ne suf pas à entraîner cette noix de coco qui vous reste dans la gorg comme la honte.

Il y a naguère eu un film français qui s'appelait *Vacances payée* Un film américain sur le même thème vient de paraître. *On s'e bien amusé*. Je ne dirai rien de l'ouvrage français qui ne vaut p mieux que le silence, non pas qu'il soit spécialement mauvai mais parce qu'il est banalement de série. *On s'est bien amu* mérite mieux.

Pour nous qui n'avons pas l'occasion ni les moyens de voyag autrement que devant l'écran, pareil film est précieux. Il no

ntroduit dans le milieu des petits employés américains, alors que es mœurs des milliardaires, des grands businessmen et de la jeu-esse dorée nous sont beaucoup plus familières. Je sais comment ivent les propriétaires de yachts et d'écuries de courses, je connais es goûts des filles des magnats du pétrole ou de la levure de bière, nais j'ai rarement suivi sur l'écran les aventures de la dactylo new-orkaise ou de l'employé d'assurances de Kansas-City.

Or voici justement une demoiselle de magasin. *On s'est bien musé* la conduit dans une camp de vacances. C'est un spectacle fort urieux pour le moraliste, mais c'est un spectacle qui n'est guère difiant. La jeune fille est charmante — Ginger Rogers — mais sa berté d'allures passe la mesure, est ce qu'on appelle en bon fran-ais de la licence. Cette personne provocante, et d'une perversité ue je me refuserai à appeler ingénue, obéit néanmoins à des rè-les morales rigoureuses mais imprévues et qu'on jugera absurdes.

Étant donné la mode des ouvrages consacrés aux jeunes gens chez s fabricants de films et de pièces de théâtre en France, j'attends, la ne peut guère tarder, une bande vouée aux auberges de la jeu-esse. Car les *Vacances payées*, à quoi il a été fait allusion tout à heure, n'est qu'une comédie à la chaîne.

Mme Bette Davis vient d'enlever, une fois de plus, le titre de meil-ure comédienne de l'Amérique, des Amériques ou du monde, peu nporte... Titre remporté en un temps-record mesuré à l'aune de *'Insoumise*, film apparu naguère et que plusieurs salles viennent projeter à nouveau avec raison.

Au Nouveau-Monde, prodigue en filles dont les charmes inspirè-nt à la littérature des chroniques tout un dictionnaire de néolo-smes enthousiastes, il faut faire une place à part à Mme Bette avis. Elle ne sera jamais une star : elle reste une actrice et une trice remarquable. Elle n'emprunte aux stars que la robe, toutes s robes, et l'aisance à les porter.

En vérité, Mme Bette Davis figure assez bien la dernière et la mal-nue d'une portée de petits chats. Elle en a la figure plate et légè-ment apeurée, des yeux ronds, un peu globuleux, un peu lai-ux, elle n'a pas la minceur idéale, mais une maigreur chétive. dernière, la plus petite : ce qu'il faut pour être un sujet préféré. peu près privée de tous moyens de séduction, Mme Bette Davis ut, de ses doigts filiformes, remuer toute une société, semer le ouble dans une province, fustiger les forts, étrangler un fléau.

Et pourtant *l'Insoumise*, qui lui vaut aujourd'hui son annuel omphe, ne fut pas un de ses meilleurs films. J'entends qu'elle y t secondée par le scénario, la mise en scène, l'évocation d'une oque et d'un pays généreux d'un charme et d'un pittoresque abo-, par un sujet scabreux certes, mais qui ne comporte cependant cune image choquante. Mais je l'ai vue dans des comédies indi-

gentes ou de pauvres drames que sa personnalité sauvait à coup s du « four ».

Qui donc se plaignait hier de la disparition des grandes dam Mme Bette Davis, dont j'ignore totalement la généalogie, est u grande dame.

PIERRE VILLOTEAU.

Le film documentaire allemand

L'importance mondiale, sans cesse croissante, du film docum taire gagne tout ce que, de par la force des choses, le film roma est appelé à perdre, à moins que ses trames ne parviennen prendre une valeur littéraire et humaine. En une matière d l'étude adéquate comporterait de longs chapitres, notons seulem deux aspects :

1° Le formidable programme de saison de la DEGETO où se rév l'œuvre géante du Dr Eckardt et de M. Fischer : *douze docum taires de long métrage emplissant l'entier visionnement de do soirées*, stock unique sur lequel ont bondi aussitôt les distrib teurs du monde entier. En voici quelques titres : *Nostalgie d'Af que*, tourné en pleine forêt tropicale. *Gobi*, réalisé sur place da les déserts d'Asie centrale. *Michel-Ange*, encyclopédie de toute l popée picturale et sculpturale du maître. *Province allemande* q va pieusement, amoureusement, à tout ce que le paysage, l'arc tecture, la paysannerie apportent à la camera de matériel prenan Je ne cite pas toute la série, vrai « compendium » d'Allemagne de camera allemande de par l'Univers. Car, à côté de la DEGETO y a TERRA qui a une expédition prenant des vues dans l'hinterla de *Tripoli*..., il y a BAVARIA qui filme avec tout un état-major *Chili, Juan-Fernandez, Patagonie, Terre de feu.*

2° Et enfin, *deuxième point* de ce qui est nécessaire à dire, *grand film historique allemand* se prépare avec une somptuosi inégalée à *Nuremberg*. TOBIS y a envoyé les plus grands artistes la scène allemande : Heinrich George, Kristina Soderbaum, Pa Wegener, Michael Bohnen, Ernst Legal, une foule d'autres. metteur en scène, Veit Harlan, veut tourner, sur place, *l'entr des empereurs allemands à Nuremberg*, au feu des torches. Qu' imagine l'efflorescence du gothique, la cité essentiellement médi vale, fouillée par les plus puissants projecteurs. ... Nuremberg ! De là même, partirent les commandements qui ont remanié carte d'Europe. Et ce commandement cherche sa *tradition* dans Saint-Empire romano-germanique... et il veut l'envoyer de p l'univers, afin que les yeux innombrables voient la pompe souv raine de Germanie à travers les siècles.

PEYREBÈRE DE GUILLOUTET.

LE MOIS ARTISTIQUE — FÉVRIER

1er. — Longue promotion de la Légion d'honneur. A retenir : le peintre Asselin, le décorateur Paul Colin, l'architecte Pacon, le sculpteur Niclausse, officiers, le graveur Beaufrère, le peintre Pierre Roy, le sculpteur Salendre, chevaliers.
— Rétrospective, chez Guiot, du graveur Balgley, que Cl. Roger-Marx nomme « le Bresdin hébraïque ».

3. — M. del Vayo, ministre des Affaires étrangères de la République espagnole, et M. Jaujard, sous-directeur de nos Musées nationaux, signent à Perpignan l'accord grâce auquel les trésors d'art sauvés de l'arène sanglante seront envoyés au siège de la S.D.N. — Galerie de la Muette, peintures vivantes de F. Hodel.

4. — Galerie Charpentier, Venise interprétée par les trois jeunes intéressants que sont Charles Blanc, Yves Brayer et Mac Avoy. — Deluermoz chez qui « la ligne n'emprisonne pas le muscle » (André Demaison) — et Gousseinov, Suzanne Masse, Paul Hugues.

6. — A l'Équipe, gravures de Brunck de Freundeck, « paysages ou le rêve croise la vérité » (Paul Maury).

8. — Le fin Conrad Meili, galerie Malesherbes. Au Petit-Palais, les Lemaître, Bonfils, Bouquet, Kikoïne, Galanis, Apartis, Saupique; un ensemble grave, et une aimable rétrospective de Roger Grillon.

10. — Galerie Billiet, Nathalie Ericson, et sa « Peinture-au-Bois-Dormant » (Louis Chéronnet). — Galerie Bernier, hommage, digne d'elle, à Suzanne Valadon.

11. — L'Académie des Beaux-Arts apprend la mort du sculpteur animalier Georges Gardet, qui siégeait chez elle depuis 1917.

13. — Galerie Barreiro, un Japonais, Takeuchi, et un Suédois, Rudbeck. Influences françaises.

14. — Galerie Allard, savoureux paysages basques de Renée Fabre. — Chez Barreiro, l'agréable Germaine Lacaze.

15. — Galerie Henriette, le surréaliste Jean Villeri, dont les pensées, paraît-il, « vous prennent par la conscience » (René Char). — Galerie Schoeller, l'idyllique Céria. — M. Georges Prade, conseiller municipal, souhaite que les chefs-d'œuvre du Prado soient exposés au Petit-Palais.

16. — Le peintre Effinger « inégal parce que spontané » (Thiébault-Sisson), galerie Drouant. — Le peintre Jean Aujame « enthousiaste de la vie faite de chair et de cœur » (M. Florisoone), galerie de Berri. — Un incendie détruit en partie le château historique de Clères, près de Rouen.

17. — Rue Royale, le 32e Salon des Humoristes, sans un Mussolini

enlevé par la police, et avec une rétrospective de Louis Morin. — Galerie Pierre, les « tableaux-objets » de César Domela.

18. — Vente de la célèbre collection Canonne qui produit 3.055.000 francs. Un paysage de Cézanne, *Le pilon du roi*, atteint 542.000 francs, les *Deux sœurs* de Renoir, 330.000 francs, la *Cathédrale rose* de Claude Monet, 172.000 francs, un *Pont de Moret* de Sisley, 150.000 francs. Les vivants atteignent : six Bonnard 269.000 francs, trois Derain 17.700 francs, deux Vuillard 73.000 francs, quatre Henri Matisse 186.000 francs, un Dufy 13.000 francs, un Utrillo 9000 francs.
— Galerie Rotgé, le fervent peintre Jean Moreau, émule de Segonzac. — Galerie Orbis, Grabowski, qui « respecte les lois permanentes de la composition » (Waldemar George). — L'Académie des Beaux-Arts apprend la mort de son correspondant l'aquafortiste Alfred Brunet-Debaines, né au Havre, médaille d'honneur des Artistes Français en 1903.

20. — Le Sidaner et ses papillotements chez Charpentier. — Même lieu, la Syrie et le Liban vus par Edouart Fraisse.

21. — Même lieu encore, Jac Martin-Ferrières, l'Espagne et la Yougoslavie, telles que les aurait peintes A. t'Sterstevens s' « il avait disposé d'autre chose que d'une palette verbale.

23. — *Le Journal* annonce qu'Utrillo intente un procès au fisc de New-York, la douane américaine déclarant que ses tableeux sont des objets manufacturés, puisque peints d'après des photos ou des cartes postales. — Le conseil des Musées nationaux charge son président, M. David-Weill, de négocier avec le gouvernement espagnol une exposition, dans un musée national, des chefs-d'œuvre du Prado et de l'Escorial.

24. — Galerie Billiet, le peintre Gouast, proche de Lhote et dont les femmes « tiennent à la fois de la sirène et de l'étoile de mer » (René Trintzius).

27. — Le maître potier Soudbinine et le mélancolique Benn chez Charpentier.

28. — Annonce de la mort à Bordeaux du paysagiste Louis Cabié, âgé de 82 ans. Élève d'Harpignies, il était né à Dol. Plusieurs de ses œuvres, dont certaines furent récompensées par les Artistes Français, figurent dans les musées de Bordeaux, Cognac, Chambéry, Angers, etc... — Galerie Petridès, le peintre Georges Rouault, dont nous avons dit (*La Vie Intellectuelle*, 10-1-39) la grandeur tragique.

GASTON POULAIN.

Le Gérant : E. AUBIN. — Imp. E. AUBIN ET FILS, LIGUGÉ (Vienne)